

Love and...
CHAOS T1



LIL EVANS

Collection



Hétéros

Love and...
CHAOS T1



LIL EVANS

Collection



Hétéros

Love and...

Tome 1 - Chaos

Lil Evans

© Lil Evans 2015

© Sidh Press 2015

© Leila Bouslama - Chez CLM, 2015, pour la couverture

Suivi Éditorial Éric Renoult

Corrections Patricia Nivoix

Ceci est une œuvre de fiction. Les personnages, lieux et évènements décrits dans ce récit proviennent de l'imagination de l'auteur ou sont utilisés fictivement. Toute ressemblance avec des personnes, des lieux ou des évènements existants ou ayant existé est entièrement fortuite.

Les auteurs reconnaissent que les marques déposées mentionnées dans la présente œuvre de fiction appartiennent à leurs propriétaires respectifs.

Tous droits réservés. Cette œuvre ne peut être reproduite, de quelque manière que ce soit, partiellement ou dans sa totalité, sans l'accord écrit de la maison d'édition, à l'exception d'extraits et citations dans le cadre d'articles de critique.

ISBN : 978-2-37387-024-4

Dépôt légal : Novembre 2015

www.sidhpress.com

59 Rue de Paris

60000 Beauvais

Chapitre 1

Oh, non. Non, non et non !

J'ouvris les yeux et fixai le radio réveil. Sept heures du matin, un samedi. Ce n'était tout simplement pas possible. Un mauvais rêve, rien de plus.

Je me retournai dans mon lit. Les draps étaient enroulés autour de mes chevilles, mais dans la chaleur matinale, cela ne posait pas de problème. Je plaquai mon coussin sur mes oreilles et tentai de me rendormir.

Impossible.

Bon, en fait, ce n'était pas du tout un mauvais rêve. Il y avait bien un bruit d'enfer juste sous mes fenêtres. De la musique et des beuglements sauvages. Y avait-il une foire au bétail dans mon jardin sans que je sois au courant ?

Je me levai de mauvaise humeur en dansant la *macarena* pour éviter de tomber à la renverse quand mon drap me suivit sur le sol. Je m'en débarrassai d'un coup de pied digne d'un ninja puis je passai à la salle de bain pour un rapide nettoyage de surface. Je remontai ensuite le couloir aux murs tapissés de petites fleurs vieillotées, dépassai les deux autres chambres puis je descendis les escaliers.

J'avais acheté cette maison cinq ans auparavant et je m'étais toujours dit qu'il fallait que je la rénove un peu, histoire d'y mettre mon empreinte, mais je ne l'avais jamais fait. Trop de travail en perspective. Et le couple de personnes âgées qui habitait ici avant moi n'avait pas bon goût. Ma maison était donc très fleurie. Enfin, les murs l'étaient. Et la tapisserie n'était pas du premier âge, non plus. Mais bon, comme je vivais seule, je ne me formalisais pas tellement de ce genre de choses.

Une fois en bas des escaliers, je me précipitai vers la fenêtre à gauche de la porte d'entrée. Je poussai le rideau blanc et je jetai un œil dehors. Ma petite allée ne comportait aucun orchestre de heavy métal comme je le soupçonnais. Ma pelouse était vierge de tout intrus, mais surprise ! Un énorme camion de déménagement était garé chez le voisin à ma gauche, et une bonne dizaine de motos rutilantes se trouvaient dans le jardin.

Les véhicules avaient complètement ravagé l'herbe, mais personnellement, je n'en avais rien à faire. J'étais pour que les gens puissent s'exprimer comme ils l'entendaient, même si ladite expression consistait à faire d'une jolie pelouse une bauge dégoûtante.

Bien sûr, le Grand Comité pour la tranquillité du voisinage alias l'Assemblée des pétasses moralisatrices ou APM comme j'aimais les appeler, n'était pas de cet avis. Elles viendraient sûrement en bande, comme des hyènes affamées, pour dicter leurs précieuses lois parce que tout le monde savait qu'une pelouse mal entretenue, c'était pire que de regarder n'importe quel film de Katherine Heigl en lapon et sans sous-titres.

Le couple de voisins précédents était parti pour s'installer en ville, la vie de banlieue n'étant pas assez bien pour eux. Cela faisait des mois que la maison d'à côté était vide et son prix était si élevé que les rares personnes à l'avoir visitée n'étaient jamais revenues. Pourtant, désormais, c'était chose faite. Et on pouvait dire que le nouveau venu savait y faire en terme d'entrée fracassante.

Dans la seconde où j'aperçus toute la boue étalée sur le trottoir blanc, je tournai mon regard vers le voisin d'en face en saisissant mon téléphone.

En face, il y avait Soren. J'étais arrivée ici depuis cinq ans et il ne se passait pas un seul jour sans que je le voie ou que je lui parle. Notre facture de téléphone nous brûlait les doigts tous les mois.

Il décrocha à la première sonnerie et me fit coucou depuis sa fenêtre. Lui aussi était en train d'observer les environs comme tout bon voisin de banlieue qui se respecte.

— Ebony, tu as vu ces mecs ?

— Des mecs ? Non, juste les motos et le camion. Comment sont-ils ? C'est un couple gay, c'est ça ?

J'étais tout excitée de voir des nouveaux venus. La vie dans le coin était tellement ennuyeuse que la moindre distraction était bonne à prendre. Un emménagement ? C'était carrément mieux qu'un voyage à Disney World.

— Non, ce ne sont pas deux hommes, et ils ne sont pas gays. Je crois que c'est un genre de gang.

J'éclatai de rire. Et je ris encore durant cinq bonnes minutes.

Soren avait à peu près mon âge. Grand, dans les un mètre quatre-vingt-cinq, avec des cheveux châtain toujours bien coiffés, mais qui se rebellaient sans arrêt. Les boucles se dressaient et j'adorais le taquiner avec ça. Il était plutôt mince, pas très sportif et il adorait cuisiner même s'il le faisait rarement. Ce qui était l'un de nos points communs. Il avait la peau très blanche parce qu'en tant que médecin passionné par son travail, il sortait très peu. Même si je devais l'avouer, il était plus souvent chez lui qu'à son bureau. C'était l'avantage d'être un fils à papa super riche. Il pouvait faire ce qu'il voulait, prendre congé sur congé sans avoir de problèmes avec son patron, qui était son père. Et il était fils unique. Mais Soren n'en profitait pas comme tous les gosses de riches un peu snobs. Il utilisait son temps libre pour faire de la recherche. Et la recherche, c'était tout pour lui.

Mais pour le moment, son plus gros avantage était d'habiter juste en face de chez moi.

— Bon, je ne vois rien d'ici. Couvre-moi, j'arrive tout de suite, lui dis-je tout bas.

Je le vis se déplacer à la baie vitrée de son salon pendant que je passai un petit gilet blanc sur ma courte nuisette noire. Soren était comme un frère pour moi et je n'étais pas gênée qu'il me voit dans mes habits de nuit. Pour le reste de la rue, en revanche, c'était autre chose.

— Personne à l'horizon, tu peux y aller, me dit-il sur le même ton, à voix basse.

Je sortis, descendis les marches du perron de bois puis je remontai mon allée. J'étais pieds nus et le sol était très froid, mais j'étais tout excitée. Je regardai chez le nouveau voisin à ma gauche. Les motos brillaient à la lueur du soleil déjà levé. Elles avaient tracé de profonds sillons dans l'herbe pleine de rosée et la porte d'entrée était ouverte. Je me dépêchai de traverser la route pour que personne ne me voit. J'étais comme Bilbo, bien à l'aise dans mon foyer, mais devant le quitter pour partir à l'aventure. Enfin, j'avais les pieds moins gros et moins poilus, quand même.

— Dépêche-toi, Ebony, je vois du mouvement.

— J'arrive, j'arrive, murmurai-je, au téléphone.

J'avais l'impression d'avoir les fesses à l'air tant ma nuisette était courte. Ça ne m'avait jamais posé problème jusqu'à maintenant, mais il fallait dire que je n'avais pas franchement l'habitude de sortir dans cette tenue.

— Dépêche, dépêche, dépêche, me couina Soren.

Je me mis à courir, remontai sa toute petite allée puis je m'engouffrai chez lui. Je le rejoignis au salon, à la fenêtre, le téléphone toujours allumé et collé à mon oreille.

Si ma maison était vieillot et toute fleurie, celle de Soren n'était pas beaucoup mieux. Le salon était composé de meubles en acajou qu'il faisait briller toutes les semaines. Un canapé en cuir ancien, mais impeccable trônait de façon majestueuse au milieu de la pièce. Le fond du salon n'était qu'une immense bibliothèque qui s'étendait sur toute la longueur et toute la hauteur du mur. À l'intérieur, uniquement des ouvrages médicaux auxquels je n'avais pas le droit de toucher, car ils étaient très vieux, précieux et je détestais ça ! Enfin, je détestais ne pas avoir le droit d'y toucher. Mon corps tout entier était attiré par les livres et le fait qu'ils me soient interdits les rendait encore plus intéressants même si me retrouver devant un ouvrage médical ne me tentait pas plus que ça. Paradoxe féminin, dirons-nous.

L'odeur qui régnait ici était à la fois réconfortante et perturbante. La cire utilisée pour les meubles me rappelait mon enfance chez mes parents, mais le côté antique du tout ne collait pas avec Soren, qui était drôle et adorable.

Nos deux maisons étaient de petites habitations de banlieue modeste, avec un grand perron et une barrière blanche pour moi, mais pas pour lui. Les deux avaient des plinthes gris foncé entourées d'une structure blanche et une toiture d'ardoises noires et de larges fenêtres agrémentées de volets blancs.

Comme l'Assemblée des pétasses moralisatrices l'exigeait, aucune touffe d'herbe ne dépassait de nos pelouses, nos devantures étaient repeintes et lavées tous les ans et nous vivions dans la peur de les voir débarquer chez nous, comme de petits roquets hargneux, pour nous mordre les mollets si quoi que ce soit leur déplaisait. Et si jamais nous avions le malheur de leur faire du tort, en laissant traîner quelque chose dans l'allée, elles rassemblaient tous les voisins de la rue pour une fusillade bien en règle.

Je soupirai, soulevai le rideau blanc et souris. La vue d'ici était bien meilleure. La grande maison blanche à étages des voisins surplombait toutes celles de la rue et le camion garé sur le côté semblait encore plein. Cela aurait dû promettre quelques heures intéressantes. Sauf qu'il ne se passait rien du tout. Durant près d'une heure, je bayai aux corneilles et à chaque fois qu'on apercevait un mouvement dans la maison à travers les vitres sans tentures, nos instincts de paparazzis se réveillaient.

— Allez, je le sens bien là ! Ils vont sortir !

— Bon sang, à quoi ça sert d'espionner des déménageurs si on ne voit pas d'hommes à moitié nus soulever des trucs lourds ? Mince alors ! Se faire réveiller à des heures pareilles sans récompense, c'est vache ! me plaignis-je.

Soren me regarda d'un drôle d'air, avec ses grands yeux bruns et son expression choquée.

— Désolé, Ebony, mais je crois que le spectacle ne me plairait pas plus que ça.

— Tu ne sais pas apprécier les bonnes choses.

— C'est juste que « bonnes choses » ne fait pas référence aux voisins torsés nus, pour moi. Mais « voisine en nuisette » par contre...

— Oh, arrête tes bêtises. Tu m'as déjà vue en pyjama des milliers de fois. Et ça ne te fait ni chaud ni

froid.

— C'est vrai. Mais c'est toujours mieux que les voisins.

— Et ces idiots ne vont pas sortir de la journée, ou quoi ?

— Tu es pressée ?

— Oui, il faut que je rentre me mettre au travail.

— Tu bosses trop, tu le sais ?

— Oui, mais j'aime ça.

Soren m'embrassa sur la joue et je jouai quelques secondes avec ses boucles en désordre avant de me précipiter vers la porte d'entrée. Il était juste derrière moi, mais je saisis tout de même mon téléphone.

— Couvre-moi pour le retour.

Il gloussa, remis son propre téléphone à l'oreille et retourna à la fenêtre.

— La voie est libre.

J'entrouvris la porte, passai la tête à l'extérieur. Un regard à droite, personne. Un regard à gauche, personne.

— Ebony, qu'est-ce que tu fabriques ?

— Je vérifie, c'est tout !

Je m'engouffrai dans la matinée estivale et retraversai la rue en trottant.

Mais bien sûr, cet idiot de voisin avait choisi ce moment précis pour sortir de chez lui.

Mince ! Je fis comme si je n'avais rien vu, dépassai ma boîte aux lettres puis je marchai un peu plus vite pour remonter mon allée. Si celle de Soren était minuscule, la mienne était longue. Au moins mille mètres, là !

— Ebony, je crois qu'il t'a vu. Il se dirige vers toi.

— Merde, merde, merde ! Je suis prise au piège ! Mission annulée, je répète, mission annulée !

— Pas question que je raccroche, je veux entendre la suite, moi !

— Soren ! grognai-je.

— Hé !

Et le voisin sauta juste devant moi. Je poussai un petit cri de surprise. Je ne m'étais vraiment pas attendue à ce qu'il fasse un truc aussi... stupide. Mais honnêtement, quand je posai les yeux sur lui, je me dis qu'il

pouvait faire toutes les stupidités du monde, ça ne me poserait plus jamais aucun problème.

Parce que le voisin était vraiment, vraiment très... Bon, j'étais à court de mots.

La bouche ouverte, les yeux pétillants, les joues cramoisies, je n'arrivais pas à croire que je me retrouvai en pyjama devant le petit nouveau du quartier, avec son sourire de rêve et son corps de rêve.

Et ses yeux de rêve. Et... tout le reste. Il était comme un bonbon avec le papier comestible, un régal tout entier.

Bien sûr, il était torse nu, et un torse particulièrement musclé. Pas comme les athlètes professionnels, non, juste ce qu'il fallait. Des vallons bien dessinés sur une peau café au lait, des épaules carrées, des bras forts couverts de tatouages représentant des scènes artistiques japonaises.

Ses cheveux noirs étaient rasés et ses yeux noisette avaient quelques touches de jade qui les rendaient magnifiques, intenses. Et qui faisaient d'un simple regard, un tableau torride et dévastateur.

— Heu, salut, dis-je en resserrant mon gilet sur ma poitrine d'une main et en serrant mon téléphone de l'autre.

— Ax.

Il me tendit la main et j'étais sûre que c'était pour m'embêter puisqu'elles étaient prises toutes les deux. Ne pouvant décemment pas laisser mon portable tomber au sol, je lâchai mon gilet et acceptai le contact. Je tentai de serrer pour lui montrer mon agacement, mais de voir le décolleté de ma nuisette le fit sourire et ma poigne n'était franchement pas terrible, de toute façon. Il me secoua vigoureusement la main, faisant danser ce qui aurait dû se trouver dans un soutien-gorge et je mis fin à ce manège en soupirant de frustration.

— Ax ? demandai-je en haussant les sourcils.

C'était quoi ça, un prénom ? Un nom ? Le nom de son chien ?

— Aksel, mais mes amis m'appellent Ax.

— Bienvenue dans le quartier, marmonnai-je.

— Si toutes les voisines m'accueillent dans une tenue pareille, je pense que oui, je me sentirais le bienvenu.

— Ne t'excite pas trop, Aksel. La moyenne d'âge du quartier frôle presque les cent cinquante ans.

Et si tu voulais bien lâcher ma main maintenant que tu l'as secouée trois mille fois, je pourrais couvrir un peu la honte de m'être laissée coincée dans cette tenue.

— Pourquoi avoir honte ? Moi je te trouve pas mal comme ça. Bon, tu aurais pu faire quelque chose pour tes cheveux, mais...

— Excuse-moi ?

Je m'avançai d'un pas pour me retrouver tout contre lui.

— Si tu ne m'avais pas réveillée à une heure aussi illégale, j'aurais peut-être pu être présentable pour sortir. Mais ton scooter fait vraiment un bruit épouvantable.

Bon ok, j'étais allée un peu fort en appelant son engin un « scooter ». Comment est-ce que je le savais ? D'abord parce que son visage était devenu tout pâle et ses yeux écarquillés. Et ensuite parce que ses Harley Davidson de luxe semblaient valoir aussi cher que ma maison. Chacune. Ah oui, et aussi parce que la mâchoire d'Ax était si serrée qu'il devait en avoir mal aux dents.

— Scooter ? cracha-t-il tandis que je ricanais. Tu viens d'insulter ma bécane ?

— Toi, tu as insulté mes cheveux.

— Rappelle-moi de ne plus jamais te traiter de la sorte, alors. Tu es capable de toutes les bassesses, apparemment. Au fait, c'est quoi ton petit prénom ?

— Écoute, Aksel...

— Ax.

— Ax. On en reparlera quand je serai habillée, si on se croise à nouveau, un jour.

Je tournai les talons, mais je l'entendis rire.

— Quoi ? demandai-je en me retournant.

— Je pourrais regarder sur ta boîte aux lettres.

Je croisai les bras sur ma poitrine et je souris.

— Vas-y, ne te gêne pas.

Mince, un deuxième homme était en train de sortir de la maison. Des cheveux châtain, tout aussi bien bâti qu'Ax...Je commençai à vraiment apprécier le voisinage pour le coup, mais je ne pouvais quand même pas laisser toute la rue me voir en nuisette. Je trottinai jusqu'au perron et j'entendis Ax hurler derrière moi :

— Ravi de te connaître, E. Miller.

Hé oui, je n'avais pas mis mon prénom sur la boîte aux lettres. Il ne serait pas plus avancé et moi, j'étais hilare.

Chapitre 2

Indy rejoignit Ax près de la boîte aux lettres rose à petites fleurs. Cette horreur semblait dater des années quarante et le nom de la voisine était écrit d'une jolie écriture cursive toute féminine.

Malheureusement, Ax ne connaissait toujours pas son prénom.

— C'était qui ? demanda Indy, les yeux toujours fixés sur la porte de bois sombre où elle s'était faufilée.

— La voisine en nuisette.

— Mince, et j'ai raté ça !

Pas vraiment puisqu'une seconde après avoir disparu chez elle, E. sortit à nouveau en trotinant et ses joues étaient toutes rouges. Elle se précipita vers eux et durant un instant, le cœur d'Ax battit si fort qu'il en eut mal.

Est-ce qu'elle venait lui parler à nouveau ? Bon sang, il ne s'était jamais senti aussi déstabilisé de toute sa vie. Et si ses hommes avaient été là, il se serait sûrement fait buter tant il avait l'air d'une lopette. Mais devant ce spectacle, il ne savait plus comment réfléchir. Si E. était loin du genre de fille qu'il fréquentait d'habitude, elle n'en restait pas moins excitante. Ses cheveux lui arrivaient aux épaules pour les mèches les plus longues et certaines étaient beaucoup plus courtes. Une grande frange lui barrait le front, en gros, ils étaient dans tous les sens. Bref, c'était le bordel, mais un joli bordel.

Et ils étaient d'une couleur si riche qu'Ax n'arrivait pas à mettre un nom dessus. Mélange de blond cendré et de cuivre. D'acajou et de doré. Avec sa nuisette au profond décolleté, il voyait sa poitrine rebondir à chacun de ses pas et putain, c'était pour voir cela qu'il était né. Il en était sûr. La vision était idyllique, paradisiaque, avec un arrière-goût de douceur qui faisait défaut à l'homme qu'il était.

Elle s'approcha d'eux et son arrivée sembla s'éterniser, mais il aurait préféré que cela dure encore plus longtemps. E. était canon et une femme canon, on ne pouvait pas s'en lasser. Son corps était tout en formes rebondies et pulpeuses et son visage, radieux. Même si elle ne souriait pas vraiment à cause de sa gêne, elle dégageait une aura de tranquillité, de calme et de lumière qui le fit frissonner de la tête aux pieds.

Ax n'avait jamais connu ce genre de personnes auparavant. Il avait vécu son enfance entouré d'hommes violents avec les membres du gang de son père. Il avait tué ce dernier à cause de ses abus puis il avait pris la tête du groupe. Il avait dû redoubler d'efforts pour se faire accepter à un âge si jeune. Trente ans, ce n'est rien quand on doit mener à bien les affaires et prendre les rênes d'une telle entreprise. Il avait tué, il avait été poignardé à plusieurs reprises. Il fréquentait d'autres meurtriers, des drogués, des dealers, des voleurs, et pire, même. Toute sa vie n'avait été que coups à donner ou à recevoir. À recevoir quand il était petit et que son père, alcoolisé, drogué, s'en prenait à sa mère ou à lui. À donner, maintenant qu'il avait pris la tête du gang et que ses hommes, des enfoirés de première, vivaient à ses côtés. Ils l'avaient vu grandir et lui avaient appris la vie de la façon la plus répugnante qui soit. Ax avait connu la drogue avant même de commencer à se raser. Il avait connu les filles, aussi, à un âge beaucoup trop jeune pour qu'il sache ce qu'il faisait. Il savait comment tuer sans laisser de traces et où déposer les corps pour qu'ils ne soient jamais retrouvés. Mais il n'était rien à côté de certains de ses motards. Rien du tout. Ax avait une éthique, si fragile soit-elle. Une éthique que les autres étaient loin d'avoir.

Étrangement, le fait que ce genre de type traîne juste à côté de chez E. le déranga à un niveau viscéral, mais il n'y prit pas garde. Il ne pouvait pas glisser sur ce genre de terrain. Un chef de gang n'était pas censé ressentir d'émotion parce qu'au final, cela finissait toujours mal. Sa mère en était le parfait exemple.

Quand E. arriva près d'eux, ses joues étaient si rouges qu'Ax se sentit sourire puis rire. Elle évitait de le regarder plus de deux secondes consécutives et au-delà de sa gêne évidente, elle semblait là pour une

bonne raison.

— Tu veux mon numéro de téléphone, c'est ça ? lui lança-t-il. Tu peux venir directement chez moi si tu as besoin de quelque chose, tu sais. Je ne mords pas. Sauf si tu me le demandes.

Il sourit de ce sourire qui faisait craquer toutes les nanas.

— J'ai juste oublié de prendre mon courrier, en fait.

Voilà qui était... perturbant. Il aurait nettement préféré qu'elle le suive chez lui parce qu'il savait exactement ce qu'il aurait fait à chaque partie de son corps, cachée ou non par l'un de ses vêtements.

E. ouvrit la boîte aux lettres, récupéra un colis cartonné qu'elle posa sur le dessus en métal et elle le déballa précipitamment. Elle ressemblait à une petite fille un soir de réveillon, avec un sourire jusqu'aux oreilles et les yeux tout brillants. Ses cheveux d'un blond riche lui tombèrent devant les yeux et elle les remit derrière ses oreilles d'un geste impatient avant de sortir un livre de son carton.

Elle couina de façon très sexy et sautilla sur place. Elle pressa le livre contre sa poitrine et durant une seconde, Ax se dit qu'il aurait bien aimé être à la place de cet ouvrage. Même si faire de telles choses avec un bouquin le dépassait totalement, c'était tout de même très mignon.

Merde, depuis quand est-ce qu'il utilisait des mots aussi cons ?

— Les seins, ce n'est pas fait pour les livres, déclara-t-il avec un sourire entendu.

E. baissa les yeux, ses yeux azur cerclés de noir puis elle les releva. Ax fut saisi par l'intensité et la douceur qu'il trouva dans ces deux précieuses prunelles. Jamais il n'avait vu un regard si pur chez un être humain. À force de fréquenter la lie de l'humanité, il en avait oublié qu'il y avait encore du bon dans ce monde.

La jeune femme prit alors conscience de la présence d'Indy pour la toute première fois et elle arrêta de sautiller de suite.

— Salut. Je suis Indy.

Il avait un sourire charmeur. Là où celui d'Ax promettait violence et plaisir, celui de son ami promettait charme et volupté. Avec lui, ils étaient les deux plus jeunes membres du gang et ils étaient donc le plus souvent ensemble sur les routes. Indy était presque de la même taille que lui, dans le mètre quatre-vingt-dix environ. Mais tout le reste les opposait. Ax, malgré son prénom germanique, était d'origine mexicaine. Cheveux noirs rasés courts, yeux noisette, peau sombre. Indy était originaire d'Écosse. Il avait le teint pâle, des yeux bleu clair et les cheveux châtain. Toujours en jean et en veste de cuir, son allure détendue tranchait avec celle d'Ax, toujours aux aguets et prêt à en découdre à la moindre occasion.

Ax éprouvait un certain respect pour cet homme. D'abord parce qu'il était membre du gang contre sa volonté et que même ainsi, il n'avait jamais protesté pour quoi que soit. Il était là pour protéger quelqu'un qu'il aimait. Et ensuite, parce qu'un mec capable d'être sexy en portant une jupe ou un kilt comme il aimait à le corriger, hé bien merde, oui, ça se respectait !

— Salut, répondit E. après une éternité.

La jeune femme se mit à regarder ses pieds nus et à reculer. Plus aucun des trois ne parlait, mais Ax voyait bien que son ami était hypnotisé. Il bouscula Indy pour le faire redescendre sur terre et E. se mit à le dévisager avec insistance. Soudain, ses joues virèrent à l'écarlate et elle sembla se rendre compte qu'elle était en nuisette devant deux inconnus.

— Oh mon dieu... Désolée, quand j'ai un livre en tête, plus rien d'autre n'existe.

Elle le plaqua à nouveau sur sa poitrine, mais cette fois-ci, pour se cacher derrière.

— Je... Je vais... rentrer maintenant.

— Dis-nous au moins, comment tu t'appelles ?

— Ebony.

Et elle disparut en un éclair.

Ax se tourna vers Indy, les pensées en vrac.

— Elle est sexy, dit ce dernier en se passant une main dans les cheveux.

— Hum. Cette chemise de nuit de grand-mère n'est pas vraiment excitante.

— De grand-mère !

Indy haussa les sourcils et lui lança un regard incrédule.

— Elle lui arrivait à mi-cuisses. Tu en as déjà vu beaucoup, toi, des mamies habillées de cette façon !

— Un jour, je t'emmènerai dans un vrai club de strip-tease, mon vieux. Tu n'es pas assez dévergondé pour être membre de mon gang.

— Non, merci. Et évite de me rappeler tes perversions, c'est répugnant.

— Parce que te voir baver sur la voisine, ce n'est pas répugnant, peut-être ?

— Tu dis n'importe quoi. Rentrons avant qu'elle ne nous remarque devant chez elle. Je ne veux pas passer pour une espèce de voyeur dès le premier jour.

— Je te signale que c'est moi qui habite ici, pas toi.

— Oui, mais comme je suis obligé de traîner dans ton sillage...

— Pauvre petit. Va t'occuper de ta livraison au lieu de me les casser.

— Bien chef.

Indy partit chercher son sac puis enfourcha sa moto avant d'en faire gronder le moteur. Il roulait sur un engin hideux fait pour le sport. C'était le seul du groupe à avoir ce style de moto. Tous les autres roulaient en Harley, la déesse des véhicules. Mais Indy était en tous points différent d'eux. Il n'était pas né dans

cette fange qui faisait de lui quelqu'un de foncièrement mauvais. Et il n'était pas de ceux qui tuent sans se poser de questions. C'était d'ailleurs pour cette raison que son ami était le seul qu'il craignait de ne jamais voir revenir après chaque mission.

Ax attendit que le grondement de la Suzuki s'estompe puis il jeta un dernier regard vers la maison d'Ebony. Typiquement américaine, avec ses plinthes grises, ses fleurs et sa pelouse bien tondue. Une péteuse, voilà ce qu'elle était. Une femme de banlieue juste bonne à se faire des permanentes, des petits plats mijotés à son mari et à commérer partout dans le quartier. Il était presque sûr que dès le lendemain, tous les gens de cette rue sauraient qu'il avait une geisha tatouée sur un bras, une jeune femme aux yeux baissés, humble, belle avec les cheveux piqués d'épingles et de fleurs et des lèvres aussi rouges que le sang frais. Il avait aussi un cerisier japonais devant une pagode immense sur l'autre biceps. Mais bien sûr, aucun d'eux ne saurait que ces tatouages représentaient le seul et unique rêve qu'il n'avait jamais eu. Apprendre le japonais, voyager dans ce pays qui le faisait fantasmer et s'immerger dans la culture du respect et de la loyauté. Tout cela avait été détruit par son père. Cet homme avait toujours tout gâché et massacré. Que ce soit lui, les autres, sa mère, le reste de sa famille. Des voitures, des motos, des propriétés privées, saccagées. Son père était un monstre, une hydre qu'il avait dû décapiter et comme il n'avait jamais connu que le gang, celui-ci lui était revenu de droit. Il n'avait eu d'autre choix que de tuer pour en être à la tête. C'était ça ou être lui-même abattu.

Mais cette vie était celle qu'il avait toujours connue. La violence faisait partie intégrante de lui, tout comme la drogue, les filles, les armes et la vitesse.

Ax retourna sur sa propriété et caressa les lignes noires de sa Harley. Puis il passa les heures suivantes à sortir les cartons du camion. À l'intérieur de son nouveau chez lui, le reste du gang était déjà attablé à jouer aux cartes, sniffer de la coke ou se taper des filles. Bordel, il était là depuis à peine quelques heures que déjà, c'était la pire des débauches, ici.

Il fronça le nez et grogna du dégoût que sa vie lui inspirait de plus en plus.

Pas de doute, la douce Ebony allait se faire des cheveux blancs avec lui comme voisin. Il avait hâte de voir cela.

Chapitre 3

En tant que critique littéraire, une bonne partie de mon boulot consistait à... lire des livres. Et quand passion et travail se mêlaient, il en résultait une certaine euphorie et une joie de vivre qui me caractérisaient plutôt bien.

Plongée dans le dernier ouvrage de mon auteure préférée, je ne vis même pas le temps passer. Pas plus que je ne pensai aux nouveaux voisins qui, comme Soren l'avait dit, semblaient bel et bien sortir d'un gang. Mon estomac se noua. Je n'aimais pas savoir que des armes à feu ou je ne sais quelles substances illicites faisaient foison de l'autre côté du mur, mais après tout, je n'étais pas en danger de mort. Nous étions dans la banlieue tranquille d'Odessa, Texas, petite ville au climat chaud et aride. Si ces hommes voulaient rester discrets, ils n'allaient pas se mettre à dealer dans le jardin ou à tirer sur les oiseaux derrière chez eux.

Le repas de midi oublié, de même que la pause pipi, je râlai un coup quand mon estomac se mit à gronder.

— Bon sang, tais-toi, idiot ! En plein suspense, quoi ! Tu le fais vraiment exprès.

Voilà, il me fallut au moins quatre nouvelles lignes pour me replonger dans cette ruelle avec mon héroïne. Emportée jusqu'au bout du livre, il était déjà quatre heures de l'après-midi lorsque je le refermai et le rangeai précieusement dans la bibliothèque toute neuve que je venais d'acheter. Je posai un serre-livres « la faucheuse » tout contre lui. Je le trouvai cocasse et moche, mais il me faisait rire.

Puis j'attrapai mes clefs. Il était temps que je me rende au bureau pour voir mon patron.

L'immeuble d'affaires du grand magazine pour lequel je travaillais ne connaissait pas les jours de congé. Même le dimanche, il y avait toujours quelqu'un pour mettre les touches finales à un article, porter les dossiers aux imprimeurs ou même pour faire du café, parce que chez L&L, il y avait le meilleur café du monde. Personne ne savait d'où il provenait ni même sa marque et il rendait accro dès la première tasse.

J'avais la chance de pouvoir travailler à la maison, mais j'aimais rendre visite à mes collègues de temps en temps. Ça m'aidait à tisser des liens avec eux, à me sortir de la solitude de mon métier, mais aussi, à avoir une excuse pour aller faire du shopping.

Vêtue d'une robe en mousseline vieux rose, j'avais passé des sandales noires, mis un trait d'eye-liner noir fin et un peu de baume à lèvres. J'étais une véritable accro au baume à lèvres. Sûrement parce que je passai mon temps à me mordiller quand j'étais perdue dans mes lectures et angoissée par la suite des événements. J'en traînai toujours un dans mon sac à main et le jour où ma bouche frôlait la fin du tube, j'angoissais.

Un coup d'œil dans le miroir m'indiqua que j'étais parfaitement bien habillée pour sortir. Je ne tenais pas à rejouer la scène de ce matin et me promener comme une petite vieille qui aurait perdu la tête. Mes cheveux étaient attachés en un chignon déstructuré, presque aussi fouillis qu'au saut du lit, mais c'était comme ça que j'aimais m'apprêter. Les coiffures toutes lisses, permanentées ou laquées m'ennuyaient à mourir. Et j'avais déjà ma dose avec toutes les mamies du coin.

Je sortis, fermai la porte puis j'avançai jusqu'à ma voiture garée un peu plus loin. Je passai devant la maison d'Ax. Elle était deux fois plus grande et plus luxueuse que la mienne. Je regardai furtivement chez lui et je fus presque déçue qu'il n'y ait personne devant. Juste sept motos et un mont de terre infernal sur le trottoir. Pas de doute là-dessus, l'Assemblée des pétasses moralisatrices allait se faire une joie de venir pousser sa gueulante. Mais avec un panier de muffins tout frais pour compenser, évidemment. Bree Van de Kamp faisait des adeptes dans le coin.

Je sautai par dessus une motte de terre avant de repérer ma voiture un peu plus loin. Elle était garée devant le bout du terrain d'Ax, près des arbres centenaires qui ombragent une partie de sa pelouse.

Ma voiture était vieille. Très vieille même. Une Pontiac Firebird noire de 1967. L'un des tout premiers modèles. Mon père me l'avait achetée pour mes seize ans alors j'y tenais comme à la prune de mes yeux. Elle avait plus une valeur sentimentale que pratique parce qu'honnêtement, elle me cassait les pieds. À un tel âge, elle était polluante, gourmande en essence et elle tombait sans arrêt en panne. En ville, tous les hommes se retournaient sur elle, si bien qu'il m'arrivait d'être jalouse, mais bon, qui voudrait d'un homme obsédé par les bagnoles ? Des aussi vieilles en plus, je ne comprenais pas. Une fois, un type m'avait même proposé dix mille dollars pour me la racheter, mais non, le cadeau de mes Sweet Sixtine, ce n'était pas possible. C'était bien la seule chose qu'il me restait de mes seize ans. Finis l'innocence, la

jeunesse, l'énergie jusqu'au bout de la nuit. Et fini la belle peau de bébé. Hier matin, j'avais trouvé une ride sur le coin de mon œil gauche. J'étais presque morte devant mon miroir. Pour une femme célibataire, la première ride équivalait au premier « tu n'aurais pas pris un peu de poids ? » pour une femme en couple. Bref, la vie m'avait donné un bon coup de poignard en plein cœur.

Je m'installai au volant de ma voiture. Je n'avais jamais aimé l'idée de lui donner un petit nom parce que bon, ce n'était qu'un objet et je trouvais ça bizarre, mais dernièrement, je la surnommait «

Oh non, pas encore » parce que...

— Oh non, pas encore !

Elle refusait de démarrer.

Je soupirai et posai la tête sur le volant.

— Je t'en prie, je n'ai pas envie de me séparer de toi. En souvenir du bon vieux temps, s'il te plaît !

Je tournai la clef et elle crachota comme une vieille fumeuse. Mon front n'avait pas quitté le volant, car je savais bien qu'elle me ferait ce sale tour.

— En souvenir du beau Chad, au lycée, hein ! Tu as apprécié les heures avec lui, toi aussi. Et tous ces fous rires avec Maey, notre meilleure amie de l'époque. Tu ne peux pas abandonner comme ça, voiture ! J'ai besoin de toi !

Nouveau tour de clef et nouvelle toux. J'allais devoir appeler un taxi. Je passai la main dans mes cheveux déjà ébouriffés et je les ramenai en arrière en grognant.

Des coups forts à la vitre me firent sursauter et même hurler un tout petit peu. Je me tournai vers un Ax rayonnant. Son sourire illuminait son visage, mais ne changeait rien à la lueur animale qu'il avait tout au fond de ses yeux, noisette et jade. Le soleil à l'est faisait briller sa peau caramel, mais assombrissait l'encre de ses tatouages asiatiques. Ils étaient magnifiques et lui allaient à merveille, donnant à son allure de gangster dangereux, une touche artistique et profonde.

J'ouvris la fenêtre grâce à la manivelle grinçante et il se pencha vers moi. Son sourire en coin sur ses lèvres pleines et son haussement de sourcils me signalèrent qu'il trouvait ma situation comique.

J'étais loin d'être de son avis, comme en attestait mon soupir bruyant et mes yeux levés au ciel.

Ainsi que ma façon d'être affalée dans mon siège en croisant les bras. Cette voiture était en train de tomber en ruine et je devais assister à sa chute aux premières loges. C'était comme un dénouement de théâtre classique. Sa mort serait violente et longtemps pleurée.

— Un problème, ma p'tite dame ?

Je plongeai mon regard dans celui perçant d'Ax. Un frisson glacé parcourut tout mon corps en me rendant compte de la dangerosité sauvage qui se dégageait de lui, même quand il souriait. Il ressemblait à un félin, une panthère, peut-être. Sa démarche était gracieuse, ses muscles effilés tendus sous sa peau, son regard envoûtant, mais en une seule seconde, il pouvait vous prendre à la gorge et vous ôter la vie sans

même cligner des yeux.

— Si seulement je n'en avais qu'un, répondis-je en lui rendant son sourire.

— Qu'est-ce que je peux faire pour toi ?

— Déménager ?

— Je viens seulement d'arriver.

— Et tu es déjà agaçant.

— C'est pour ça que tu ne veux plus me voir, Ebony ? En général, les femmes attendent mon appel désespérément avant de me maudire.

— Tu as insulté mes cheveux !

— Et toi, ma moto. Match nul. Balle au centre. On reprend du début ?

Je sortis de la voiture et m'appuyai dessus. Ax se positionna face à moi, toujours souriant, et franchement irrésistible.

— D'accord.

— Alors, parle-moi de ce problème de voiture.

Son regard sur moi me fit comprendre qu'il n'écouterait rien de ce que je lui dirais pour les...

allez, deux prochaines minutes. J'attendis donc avec patience qu'il finisse de me reluquer et une fois que ses yeux revinrent aux miens, je pus enfin lui expliquer.

— Comme tu peux le constater, ma voiture est une antiquité. Elle tombe tout le temps en panne. Je devrais savoir comment la réparer depuis le temps, mais en général, le mécanicien me parle en chinois ou en russe peut-être... Bref, je ne comprends jamais rien et tout ce que je sais, c'est qu'elle est en panne.

— Allons jeter un œil, alors.

Il attrapa mes clés qu'il fourra dans sa poche puis il ouvrit le capot.

Il observa, toucha quelques fils, câbles, trucs. M'expliqua deux ou trois choses et rapidement, ses doigts se couvrirent de noir. Bien sûr, il portait un tee-shirt blanc, mais il n'avait pas l'air de s'en formaliser.

— Toi aussi, tu parles chinois, alors ? finis-je par dire après un long couplet sur les courroies.

— Tu n'as rien compris ?

— Pas un mot, je suis désolée.

Je me sentais mal de le faire bosser sur ma voiture et de ne pas être capable de retenir quoi que ce soit. Et encore plus coupable de regarder ses doigts habiles jouer avec ma voiture au lieu de réellement

écouter ce qu'il me disait.

— Tu n'as pas à t'excuser. Disons que je fais ça aussi pour être accepté dans le quartier.

— Bon courage alors, dis-je, d'un ton plein de sarcasme.

— Pourquoi ?

— Ça fait cinq ans que je suis ici et je ne suis toujours pas la bienvenue. Tu sais, je viens de Fair Haven dans le Vermont, c'est un peu comme si j'étais une étrangère.

— Et qu'est-ce que tu fais ici, alors ? Le Vermont ne te plaisait plus ?

— Non. Trop petit, trop intimiste. Tout le monde sait tout de toi, tout le temps. Ici, c'est plus grand, mais toujours trop intimiste. On ne peut pas tout avoir !

Il rit en mettant les mains sur ses hanches. Son tee-shirt s'en retrouva sali, mais ses tatouages dansèrent quand ses muscles se contractèrent.

— Va mettre le contact.

Je tendis la main pour demander mes clefs, mais il ne bougea pas.

— Prends-les toi-même.

— Et puis quoi encore ?

— Oh ! Tellement, tellement plus encore, Ebony.

— Jamais de la vie. Donne-moi mes clefs, Ax.

— Sinon quoi ?

— Sinon j'appelle un taxi pour aller en ville. C'était mon plan A, tu sais.

— A comme Ax... Désormais, c'est moi ton plan A pour ce qui concerne cette petite merveille, Ebony. Si jamais tu as à nouveau un problème avec, appelle-moi à ce numéro.

Il sortit un emballage de chewing-gum froissé de sa poche, un stylo de l'autre et il m'écrivit son numéro.

— Je ne veux pas abuser, tu sais. Elle tombe toujours en panne et je pense que tu as mieux à faire de tes journées. Et de tes nuits aussi.

— Tu ne comprends pas bien, Ebony. Travailler sur cette merveille, c'est le paradis ! Ça me fait plaisir, je t'assure. Et pour mes nuits, c'est vrai que je fais souvent des trucs plutôt agréables, mais ta Pontiac, ça arrive au même niveau.

Je ricanai, comprenant très bien ce qu'il voulait me dire.

— Dis-moi ce que je te dois pour la réparation. Je dois partir maintenant, mais j'ai quelques billets dans

mon sac et...

Je perdis mes mots lorsqu'il enleva son tee-shirt pour me le jeter à la figure.

Son torse était vraiment incroyablement exquis. Cette peau toute bronzée et couverte d'encre était alléchante.

— Déjà, tu me dois un lavage ou un autre tee-shirt si les taches ne partent pas.

— Très bien, grognai-je en lançant le bout de tissu sur le siège passager.

— Ensuite ?

— Si tu m'autorises à la conduire, disons... hum... demain, dimanche, nous serons quittes.

— Ça marche.

Il resta interloqué.

— Quoi ? Je ne pensais pas que tu accepterais. Cette voiture, c'est une déesse.

— Ce n'est qu'une voiture ! Je ne personnalise pas les objets. À part mes livres.

— C'est pour ça que tu lui parlais à ta Pontiac, tout à l'heure. Et ce Chad, au fait, qui est-ce ?

Oh, mon dieu ! Il avait entendu la conversation avec... ma voiture. L'horreur !

— Mon petit ami au lycée. Disons qu'il aimait beaucoup l'arrière de ma voiture. On fait tous des erreurs, n'est-ce pas ?

— C'est vrai. Et donc, qu'est-ce que tu fais avec une voiture de collection si tu n'es pas une passionnée ?

— C'était le cadeau de mon père pour mes seize ans. Mes parents étaient en plein divorce et mon père était sur la paille. Je ne voulais pas de cadeau pour mon anniversaire, mais il a insisté. Il a déniché cette voiture chez un de ses anciens clients et il l'a débarrassé et acquise pour trois fois rien.

Et voilà, je me retrouvais avec la Pontiac.

— Elle a une valeur sentimentale.

— Oui.

— Je suis désolé, pour tes parents. Je sais que la famille, ce n'est pas toujours facile à vivre.

— Oh ! C'est gentil, mais mes parents sont toujours ensemble. Mon frère est tombé malade peu après et ça les a rapprochés. Et aujourd'hui, ils sont heureux comme au premier jour et ils voyagent dans tout le pays en m'envoyant des cartes postales de chaque état ! De vrais gosses.

— Dans ce cas, tu as beaucoup de chance.

— Je sais, répondis-je, humblement. Et mon frère, il est toujours en voyage aussi.

Je ne pus m'empêcher de rajouter ce dernier point. Comme si me confier à lui m'était naturel.

— Tu es toute seule...C'est aussi pour ça que tu tiens à ta voiture ?

Mince, c'était tellement flagrant que ma voiture était le membre de ma famille le plus proche de moi.

Je haussai les épaules puis je regardai le sol.

— Et toi, ta famille, es-tu proche d'elle ?

— J'ai tué mon père après qu'il a défoncé le crâne de ma mère contre un mur. Il était bourré. Il était tout le temps bourré.

Je relevai la tête, les yeux écarquillés. Pas de doute là-dessus, Ax venait de me prévenir. Il était dangereux. Un prédateur prêt à tout pour sa propre survie. J'étais aussi certaine qu'il avait voulu me faire peur, voir comment je réagirais, mais cet aveu m'avait brisé le cœur plus qu'il ne m'avait effrayée. Je n'avais pas l'intention de prendre mes jambes à mon cou, comme il le pensait certainement. J'étais simplement bouleversée.

— Oh mon dieu, je...

— Les dieux n'ont rien à voir là-dedans.

— Je suis tellement, sincèrement désolée de ce que tu as dû subir.

Je posai une main sur son épaule. J'étais tout proche de lui et je pouvais voir la douleur au fond de ses yeux même si son attitude hurlait son indifférence.

— Ouais. Si j'avais agi plus tôt...

— Ne dis pas ça. Tu n'as pas à te sentir responsable de ce que d'autres personnes ont fait.

Et moi, pourquoi cherchais-je à le défendre ? À défendre un meurtrier au lieu d'avoir peur ?

Sûrement parce qu'au-delà de cette façade narquoise, Ax ne pouvait s'empêcher d'avoir les yeux humides. Et il me laissait chamboulée par son côté humain quand tout ce qu'il voulait montrer au monde, c'était son dédain.

— Pourquoi ? répondit-il d'un ton plat. Je savais que ça arriverait. Je savais qu'il arriverait un jour où ma mère ou moi, on recevrait le coup de trop. Et maintenant, elle est placée en institut spécialisé parce qu'elle n'est plus libre d'être la femme aimante et douce qu'elle était. Elle ne peut plus marcher correctement, elle n'a plus l'usage complet de ses mains ni même de ses fonctions cérébrales. Et c'est parce que je ne l'ai pas protégée qu'elle est désormais une ombre dans sa propre vie. Elle est morte, même si elle est toujours en vie. Elle est morte.

— Ax, tu es beaucoup trop sévère avec toi-même.

— Non.

Il me jeta les clefs à la figure, tourna les talons avant que je n'aie pu ajouter le moindre mot et je me retrouvai à soupirer tant j'étais accablée. Sa présence avait été pesante. Pas dans un sens mauvais, mais dans celui où le charisme qui s'échappait de lui avait envahi mon espace et m'avait mise mal à l'aise. Son histoire m'avait émue et écrasée par sa tristesse et la lueur meurtrière dans son regard quand il évoquait son père m'avait glacé le sang.

Je rentrai dans ma voiture en chassant un frisson de mes bras et fus soulagée quand elle démarra toute seule.

— Merci, Ax, murmurai-je, dans le vide.

Bon sang, c'était vraiment pratique d'avoir un voisin qui s'y connaissait en mécanique. Soren, mon meilleur ami, était plus du genre lecture et documentaires, tout comme moi et il n'avait jamais ouvert un capot de sa vie.

Je roulai une bonne heure, profitant du paysage urbain familier pour effacer de ma mémoire toute trace de ma conversation avec Ax, avant d'entrer dans le parking souterrain de chez L&L. Cet endroit m'avait toujours filé la chair de poule. Les ampoules clignotaient, il faisait froid et sombre et mes talons résonnaient beaucoup trop fort à mon goût. Je pris l'ascenseur, seul moyen pour rejoindre les étages supérieurs puis quand les portes s'ouvrirent, le bruit familier du travail me fit sourire.

J'arrivai directement au deuxième étage, dans les bureaux. C'était un endroit accueillant et très féminin. Murs blancs, décorations colorées. Il y avait beaucoup d'orchidées et de gadgets inutiles en plastique fluo. Le bruit des claviers maltraités, des téléphones qui sonnent et des conversations de couloir qui m'était cher et qui me rappelait que j'avais une vie en dehors de chez moi, m'apaisait.

C'était si agréable de voir des gens quand on passait la semaine à lire et à écrire des chroniques totalement seule dans une maison vide.

Je me dirigeai vers le bureau du fond, celui de mon patron, monsieur Reynolds. En passant, j'allai embrasser chacune de mes six collègues présentes ce jour-là et en train de finaliser leurs articles.

L&L était responsable d'un magazine littéraire pour lequel j'écrivais des articles et des critiques, et d'un magazine de société et culture pour lequel je présentais les livres qui m'avaient tapé dans l'œil.

Arrivée devant la porte vitrée du boss, je frappai puis entrai directement pour aller m'asseoir dans le confortable fauteuil de cuir noir face à son bureau. Quand on connaissait bien Lewis Reynolds, on savait qu'il fallait être patient. Frapper sans entrer directement vous amenait à passer dix minutes à attendre devant la porte, entrer sans s'installer vous amenait à poireauter dix autres minutes en dansant d'un pied sur l'autre et enfin, quand il était sorti de sa bulle et qu'il levait le nez de son ordinateur, vous aviez toute son attention.

— Oh ! Ebony, dit-il en sursautant légèrement, je ne t'avais pas vue. Qu'est-ce qui t'amène ?

Lewis était jeune pour un patron d'une si grosse entreprise. Il devait avoir un peu plus de quarante ans. Pas très grand, avec le petit ventre des hommes bien traités par leurs épouses, il était aussi adorable et

très craquant. Ses cheveux noirs aux reflets bleutés étaient toujours en pagaille, ses traits étaient doux et le bleu clair de ses yeux lui donnait un regard hypnotisant qui vous laissait clouée sur place la bouche ouverte. Mais Lewis n'avait d'yeux que pour son épouse Laura, une Française qu'il avait rencontrée durant ses années universitaires en fac de lettres. Avec elle, ils avaient créé leur société qui était désormais cotée en bourse. L&L marchait du tonnerre et ce n'était pas seulement dû à la grande intelligence de ses patrons, mais à leur passion, ainsi qu'au dévouement sans faille de ses employés qui étaient bichonnés et traités comme de petites perles.

— Bonjour, Monsieur. Je vous ai apporté tous mes articles.

Je déposai mon énorme dossier sur le bureau. Il contenait mes articles en version light, et ceux en version XXL. Les lights seraient apportés à l'impression tandis que les autres ne seraient lus que par Laura et Lewis, et le reste, posté sur mon blog pour les lecteurs désireux d'en connaître plus.

— Merci, Mademoiselle Miller. Avez-vous apprécié vos partenariats de cette semaine ?

— Je les ai adorés, Monsieur.

— Je me doutais bien. Cette jeune auteure dont vous raffolez est vraiment douée. Quand j'ai vu qu'elle souhaitait nous offrir un exemplaire à chroniquer, je lui ai tout de suite donné votre adresse.

Ha, ha ! J'étais en joie. Mon patron me connaissait si bien.

— Merci Monsieur. Ça a été un vrai bonheur de pouvoir le lire et je ferais la critique des nouvelles aventures de Lilly et James dès demain, pour la semaine prochaine. Et toutes ces recherches médico-légales, c'est vraiment intéressant. Comme d'habitude, j'ai beaucoup appris et j'ai été littéralement emportée par cet ouvrage.

— C'est parfait, alors. Si ça vous intéresse, je peux vous faire livrer un ouvrage de cuisine sous peu. Il vous faudra faire toutes les recettes et les tester avant de les rapporter pour L&L Modern.

Laura n'aura pas le temps de s'en occuper elle-même dans les prochains jours et puisque vous êtes là...

Apparemment, j'étais venue au bon moment. L'idée de passer quelques heures en cuisine pour tester des recettes gourmandes me plaisait beaucoup. C'était très différent de ce que j'avais l'habitude de faire, mais j'aimais sortir des sentiers battus. Sauf que...Une idée sombre me traversa l'esprit...

— Monsieur, ce livre de cuisine... Ce n'est pas des recettes light ou un truc comme ça, n'est-ce pas

?

Monsieur Lewis Reynolds piqua un fou rire comme je ne lui en avais jamais vu ! Lui, d'habitude si timide, réservé et sérieux avait les larmes aux yeux.

— Non, Ebony. Ce sont de bonnes vieilles recettes de grand-mère revisitées.

J'étais une femme qui savait entretenir ses courbes. Je faisais du vélo d'appartement une fois par semaine si on n'était pas trop ivres avec Soren, quand même ! J'aimais manger de bons petits plats, des sucreries et la simple idée de prendre une salade au restaurant me filait des sueurs froides. J'étais ce genre de fille,

qui appréciait son corps même avec les kilos en trop de l'hiver. Du printemps, de l'été et de l'automne aussi. J'étais du genre à penser que tout le monde était beau et que ces histoires de

« trop grosses/trop maigres » n'avaient été inventées que par les grandes entreprises pour forcer les femmes à se haïr et à consommer plus. Plus de produits aminçissants, plus d'artifices ridicules. Et ces conneries qu'on voyait partout comme quoi les hommes préféraient les rondes ou qu'être ronde était une honte, me mettaient en colère. Chacun était libre d'être comme il était, merde ! Avilir une partie de la population pour en élever une autre me donnait envie de vomir. Et les hommes étaient aussi libres d'aimer ce qu'ils voulaient. Que ce soit les blondes, les brunes, les rondes, les minces, les Asiatiques ou les poupées gonflables, ce n'était certainement pas nos oignons. Mais j'avais tendance à vivre dans ma petite utopie où tout était beau et rose. Où les gens s'aimaient quels que soient la taille, le poids ou la couleur de peau de l'autre. Et où les livres étaient les rois du monde.

— Vous garderez les tickets de caisse de vos achats pour la comptabilité. Nous vous rembourserons les produits nécessaires à la réalisation des recettes. Vous suivrez chaque préparation à la lettre et vous noterez les points forts et faibles de chacune d'elles, la difficulté et le coût. Vous en ferez ensuite des fiches d'une page que nous publierons chaque semaine en page 26 de notre magazine pour les dix recettes que vous avez préférées. Est-ce que ça vous ira ?

— C'est parfait, Monsieur.

Après deux bonnes heures à parler avec le reste de mes collègues, je rentrai enfin à la maison. Il était plus de dix-neuf heures et la lumière du perron chez Ax était allumée. Je me garai juste devant chez moi puisque la place était libre. De la musique s'élevait de chez le voisin, juste assez forte pour que je l'entende, mais pas assez pour une plainte pour tapage. Encore une fois, les pétasses moralisatrices allaient avoir leurs précieux poils aux pattes tout hérissés. Bon d'accord, elles étaient du genre épilées de partout, vraiment partout. Pas un seul cheveu ne dépassait de leurs chignons trop laqués et leurs sourcils étaient carrément peignés tous les matins.

Le pauvre Ax allait avoir des ennuis à la pelle.

Je remontai mon allée quand Soren me héla depuis l'autre côté de la route.

Entre temps, deux hommes étaient sortis de chez Ax. Tous les deux assez âgés pour être mon père, ils étaient vêtus de vestes en cuir sans manches avec des tee-shirts blancs et sales. Leurs tatouages couvraient leurs bras de noir, mais je ne distinguais pas ce qu'ils représentaient. Derrière eux, deux jeunes femmes gloussèrent et se collèrent contre leurs ventres bedonnants. Les hommes descendirent les marches et allèrent enfourcher leurs motos, les faisant hurler dans l'obscurité descendante.

Les femmes étaient blondes, décolorées et trop maquillées. Elles portaient si peu de tissu sur le dos que j'avais du mal à dire qu'elles étaient vêtues, mais... elles étaient « vêtues » d'un bandeau de tissu stretch et jaune fluo au niveau de leur poitrine siliconée et d'un short ou quelque soit le nom que portait cette chose qui ne cachait presque rien de leur épilation à la cire d'entrecuisse. Leurs bottes en skaï brillantes montaient jusqu'aux genoux et elles protestèrent quand leurs talons gigantesques s'enfoncèrent dans la boue près des motos.

Bon sang ! La pelouse du nouveau voisin était en train de se transformer en chambre à coucher sordide de film X ! Je me détournai et traversai la route pour rejoindre Soren quand j'entendis Ax hurler mon prénom

comme s'il y avait un kilomètre entre nous et qu'il voulait que je l'entende à tout prix.

— Ebony, demain quatorze heures !

Je me retournai. Indy était derrière lui, les mains dans les poches et regardait d'un œil mauvais vers mon meilleur ami. Si Ax était du genre mauvais garçon, prêt à tout pour avoir ce qu'il veut, Indy, lui, était tout en douceur. Son regard bleu avait une profondeur qui m'avait déstabilisée, du plus clair au centre au plus foncé sur les bords. Son visage avait les traits fins et pâles qui n'amoindrissaient pas du tout son charme et sa beauté ravageuse, quoique plus classique que celle d'Ax. Ses cheveux châtain avaient des reflets auburn qui s'enflammaient au soleil descendant et son sourire... Son sourire m'avait fait prendre conscience de mon célibat trop longtemps ignoré. Tout autant que son mètre quatre-vingt-dix de muscles fins, mais bel et bien présents dont je ne pouvais détacher mes yeux à cet instant.

Mon regard courait de son visage agacé à son torse moulé dans un tee-shirt gris, son jean serré sur ses jambes élancées. Sa veste en cuir passée sur une épaule et sur laquelle j'aurais voulu poser la tête tandis que ses bras musclés m'auraient enlacée fermement.

Mince, je commençais à fantasmer un peu trop fort pour mon propre bien. Pas de doute, mon abstinence forcée due à un trop grand nombre de crétins du genre masculin des homo sapiens allait finir par ramollir mon cerveau.

— Qu'est-ce qu'ils ont tous ces types à regarder par ici ? demanda Soren, grincheux.

— Je ne sais pas. Peut-être qu'ils nous trouvent trop habillés et que ça les choque.

Il gloussa et lança un regard aux deux blondes en train de boire de la bière près d'Ax. Il grogna comme un vieux papi et je m'attendais presque à entendre un « ces jeunes ! » sortir de sa bouche. Mais non, il secoua la tête et me fit entrer.

— Qu'est-ce qu'il se passe, demain à quatorze heures ?

— Je vais faire un tour en voiture avec Ax. Il a réparé la Pontiac et comme paiement, il veut pouvoir la conduire.

— Tu plaisantes ! Il est dangereux, Ebony ! C'est un gang, merde ! J'ai même appelé les flics pour me renseigner. Ils ont dit que tant qu'ils ne faisaient rien de mal, ils ne pouvaient pas intervenir. Et je ne veux pas que la disparition ou le meurtre de ma meilleure amie soit la raison pour laquelle ils pourraient venir.

— Tu te fais des films, Soren. Il ne va rien m'arriver.

Bon, j'étais un peu angoissée de me retrouver seule avec Ax. Même s'il ne m'avait pas fait trop mauvaise impression, le fait qu'il trempe dans des affaires louches avec des hommes comme les deux ZZ Top que je venais de voir ne me mettait pas vraiment en joie. Mais je n'aimais pas les clichés et Ax serait dans mes petits papiers tant qu'il ne me prouverait pas qu'il était un sale type. Après tout, il avait réparé ma voiture juste par gentillesse. Se faire payer par une balade, ce n'était pas ce que j'appelais une bonne contrepartie.

En attendant, je suivis Soren à la cuisine. Il avait commandé des pizzas et l'odeur me mettait l'eau à la bouche. Sa cuisine était tout équipée et très moderne comparé au reste de la maison. Elle était immense,

avec un comptoir central et des fenêtres partout. Je sautai sur le plan de travail à côté du réfrigérateur et je m'installai confortablement. C'était ma place, là. Juste en face du vaisselier blanc qui ne comportait que trois verres et quelques couverts.

Soren n'était pas très sociable. Il ne recevait jamais sa famille et il n'avait pas d'amis, à part moi.

Ce que j'avais toujours trouvé étrange, mais je comprenais. En tant que médecin, les gens ne le voyaient que comme une machine à donner des avis sur la moindre toux. Personnellement, je n'étais jamais malade. J'avais un système immunitaire du tonnerre et au pire, il y avait mon vieux médecin de famille qui avait un cabinet en ville. Si je ne le voyais pas au moins tous les six mois, il appelait mes parents qui m'appelaient et je me faisais enguirlander.

Depuis la maladie de mon frère, mes parents étaient à cheval sur les règles concernant les visites médicales, rappels de vaccins et tout ce qui s'en suivait. Mon frère, Julian, était resté quelques mois à l'hôpital des suites d'une bronchite qui avait mal tourné et depuis, il vivait sa vie comme si chaque jour était le dernier. En ce moment, il étudiait l'art dans une école à Paris. Demain, il serait probablement en train de faire des fouilles sur un site archéologique en Grèce. Même s'il ne se souvenait pas de sa maladie, mes parents l'avaient tellement couvé après ça qu'il avait eu l'impression d'être un survivant de l'extrême. C'était un peu pour cela aussi qu'il voyageait beaucoup. Il voulait prendre son envol et être indépendant.

Julian était plus jeune que moi, de presque cinq ans. Comme j'avais dépassé les trente ans, mon âge stagnait et n'était plus digne d'être prononcé. L'année prochaine, ainsi que toutes les suivantes pendant vingt ans, j'aurai « la trentaine. »

Soren sortit une assiette en carton de son vaisselier et y plaça deux parts de pizza quatre fromages qu'il me tendit.

— Amen, mon frère !

Je croquai dans la pâte fine et moelleuse. Des fils de fromage fondu se collèrent à mon menton.

— SOS ! J'ai besoin d'une serviette ! criai-je comme si ma vie en dépendait.

C'était tout simplement très chaud.

Soren me jeta un bout de tissu qui ressemblait plus à une chaussette sale qu'à une serviette.

— Beurk, tu crois vraiment que je vais mettre mon visage là-dessus ?

— C'est du tissu écologique. Je l'ai payé une fortune alors soit tu gardes tes fromages sur le visage au cas où tu aies un petit creux cette nuit, soit tu joues les grandes filles et tu t'essuies.

Je m'essuyai en levant les yeux au ciel. Ce fichu bout de tissu était aussi rêche que l'écorce d'un vieil arbre décrépi. Mais rien au monde ne pouvait m'empêcher de déguster ma pizza, mon fromage et le tout, arrosé d'un bon verre de vin blanc frais. Soren et moi étions épicuriens mais seulement quand ça nous arrangeait. Cela nous donnait une bonne excuse pour nous régaler quand on le voulait et le reste du temps, on se faisait matérialistes à souhait. On faisait nos commandes de livres ensemble, lui, des livres médicaux, moi des romans de toutes sortes. J'aimais aussi aller en ville pour faire les boutiques et il

m'arrivait régulièrement de rhabiller Soren qui, si je le laissais seul, resterait en jogging toute la journée. Ou pire, en slip kangourou et débardeur crasseux.

Oui, ses recherches lui prenaient beaucoup de temps et primaient sur tout le reste. Mais quand même, il pouvait les faire en polo, et en jean moulant, non ?

— Tu fais quoi ce soir ? On regarde un film ensemble ?

— Hum, qu'as-tu en réserve ? demandai-je.

— L'âge de glace.

Mince, il me connaissait trop bien. Je ne pouvais pas résister à Cid !

— Ça marche.

Nous passâmes la soirée tranquillement à rire et à grignoter des bonbons en buvant du vin issu des meilleurs crus européens. Soren était un amateur de grands alcools, mais personnellement, je préfèrai les cocktails fruités bien féminins. Enfin, je n'allais quand même pas cracher dans mon vin hors de prix.

En prononçant mes répliques préférées du film, je m'éclatais comme une gosse. Soren me bousculait à chaque fois parce que ça l'ennuyait que je parle durant le spectacle, mais au final, il imitait Cid et ça m'agaçait parce qu'il le faisait mieux que moi.

— C'est le talent, je n'y peux rien.

— Si tes patients te voyaient, tu serais grillé à vie, me moquai-je.

— C'est bien pour ça que je ne fais plus beaucoup de consultations.

Il était en plein dans des recherches complexes qui lui prenaient un temps fou. Parfois, je le retrouvais plongé dans ses livres, à prendre des notes, ses lunettes au bout du nez et inconscient que le monde continuait à tourner. Dans ces moments-là, mon cœur se serrait tant je le trouvais adorable. Il en oubliait de manger, de s'hydrater et même de faire des pauses. Heureusement, j'étais là pour le remettre sur le droit chemin.

Vers vingt-trois heures, je quittai mon ami endormi sur le canapé. J'avais mis un plaid sur lui, éteint la télé et j'étais rentrée me coucher sans un regard pour les types louches qui traînaient devant chez Ax et donnaient de grosses liasses de billets aux ZZ Tops.

La musique résonnait encore assez pour me tenir éveillée, mais quand je sortis de ma douche brûlante, je n'avais plus qu'une envie, c'était de dormir. Et je plongeai dans le sommeil en un temps record.

Chapitre 4

Le dimanche. Soleil, petits oiseaux qui chantent. Douceur de vivre et détente absolue.

Et toujours cette musique qui me réveilla à huit heures.

Après moult grognements et un petit déjeuner qui me remonta le moral, je décidai d'aller me mettre au jardinage. Je passai un petit short noir, un débardeur à fines bretelles kaki et mon tablier noué à la taille avec mes outils, à l'intérieur. J'avais un décolleté plongeant qui me garantirait un minimum de bronzage puisque même quand je lisais dehors, je le faisais sur la chaise longue avec un parasol. Ma famille avait des origines nord-européennes alors j'avais la peau délicate et prompte aux coups de soleil. Ce qui me forçait aussi à me tartiner de crème solaire avant la moindre exposition prolongée. C'est à dire : plus de dix minutes consécutives.

Mon jardin était grand et s'étendait en longueur. Il était séparé de chez Ax par une petite barrière blanche d'une trentaine de centimètres. J'ouvris mes baies vitrées en grand, je traversai pieds nus le carrelage doux et noir de la terrasse et je me dirigeai vers mon parterre fleuri.

Ax avait fait installer une immense tonnelle au milieu de son jardin. Il y avait une table en bois et plusieurs chaises. Des bouteilles de bière vides traînaient un peu partout autour et un homme d'une quarantaine d'années dormait, la tête en arrière. Et apparemment vêtu uniquement d'un caleçon.

Je grimaçai et me concentrai sur mon boulot.

Je m'agenouillai dans l'herbe tendre et fraîche et je commençai à enlever les mauvaises herbes entre les fleurs, à étaler du terreau et de l'engrais. J'élaguai mes jolies plantes de leurs feuilles mortes ou de leurs pousses en trop quand quatre pieds bottés arrivèrent dans mon champs de vision. Je relevai la tête et me retrouvai face à deux géants.

— Puis-je vous aider ? demandai-je en ayant l'air sympa plutôt que sceptique.

Echec total...

— On profite juste de la vue.

Je secouai la tête et me remis au travail. Ces deux lourdauds finiraient bien par partir si je ne leur parlais pas... Mais non, dix minutes plus tard, ils étaient toujours là. Et toujours effrayants. Leurs crânes rasés étaient tatoués et leurs dents étaient gâtées parce qu'ils souriaient, je ne savais pas pourquoi, mais tant mieux pour eux.

Dans leurs débardeurs noirs et leurs pantalons de cuir trop moulants pour mes yeux sensibles, leurs peaux blanches comme la craie créaient un contraste presque ridicule. Leurs tatouages représentaient pour la plupart des femmes peu vêtues et des motos. Eh oui, ils étaient originaux à ce point !

— Messieurs...

— Moi c'est River, déclara celui avec le regard sans vie. Et lui, York.

— Enchantée.

Non, pas du tout. Je voulais les voir partir au plus vite. Ils me volaient mon soleil et en plus, ils ne tenaient plus debout tant ils étaient bourrés.

— Mais vous voyez, j'ai du boulot alors...

— Pas de souci ma jolie, on ne fait que regarder.

— Vous n'avez pas du travail qui vous attend quelque part ? Ou des bières à boire ?

Ou des rails de coke à sniffer.

— Oh oui ! s'exclama River. Bonne idée ! Je t'en ramène une, poupée ?

Je ne répondis pas. J'inspirai profondément puis je roulai des épaules pour me détendre.

— Oh, hé ! Poupée, je t'ai parlé.

Le type commençait à s'énerver. Tant mieux, moi aussi.

— Je ne bois pas de bière à dix heures du matin, pour commencer. Et ensuite, je ne m'appelle pas «

poupée ». Alors soit tu commences à utiliser mon prénom, et je suis persuadée que tu le connais. Soit tu dégages. Et pour être franche avec toi, je préfère la deuxième solution.

— Pourquoi tu t'énerves, Ebony ? demanda York avec un sourire en coin. On voulait juste être sympas.

— En passant dix minutes à lorgner mes seins ! Je t'en prie, à d'autres !

River sortit un canif de sa poche et commença à jouer avec. Je ne savais pas pourquoi, mais je me sentais menacée. Toujours en position de faiblesse, je décidai de me relever. Leurs techniques d'intimidation marchaient trop bien. Il faudrait que j'en prenne de la graine. Et que je m'achète aussi un canif pour les jours où mon facteur était en retard. Je pourrais l'attendre près de la boîte aux lettres en jouant avec et en lui lançant un regard perfide jusqu'à ce qu'il disparaisse au bout de la rue.

Hum... C'était peut-être exagéré, en fait.

— Ce n'est pas très gentil de nous parler comme ça, poupée.

— Tu ne m'appelles pas « poupée », mon gars. Retourne jouer sur ton scooter et fiche-moi la paix.

Un éclat de fureur passa dans ses yeux et ma peau se mit à me brûler. Ce fichu soleil chauffait trop fort ou peut-être que j'étais totalement effrayée.

— Ne sois pas si malpolie, poupée !

Bordel, il commençait à me faire chier, celui-là !

Je m'avançai à la limite du parterre de fleurs, en faisant attention à ne pas les écraser puis je pointai un doigt vers lui.

Au même moment, Ax sortit dans le jardin, une femme à chaque bras. Il prit note de la situation, les sourcils froncés puis lâcha ses deux amies pour venir nous rejoindre d'un pas raide et rapide.

— Qu'est-ce qu'il se passe, ici ?

— Patron, on discutait juste avec la nana d'à côté.

— Vous discutez ou vous l'emmerdez ?

Je ricanai.

— À ton avis ? répondis-je en les fusillant tous les trois du regard.

— Elle a traité nos motos de scooters !

— Encore, Ebony ?

Ax se tourna vers les deux hommes.

— Vous n'avez pas parlé de ses cheveux en bataille, au moins ?

— Non. On lui a même proposé une bière. Cette nana est plus froide que la mère de River.

— On ne parle pas des morts comme ça, imbécile, protesta l'intéressé.

— Rentrez, tous les deux. J'ai du boulot pour vous au sous-sol. Et on reparlera de ça plus tard.

Les deux hommes rentrèrent et d'un seul coup, je me sentis respirer à nouveau. Mes épaules se relâchèrent et mon cœur ralentit drastiquement.

— On ne t'a jamais dit de ne pas jouer avec le feu, Ebony ?

— Je ne vais pas les laisser me marcher sur les pieds parce qu'ils font partie de ton petit gang.

— Ce n'est pas un petit gang. C'est une immense organisation et eux, ce ne sont pas des enfants de chœur. Je ne peux pas gérer tout le monde, Ebony et je ne veux pas qu'il t'arrive quelque chose. Ne les provoque pas. Aucun d'eux.

— Je n'ai provoqué personne ! Ce sont eux qui m'ont énervée ! Ils m'ont appelée « poupée » ! Je ne suis pas l'une de vos... filles, hésitai-je en rougissant.

— Tu parles des putes qui sont là derrière ?

Je regardai derrière lui. C'était les deux mêmes blondes qu'hier. Quoique... non, c'était encore deux autres.

— Oui.

— Alors quoi, tu as peur des mots, Ebony ?

— Je suis critique littéraire, je n'ai pas peur des mots. Les mots sont ma passion. Je pense juste que certains ne méritent pas d'être prononcés.

— Critique littéraire ?

— Tout à fait.

— Je suis... surpris ! Je m'attendais à ce que tu sois une femme au foyer, quelque chose comme ça.

— Pourquoi ?

— Je ne sais pas. Tu habites en banlieue.

— Toi aussi.

— Hum, un point pour toi, poupée.

Je ravalai mon choc, mais mes yeux s'écarquillèrent comme des soucoupes. Il n'allait pas s'y mettre, lui aussi.

— Tu me cherches, mon pote ! Parce que je t'assure que tu n'aimerais pas découvrir de quoi je suis capable.

— Tu crois que tu me fais peur, demi-portion ?

— J'ai fait du krav-maga, Monsieur ! Pendant deux semaines, certes, mais j'ai appris des trucs. Des trucs super flippants et qui pourraient te tuer en moins de trois secondes.

J'avais baissé la voix et je le regardai les yeux étrécis. Je voulais faire ma dure à cuire, mais vu son air hilare, je pense que j'étais loin du compte.

— Tu es trop drôle, tu le sais, ça ? J'ai cinq armes différentes sur moi en ce moment. Je suis presque sûr de pouvoir dégainer n'importe laquelle d'entre elles avant même que tu aies franchi cette petite barrière ridicule et que tu te sois jetée sur moi.

En toute honnêteté, je ne me sentais pas menacée par la présence du gang à côté de chez moi. Mais savoir Ax armé en ce moment même, et savoir qu'il maîtrisait ces armes avec dextérité et rapidité venait de me traumatiser. J'évitai de penser à ce que ces hommes faisaient de leurs journées, de leurs nuits. Au sang qui avait été versé parce que je savais qu'ils étaient violents. Ax était peut-être ici pour se cacher de quelqu'un. Il se faisait bien voir dans le voisinage, il était même très sympa. Mais derrière les murs de chez lui, je savais qu'il en était autrement. Il n'était pas le roi pour rien. Et même si ça me faisait peur, j'étais triste pour lui parce que je savais, je sentais que cette vie n'était pas celle qu'il voulait, ni même qu'il aimait. Il semblait bien trop blasé pour cela.

— Je n'ai pas trop envie de tester.

— Tu es sûre ? Parce que j'aimerais assez que tu te jettes sur moi. Je te promets même de ne pas dégainer. Mes armes, du moins.

— Comme si tu avais d'autres choses à dégainer.

— Crois-moi, j'ai du lourd et si tu veux, je peux même te le prouver.

— Le problème, c'est que je n'en ai pas du tout envie. Et puis je sais déjà tout de toi, Ax. C'est toujours

ceux qui se vantent le plus...

Je laissai ma phrase délibérément en suspens tandis que ses yeux se rétrécissaient et que ses lèvres se pinçaient. Sa peau dorée et caramélisée se couvrit de chair de poule quand un léger vent frais nous balaya, mais il ne bougea pas d'un millimètre. Son regard fixé droit sur moi me jugeait comme s'il se demandait si j'allais attaquer. Mon regard dériva sur ses tatouages, une geisha aux lèvres rouges comme le sang et un cerisier japonais sur ses bras. Ax aimait peut-être me regarder de haut en bas, mais quand c'était moi qui le regardais, qui l'observais, il n'aimait pas. Je m'en moquai. Je ne laisserai aucun de ces hommes disposer de moi comme ils le souhaitaient, que ce soit d'un simple regard ou d'un « poupée », je ne me laisserais pas faire. Et s'ils voulaient jouer avec moi, ils ne seraient pas les seuls à entrer dans la danse.

Indy rejoignit Ax tandis que la tension montait entre nous. Je m'autorisai à respirer un peu mieux, mais j'avais quand même peur d'avoir vexé mon voisin. Je n'avais pas envie qu'un homme armé m'en veuille pour quoi que ce soit. Entre dévisager quelqu'un et le traiter d'impuissant, il y avait une grosse barrière que je venais tout juste de faire voler en éclat.

— Tout va bien ? demanda Indy.

Sa voix rauque fit courir un frisson d'excitation déplacé dans tout mon corps. Je tentai de ne pas trop le regarder, mais j'étais une femme faible. Très faible. Ses cheveux châtain brillèrent de reflets dorés au soleil. Son beau visage aux traits mâles était tellement parfait et ses yeux, bleu clair, perçants, tendres... j'étais en extase devant ce dieu fait homme, grand, musclé et parfaitement bien emballé dans son blouson de cuir noir et son jean moulant.

— Tout va bien. Je parlais juste un peu avec la poupée d'à côté.

— Ne m'appelle pas comme ça ! Je te jure que je n'ai pas peur de toi, de River, York, des ZZ Tops ou de n'importe lequel d'entre vous. Je sais me défendre et je n'hésiterais pas à le faire si tu me provoques.

— Ax, qu'est-ce que tu lui as fait ?

— Rien. Notre chère voisine s'est disputée avec River et York.

— Tu dois les éloigner d'elle. Ils ne devraient même pas être autorisés à entrer dans cette maison, bordel !

— Pourquoi ? demandai-je.

— Parce que ce n'est pas le genre de mec que j'ai envie de voir, ni même d'entendre respirer, cracha Indy. Des enfoirés qui ne s'en prennent qu'aux plus faibles et qui abusent d'eux. Enfants, femmes, personnes âgées. Ils me donnent envie de gerber. Et si seulement c'était les seuls.

— Désolé mon pote, mais au cas où tu ne l'aurais pas remarqué, tu es dans un gang. Pas dans les chœurs de ton église.

— Ouais, mais ce n'est pas comme si j'avais le choix.

Indy tourna les talons et retourna à l'intérieur en claquant la moustiquaire de la porte arrière.

Je déglutis avec difficulté.

— Tes membres ne sont pas tous là de leur plein gré ?

— Si. Sauf Indy.

— Comment est-ce possible ?

— Ce n'est pas à moi de te conter cette histoire, Ebony.

Je hochai la tête puis je me remis à genoux pour m'occuper de mes plantes. Mon cœur battait si fort que j'avais du mal à me concentrer. Indy était dans ce gang contre son gré. Et il n'aimait apparemment aucun de ces hommes. Qu'est-ce que ça voulait dire ? Est-ce que Ax le retenait prisonnier ?

Je relevai la tête, les mots au bord des lèvres, mais il répondit à ma question sans même que je n'ai le temps de la poser.

— Ce n'est pas ce que tu crois.

Ax dégageait cette prestance écrasante qui m'intimidait. Mais ce n'était rien en comparaison de sa puissance qui éblouissait. Ni même à côté de la virilité dont chaque centimètre carré de sa personne transpirait. Mais son arrogance gâchait vraiment le tout.

— Arrête de me regarder comme ça, Ebony. Si tu as envie de moi, tu peux tout aussi bien demander.

Je rougis et ris comme une écolière prise en train de regarder son professeur.

— Désolée, mais si je te regarde, c'est parce que tu es en face de moi.

Avec un grand sourire, je lui fis un clin d'œil et il se baissa lentement pour être à ma hauteur.

— Tu es sûre que tu ne veux pas plus ?

— Absolument.

— Tu ne peux pas savoir comme je suis déçu, poupée.

D'un bond en arrière, il évita la motte de terre que je lui lançai puis il repartit en direction de sa maison.

— Et n'oublie pas notre rendez-vous de quatorze heures.

— Si tu continues à m'appeler poupée, le seul rendez-vous que tu auras avec ma voiture, ce sera la photo d'elle que j'accrocherais à ta porte.

— Tu es dure en affaires.

Il disparut chez lui et je pus enfin me concentrer sur mon jardinage.

Chapitre 5

Aucune chance que j'oublie ce rendez-vous !

Après une douche pour ôter toute la terre de mes mains, mais aussi de mes cheveux, de mes jambes et de mon visage, oui, j'étais une vraie gosse quand il s'agissait de jouer avec la terre, je passai près d'une heure à choisir ma tenue tout en parlant avec Soren au téléphone.

— Je n'ai pas envie que tu y ailles.

— Ce n'est pas mon problème.

— Ça le sera quand tu te retrouveras enterrée vivante sur une plage au Mexique.

— Tu exagères, Soren !

J'éliminai d'office les minijupes que je vénérerais, je ne voulais pas que ça ait l'air d'un plan drague.

Et je ne voulais pas non plus qu'Ax pense que je voulais le chauffer, il était déjà bien assez arrogant comme ça. Les tenues trop classes feraient passer ce moment pour un entretien d'embauche et c'était hors de question. Les tenues d'intérieur ? Pire, elles étaient toutes trop larges et dévoilaient soit ma poitrine presque entièrement, soit la bande de peau sous mon nombril. J'aimais être très à l'aise à la maison.

— Je me fais du souci pour toi. Ils habitent juste à côté ! Je ne comprends pas comment tu peux être aussi zen avec ces tarés qui viennent d'arriver.

— Ne parle pas comme ça ! Chacun a sa croix à porter.

— Ce sont des criminels !

— Je le sais, crois-moi, je le sais ! Mais tous ne sont pas mauvais. Et arrête Soren, s'il te plaît. Je suis assez angoissée comme ça. N'en rajoute pas.

Je l'entendis grogner pendant que je sortais un simple débardeur blanc, avec de la dentelle sur le décolleté. Un short en jean, des sandalettes bleues et voilà, j'étais prête. La température cette après-midi était bien montée et je tressai mes cheveux pour qu'ils ne me tombent pas devant les yeux.

Vers 13h45, je raccrochai avec Soren pour sortir voir mon autre voisin. Soren était à la fenêtre, l'air franchement pas ravi. Il me fixait d'un regard inquiet, les bras croisés et je soupirai de désespoir.

Son attitude paternaliste était adorable.

Quand je tournai la tête vers chez Ax, je remarquai qu'il était à la porte, avec Indy et... mince, trois des pétasses moralisatrices.

Il y avait Anja, la grande blonde trop bien fichue et habillée comme si elle allait témoigner à un procès pour meurtre. Ses perles au cou brillaient au soleil, tout comme ses diamants aux oreilles et à presque tous ses doigts. Elle bavait littéralement devant les deux hommes. Beth, petite, âgée et toute sèche secouait la tête et parlait d'une voix aiguë et énervée. Puis Sandee, âgée elle aussi, mais ronde et bavant autant qu'Anja. Toutes les trois avaient les cheveux permanentés et tellement laqués qu'ils auraient défié n'importe quel ouragan.

Je m'approchai, les pouces dans les poches puis je lançai un bonjour au groupe, mais seuls les deux hommes me répondirent. Les pétasses moralisatrices m'ignoraient toujours, sauf quand elles avaient quelque chose à me reprocher.

Je me mis à l'ombre sous le porche, près d'Indy. Celui-ci me sourit et oh... mon cœur loupa un battement. Le rouge me monta tout de suite aux joues et je ne savais même pas pourquoi.

De l'autre côté, Ax souriait en écoutant Beth se plaindre du bruit, de la saleté sur le trottoir et des prostituées qui n'étaient pas assez habillées.

Parce que tout le monde savait que c'était plus facile de faire le tapin en col roulé avec une salopette par-dessus.

— Écoutez Mesdames, je suis conscient de ne pas avoir été un bon voisin ces deux premiers jours.

Laissez-moi juste le temps de m'installer, puis je vous promets d'être bien sage.

Son torse étant nu, deux des trois têtes de Cerbère étaient tout à fait d'accord. Le trop-plein de chair musclée avait complètement chamboulé leur cerveau. Quant à Beth, je ne l'avais jamais vue comme ça. Toute bégayante et intimidée. Surtout quand Ax croisa les bras derrière sa tête, faisant virevolter ses biceps, ses abdominaux, ses muscles dont je ne connaissais pas les noms, ni même l'existence jusqu'à présent et qu'il exhibait sans vergogne pour se faire mousser.

— Je... Euh... Oui, d'accord. Vous avez une semaine pour remettre de l'ordre, jeune homme.

— Une semaine, ronronna Anja, après, nous devons prendre des mesures strictes.

Apparemment, Ax était pour ces mesures. Il sourit, lui fit un clin d'œil et Beth émit un petit bruit totalement ridicule. Puis elles me jetèrent toutes un regard inquisiteur qui me fit froid dans le dos, en partant. Ces femmes pouvaient être de véritables pestes et vous mettre toute la rue à dos. Et comme par hasard, elles me détestaient pour une raison que j'ignorais totalement.

Ax regarda les trois femmes gesticuler en s'éloignant avant de prononcer quelques mots en espagnol.

— Comment appelle-t-on un homme qui aime les femmes très mûres ? demandai-je à Indy pour me moquer.

Celui-ci éclata de rire et me tapota l'épaule. Son contact me fit bouillir de l'intérieur et me fit voler dans les nuages. Il ne sembla pas remarquer mon trouble, heureusement, et de façon totalement déplacée, je me rapprochai un peu de lui. Je n'en eus vraiment conscience que lorsque mon épaule rencontra son torse dur et couvert d'un polo noir et moulant.

— Bon... dis-je pour mettre fin à ce moment bizarre entre nous et que moi seule vivait.

Je tendis les clefs à Ax et son tee-shirt que j'avais lavé, séché, repassé.

— Tu peux le mettre tout de suite, maintenant que tu n'as plus de mères de famille honnêtes à dévergonder.

— Oh ! Bon sang, tu ne mentais pas alors ! déclara Indy.

— Je t'avais dit qu'elle m'autorisait à la conduire.

Avec un grand sourire moqueur, il attrapa le trousseau, passa son tee-shirt puis courut jusqu'à la voiture.

— Un vrai gamin, déclarai-je.

— Et encore, tu ne le connais que depuis deux jours.

Avec Indy, nous remontâmes la longue allée à un pas traînant, comme si aucun de nous deux ne voulait que ce moment se termine. La maison d'Ax était plus enfoncée que la mienne alors son bout de terrain de devant était immense. Il était parsemé de quelques arbres sur le côté mais le plus impressionnant restait le nombre de motos garées dans l'herbe. Aujourd'hui près d'une vingtaine d'Harley Davidson noires et brillantes, se pavanaient. Certaines avec des têtes de mort, d'autres avec des flammes, mais je repérais tout de suite l'engin d'Indy. La moto de sport grossière au milieu des lignes plus douces des Harley.

— Ta moto est très différente de celle des autres.

— Oh, tu parles de ce vieux scooter ?

J'éclatai de rire si bien que je ne vis pas où je marchai. Je glissai sur une motte de terre boueuse et Indy me rattrapa de justesse avant de passer son bras autour de mes épaules, étouffant mon rire au passage. Sa poigne était forte et virile, son toucher chaud et moi, je n'étais plus qu'une masse chaotique d'émotions et de sentiments contradictoires. J'avais envie de m'éloigner de lui pour me protéger, pour que la distance émotionnelle qui nous éloignait encore cesse de se réduire aussi vite.

Plus vite que les flammes ne dévoreraient du papier de soie. Mais d'un autre côté, je me sentais bien, tout contre lui. Il était peut-être dangereux, il avait peut-être des addictions diverses et variées, mais mon cœur n'en avait rien à faire. Il voulait Indy. Et il voulait se noyer dans ses yeux couleur lagon jusqu'à la fin des temps.

— Reste avec nous, tu veux ?

— Hum hum, répondis-je.

Pour sûr que je voulais rester avec lui. Toute la nuit même, s'il le fallait.

J'essuyai ma chaussure dans l'herbe avant de reprendre le chemin. Ax faisait déjà ronronner le moteur quand nous arrivâmes. Il caressait le volant, avait ouvert la fenêtre. Indy m'ouvrit la porte côté passager et j'hésitai un long moment. Près de cinq secondes entières en fait, qui passèrent comme autant d'années.

— Tu veux venir avec nous ? Tu pourras la conduire aussi si tu veux.

Oh bon sang ! J'avais l'impression de vendre mon corps, enfin, le corps de ma voiture pour faire rester cet homme. Homme tellement séduisant sans même le vouloir... Ses yeux irradiaient d'une douceur telle que j'avais envie de le toucher. De porter la main à sa joue, de me perdre dans la masse de ses cheveux décoiffés et de... mince, il fallait que je me reprenne. Je ne pouvais pas me mettre à fricoter avec un gang.

Oh ! Mon dieu, c'était carrément ce que j'étais en train de faire.

Comme Indy ne répondait toujours pas et qu'au moins cinq autres secondes étaient passées, ma gêne prit des proportions astronomiques.

— Euh... Je... Si tu ne veux pas, ce n'est pas grave.

— Non, non, j'en serais ravi, en fait. Je ne m'attendais simplement pas à ce que tu m'autorises à conduire cette petite merveille. Je suis soufflé.

— Ce n'est que de la vieille taule.

— Bon, vous montez ou vous voulez rester ici toute la journée ? s'énerva Ax.

— Je passe derrière, décrétaï-je avec un sourire.

Je m'installai au milieu et bouclai la ceinture qui ne ceinturait rien du tout. Elle était toute lâche et j'espérais que les deux hommes ne conduiraient pas comme des fous.

À mon plus grand étonnement, Ax roula tout en douceur. Comme s'il avait peur d'abîmer la Pontiac.

Moi, j'étais penchée vers l'avant, les coudes sur les genoux et je discutais avec Indy, tourné vers moi. Nul doute que le pauvre aurait un beau torticolis demain au réveil.

— D'où vient ton prénom, Indy ?

— D'Indiana. Et pas l'état, ce serait trop beau. Non, ça vient de l'équipe de base-ball, les Indiana Pacers. Mon père était fan. Ça a été un coup dur quand on a déménagé au Texas.

— Je suppose que ça n'a pas dû être facile à l'école avec les films...

— En fait, j'étais très populaire à l'école alors jamais personne ne m'a dit un mot de travers.

— La chance, grommelai-je. Moi, je m'en suis pris plein la figure.

S'appeler Ebony, nom donné à une substance végétale presque noire, quand on a la peau toute blanche et les cheveux blonds, n'avait pas été facile à vivre.

— Tes parents ont le sens de l'humour.

— Un peu trop, oui. Ils hésitaient avec Ivory et ils ont choisi de me pourrir l'enfance.

— Je suis sûr que ça n'a pas été si dur. Tu devais faire tourner toutes les têtes, non ? Tu n'avais pas une horde de petits mecs prêts à tabasser tout le monde pour toi ?

— Malheureusement, non. La chevalerie a disparu depuis plusieurs siècles.

— En chaque homme sommeille un chevalier qui ne demande qu'à sortir. Il te faut juste trouver le bon, Ebony.

Je ne savais plus quoi dire. Mes yeux brillèrent, plein d'étoiles et mon cœur battait la chamade. Est-ce qu'un homme forcé de commettre des méfaits pouvait être un chevalier ? Mon chevalier ? Quelque chose me disait que oui. Et quelque chose me disait qu'il en avait autant envie que moi.

Quand la voiture s'immobilisa, Indy et moi étions perdus.

— Où sommes-nous ?

— Au meilleur café de la ville. Venez, j'offre la part de tarte du jour. Je me sens d'humeur généreuse.

Chapitre 6

Ax en avait plus qu'assez d'entendre Ebony et Indy flirter et il voulait couper court à leur conversation. La jalousie qu'il ressentait à chaque fois que ces deux-là se regardaient le perturbait. Il n'avait jamais éprouvé de sentiments pour une femme, entouré à longueur de temps par des idiots vénales et qui passaient d'un motard à l'autre pour quelques billets glissés dans leur culotte. Mais Ebony l'étonnait et le faisait rire. Avec ses grands airs de dame du monde qui couvaient une jeune femme pleine de peps et de charme... Ses cheveux toujours décoiffés même quand ils étaient attachés...

Ses réflexions triviales, mais qui cachaient une grande intelligence qu'elle ne voulait pas étaler au grand jour. Ebony était différente des femmes qu'il côtoyait et elle était une distraction qu'il voulait pour lui tout seul.

Ax les emmena vers le petit *diner* vétuste avec son carrelage à damier et ses banquettes de cuir rouge. La décoration n'avait jamais changé. Quand il était gosse, il grimpa sur les mêmes tabourets de bois alignés le long du bar, il appuyait sur toutes les touches du juke-box près de l'entrée et bien sûr, il y avait toujours Maria pour préparer les meilleures tartes aux pommes du pays.

— Ax ! s'exclama la vieille dame en se précipitant vers lui.

Ses cheveux blancs étaient retenus sans qu'aucune mèche ne dépasse et dans son tablier rose, elle ressemblait à un marshmallow.

Ax l'embrassa et présenta ses amis.

— Il y a tellement longtemps que tu n'es pas venu ! J'ai pensé qu'il t'était arrivé quelque chose.

Maria lui donna une tape sur le bras, fronçant ses sourcils épais dessinés au crayon noir, mais son sourire tendre et ses yeux pleins de larmes créaient un contraste pour former un tableau plein d'émotions qui lui serra le cœur.

Il sentit sa honte et son dégoût de lui même reprendre les rênes de sa vie. Ax était habitué à se sentir tiraillé. Avec son gang, il devait détruire alors que tout ce qu'il voulait, c'était construire. Sa vie, une maison, une famille.

— Lo siento, Maria. J'ai eu quelques problèmes alors on a déménagé.

— Tu aurais pu passer un petit coup de fil, quand même.

— Je sais. Je suis impardonnable.

Il baissa la tête et ferma les yeux.

— Ne dis pas tant de bêtises, mon petit. Allez, va t'asseoir ! J'arrive avec des milk-shakes pour toi et tes amis. Cette jeune fille m'a l'air de mourir de chaud.

Ax, Indy et Maria se tournèrent vers Ebony qui était toute rouge.

— Quoi ? Je ne suis pas habituée à tout ce soleil !

Et elle rougit davantage quand personne ne la quitta des yeux. Ses sourcils se froncèrent et ses lèvres se pincèrent. La Ebony boudeuse qu'il avait devant lui l'excitait comme un fou. Elle était fouguese, et il aimait cela. Elle était sauvage, et il adorait cela.

Ax se passa une main sur le front pour chasser la fine pellicule de sueur qui l'avait recouvert en l'imaginant dans des positions dont elle ne connaissait sûrement pas l'existence. Il fallait qu'il arrête de penser à elle de cette façon. Pas ici, en tout cas. Et pas en présence d'Indy et Maria, c'était déplacé, même pour lui.

— Ce n'est pas de ma faute s'il fait si chaud quand même !

Les blondes, du moins, celles qui n'étaient pas décolorées comme Ebony, étaient si faciles à faire rougir. Leur peau sensible et pâle marquait la moindre de leurs émotions à la vue de tout le monde.

En râlant, elle les dépassa tous pour aller s'installer sur une banquette au milieu du diner. Indy la suivit et Ax fut pris entre les bras de Maria qui déposa un baiser sur son front.

— Moi aussi je t'aime, Maria.

Elle rit et disparut dans l'arrière-cuisine.

En tant que leader des Ley Absoluta, Ax se devait de connaître son environnement et d'être attentif à tout et à chaque instant de la journée. Chez Maria, il y avait son petit groupe et dans le fond du restaurant, quatre têtes dont il n'apercevait que les cheveux noirs. Une seule porte d'entrée et de sortie, donc une seule issue en cas de problème. Frottant une jambe contre l'autre, son esprit s'apaisa en sentant l'acier de ses armes attachées à ses chevilles. Tout irait bien tant qu'il aurait ses Zastava M57

sur lui.

Il s'installa sur la banquette, face à ses deux amis bien trop proches à son goût. Tout naturellement, il tourna la tête vers la baie vitrée et observa les alentours. Situé sur une grande route et isolé du reste du monde, l'établissement de Maria semblait être le dernier vestige d'humanité sur des kilomètres et des kilomètres. La bande de terre poussiéreuse à traverser pour atteindre la porte d'entrée déposait inlassablement une couverture de saleté sur le bas des vêtements, le carrelage jamais totalement propre et bien sûr, sur les véhicules.

Ax regarda longuement la Pontiac noire désormais grise, garée au loin. La pauvre Ebony allait devoir passer un temps fou à la laver. Pour son plus grand plaisir.

Un pick-up vert était stationné près du groupe d'hommes au fond et face à eux, rien. Le néant. Le désert. Le paysage était plat et la végétation rare sous un ciel de plomb d'un bleu intense. Un peu comme un paysage d'après-guerre.

— Voilà, les enfants, claironna Maria en le faisant sortir de ses pensées.

Elle apporta trois parts de tarte aux pommes toutes fumantes avec de la chantilly et du chocolat fondu, ainsi que trois milk-shakes à la vanille.

— Merci.

— De rien, jeune fille.

— Je crois qu'après trente ans, le « jeune » devient abusif.

Maria rit en retournant au comptoir tandis qu'Ebony jouait avec la paille de sa boisson. Du bout de la langue. De sa petite langue rose et humide. Les deux hommes la regardaient comme si elle était en train de faire un strip-tease torride, mais Ebony ne voyait rien.

— Alors, c'est un endroit où vous venez souvent ? demanda-t-elle.

— Oui. Tous mes hommes passent ici au moins une fois par semaine, mais avec le déménagement, ça a été un peu difficile.

— Vous étiez où avant ?

— Midland, Texas. On a eu des problèmes avec des flics corrompus et un autre gang alors on a préféré bouger.

Ebony rougit comme si parler de leurs méfaits la mettait mal à l'aise. C'était probablement le cas, si elle était un minimum intelligente.

— Quels genres de problèmes ?

— Disparitions, fusillades, saisies illégales.

— Des hommes à toi ont disparu ? demanda-t-elle en un souffle sec.

Ses jolies joues, toutes roses quelques secondes plus tôt, étaient désormais pâles.

— Oui. Des membres de leur famille aussi.

— Mais vous les avez retrouvés, n'est-ce pas ?

Il ne répondit pas, se contentant de perdre son regard par la fenêtre poussiéreuse. Il n'y avait rien de pire que les flics véreux. Les autres gangs, il pouvait s'en occuper à la loyale, lors d'une fusillade, par exemple. Mais les flics étaient intouchables. Si pourris soient-ils, si vous vous en preniez à l'un d'eux, tous ceux du pays vous tombaient sur le dos et Ax n'était pas du genre à laisser sa haine parler pour lui. Il avait compris qu'il était plus intelligent de recommencer sa vie ailleurs. Et il avait atterri à Odessa par le

plus grand des hasards : une annonce de vente pour la maison jetée au sol, délavée par les éléments, mais qui avait attiré son attention. Comme un signe de Dieu. Le signe qu'il devait rencontrer Ebony, peut-être ?

— Et la police, pourquoi n'a-t-elle rien fait ? Pourquoi...

— Ebony, tout n'est pas aussi simple que tu le penses. Les « gentils » peuvent s'avérer parfois plus cruels que les criminels. Des flics véreux qui enlèvent des enfants pour faire chanter des cartels, c'est dégueulasse. Même moi, je ne ferais pas quelque chose d'aussi horrible. Mais tu crois vraiment que leurs collègues bien droits dans leurs bottes vont les arrêter, au risque de mettre tous les policiers du pays dans la merde à cause d'accusations pareilles ? Non. Leur boulot, c'est d'arrêter les autres. Le reste, ils n'en ont rien à faire. De toute façon, le fils d'un dealer ou la petite fille d'un baron de la drogue ne sont pas considérés comme des pertes lourdes, pour eux. Ils dorment très bien la nuit, tu peux me croire sur parole.

D'habitude, Ax ne parlait jamais de son business avec qui que ce soit hormis ses hommes, mais il aimait bien pousser la jeune femme dans ses retranchements. Il savait déjà qu'elle n'avait pas peur d'eux. Elle les craignait, certes, mais pas de la façon dont les gens normaux craignaient les criminels.

Même les trois frigidés qui étaient venues le voir tout à l'heure pour se plaindre étaient mortes de peur, malgré leurs regards hautains, dédaigneux et graveleux.

Ebony, elle, n'en avait rien à faire. Elle avait insulté deux enfants de Satan sans la moindre retenue, elle s'était moquée des membres de sa famille - ses motos - et elle était là à manger avec eux dans une ambiance détendue. Le genre d'ambiance qu'il n'avait jamais connue avant. Sortir avec ses hommes, c'était boire, fumer, sniffer, baiser et ça, peut importe l'endroit où ils allaient. Parfois, il partait en virée avec Indy mais son ami n'était pas comme lui. Il ne se droguait pas et ne se tapait pas de putes à tour de bras cependant, il aimait une bonne bagarre à l'occasion. Jamais ils n'étaient restés si longtemps sans se fourrer dans les ennuis que ces trois minutes assis ici avec Ebony. Et quelque part, son âme et son esprit s'en trouvaient reposés. Soulagés, même.

Sa vie, il ne l'avait pas choisie. Pas voulue non plus. Mais il faisait avec. Il portait le poids de ses pêchés comme autant de balles qu'il se prendrait tôt ou tard dans la tête. Et putain, ça faisait du bien de retrouver un peu de normalité de temps en temps. Une sortie entre potes sans que l'un veuille le tuer pour prendre sa place. Une sortie toute simple pour profiter de la vie avant que celle-ci ne lui fasse défaut. Ax avait peut-être honte, mais il n'avait jamais eu d'ami à part Indy. Et il n'était son ami que parce qu'il était membre du gang contre sa volonté, et n'avait donc aucune envie de lui planter un couteau dans le dos. Dans ce monde, on se faisait des alliés, ou des ennemis, mais tous avaient un but en tête, des arrières-pensées que chacune des relations construites sur ces bases malsaines gangrenait.

Et pour toutes ces raisons, Ax voulait que ce petit passage au *diner* dure une éternité.

Il enfourna un morceau de tarte couverte de chantilly dans sa bouche et savoura la cannelle, le sucre roux, la chantilly toute douce. Ebony sourit en le voyant prendre du plaisir et elle goûta elle aussi à la tarte.

— C'est délicieux. Je suis tellement nulle en pâtisserie. Je n'ai que rarement l'occasion de déguster à des merveilles pareilles.

— Je peux t'emmener ici quand tu veux, poupée.

Sous la table, elle lui donna un coup de pied qui lui broya le tibia.

Ax grogna tandis qu'Indy gloussait.

— Oh, tu as eu mal ? demanda Ebony, penaude.

— Évidemment !

— Moi je n'ai rien senti, contra-t-elle avec un clin d'œil.

Et elle se remit à jouer avec la paille de son milk-shake. Les lèvres d'Ebony étaient colorées d'un rouge profond de la couleur des framboises en plein été. Elle n'était pas plus maquillée que cela et pourtant, il ne voyait pas ce qu'elle aurait pu ajouter. Même sans son rouge à lèvres infernal, elle aurait été parfaite.

Indy termina sa part de tarte puis s'enfonça dans la banquette. D'une main, il porta la boisson vanillée à sa bouche et son autre bras s'étendit nonchalamment sur le dossier derrière lui. Derrière eux. Ebony ne sembla pas remarquer son rapprochement. Indy lui-même ne fit pas attention, mais Ax n'en perdait pas une miette. Il allait devoir jouer le grand jeu pour la voisine s'il voulait la mettre dans son lit. Il n'avait jamais été contre les défis, et celui-là le mettait d'avance en joie. Il la voulait, et il ne reculerait devant rien pour qu'elle lui accorde plus.

— Tu sais, jamais aucune femme n'avait osé me frapper avant toi. En fait, rares sont ceux qui osent même me parler comme tu le fais.

Ax s'était penché en avant, les deux coudes sur la table. Il savait qu'il avait l'air d'un monstre et Ebony aurait dû être effrayée. Ou au moins lui accorder le respect qu'il voulait. Qu'elle soit impressionnée par lui. Au lieu de cela, elle souriait. Il était déstabilisé et il n'appréciait pas ce sentiment d'être tourné en ridicule. D'habitude, les femmes se jetaient à son cou, bordel ! D'habitude, c'étaient elles qui faisaient tout pour lui. La menace dans sa voix, dans son attitude, les soumettait à sa volonté.

— Il faut un début à tout, gros dur. Quelqu'un pour te remettre à ta place de temps en temps.

— Oh ! Oui, je confirme qu'il en a besoin, rétorqua Indy, hilare.

— Je sais très bien où est ma place. Et tu devrais t'en souvenir aussi, mon pote.

Indy ne plaisantait plus. Et la tension autour de la table monta dangereusement.

— Hé, pas de ça en ma présence, les gars ! Je vous préviens ! Si vous me forcez à jouer les arbitres, vous allez le regretter.

Une mèche blonde lui tomba sur le front et elle la remit dans une barrette noire et brillante. Le moindre de ses gestes était délicat et attirant. Qu'elle remette ses cheveux en place ou qu'elle rie.

Qu'elle cligne des yeux ou porte un peu de chantilly à ses lèvres rouges. Bon sang, Ax avait l'impression qu'elle était la tentation incarnée.

— Tu ferais une bonne dictatrice, tu le sais ça, au moins ? dit Indy d'un ton qui se voulait dur et qui coupait court à ses fantasmes.

Sauf qu'il ne parvint jamais à se retenir de sourire.

— Oui, Indy. J'en ai tout à fait conscience. Toutes les femmes ont du pouvoir, que voulez-vous. Si on se laisse appeler le « sexe faible », c'est uniquement pour ne pas vous faire complexer, Messieurs.

— Bois ton milk-shake et tais-toi, femme, déclara Ax en fronçant les sourcils.

Même si ces assertions le faisaient rire, il ne pouvait pas la laisser se moquer sans la bousculer un peu.

Elle finit sa boisson dans un bruit de succion irrégulier à la fin du verre et alors qu'elle allait ajouter quelque chose, son regard se perdit derrière Ax.

Les ennuis, il savait les flairer à des kilomètres et le visage livide d'Ebony ne lui disait rien qui vaille. À côté d'elle, Indy la poussa dans le fond de la banquette avant de se tourner pour la masquer de son corps. Il redressa les épaules, mais n'esquissa aucun geste. Ax tourna la tête vers l'allée centrale quand les quatre types du fond passèrent à côté d'eux. Un à un, ils les regardèrent et de leur main, ils formèrent un pistolet qu'ils pointèrent vers la tête d'Ebony. D'Indy. Sur la sienne.

Il reconnut le gang grâce aux tatouages formant deux serpents entrelacés. Et il grava dans sa mémoire le visage de chacun de ces hommes. S'il avait été seul, Ax aurait dégainé sans attendre une seule seconde, mais il ne pouvait pas risquer la vie d'une femme pour une vulgaire histoire d'honneur.

Et pas de doute, le sien venait d'être bafoué. Sa rage bouillonnait et les poings serrés sous la table, il se promit de retrouver ces raclures de la 16ème rue pour leur faire regretter leur comportement. Les hommes grimpèrent dans le pick-up vert sous des éclats de rire et démarrèrent en trombe, faisant voler la poussière derrière eux.

— Ebony, ça va ? demanda Indy en lui caressant la joue.

La jeune femme semblait sur le point de tomber dans les vapes. Elle se passa une main sur le front puis hocha la tête, décoiffant ses cheveux déjà bien emmêlés.

— Oui. Qui sont ces types ? Aucunes manières, franchement !

— Des petits malins qui ont de gros problèmes.

— Je trouve que nous méritons un autre milk-shake après toute cette agitation.

Elle trembla légèrement et mit les mains sous la table pour le cacher. Ebony tentait d'avoir l'air dur et détaché, mais ses émotions se lisaient sur son visage. Elle était terrorisée. Indy l'embrassa sur la joue et se leva pour aller commander auprès de Maria, tandis qu'Ax resta le regard fixé sur elle.

— Quoi ? demanda-t-elle en rougissant.

— Tu l'aimes bien ?

— Qui ?

— Indy.

— Il est sympa. Toi aussi.

— Tu n'as pas peur de nous ?

— Je devrais ?

— Honnêtement, oui.

Son visage se décomposa.

— Tu me menaces, gros dur ?

— Non. Je ne te ferais pas de mal. Pas volontairement. Mais nous évoluons dans des mondes différents. Le mien est violent et je ne voudrais pas que tu y entres sans plus pouvoir en ressortir.

— Ne t'inquiète pas. Tant qu'il y a des portes, il y a toujours un moyen de s'échapper.

— Et si cette porte est fermée à clef ?

— Alors il ne reste qu'à l'enfoncer.

Ax était époustouflé par la force de caractère de la jeune femme. Jamais il n'avait rencontré quelqu'un capable de voir la vie avec un tel optimisme et une telle passion. Et cette confiance qu'elle avait des autres et d'elle-même était très attirante. Avec son corps voluptueux, invitant ses yeux à traîner ici et là, son regard perçant incitant à boire ses paroles et sa voix douce et mélodieuse, Ax était complètement harponné. Il ne savait simplement pas comment gérer cela.

— Et cette balade au fait, as-tu aimé conduire la Pontiac ?

— Oui, c'était comme de rouler sur du coton.

— Hum, on voit que ce n'est pas toi qui paies le coton. Cette épave est un vrai gouffre en essence.

— Comment oses-tu parler d'elle de cette façon ?

— Elle ?

Ebony haussa ses sourcils fins et un sourire en coin s'étira sur ses lèvres parfaites. À ce moment, Indy revint et la jeune femme rougit en le regardant.

— Milk-shake au chocolat pour Mademoiselle. C'est Mademoiselle, hein ? Tu n'es pas mariée ?

Bien joué, Indy...

— Je suis célibataire. Mon métier ne me permet pas de sortir autant que je le voudrais. Non, je plaisante, j'aime trop rester à la maison pour lire et sortir n'est qu'un dernier ressort. Quand je n'ai plus le choix ou plus de nourriture. C'est pour ça que je suis toute seule et que ma mère est si désespérée.

— Hé bien elle sera peut-être contente que des dizaines d'hommes commencent à défiler à côté de chez

toi tous les jours.

Ebony éclata de rire à la blague d'Indy qui la regardait comme s'il voulait l'épouser. Bon sang, Ax frotta ses chevilles pour ressentir l'acier froid de ses armes et se détendre.

— Au fait, je ne vous ai pas demandé comment ça s'est passé avec les pétasses moralisatrices.

Ebony but un peu de son milk-shake tandis que les deux hommes la regardaient, étonnés.

— Les quoi ?

— Oh ! Mon dieu ! Je voulais dire le Grand Comité pour la tranquillité du voisinage ! Je... Euh...

— Hé, bien ! Poupée, tu te révèles pleine de... surprises.

— Non, non, non, je n'étais pas censée dire ça devant qui que ce soit à part Soren. Bon sang ! Si elles l'apprennent, elles vont me pourrir la vie.

— Qui est Soren ? demanda Ax en bouillonnant. Ton petit ami ? Je croyais que tu étais célibataire.

— C'est le voisin d'en face, mon ami.

— Lui a droit de connaître ton bon côté et pas nous ?

— Mon bon côté ? Tu sous-entends que ce que je montre en ce moment est le mauvais, gros dur ?

— Non. Juste que tu es encore plus drôle quand tu dis ce genre de choses. Les grandes filles avec une vilaine bouche ont le don de me faire beaucoup d'effet.

Ebony le dévisagea, les yeux écarquillés, les joues cramoisies. Oh ! Il était presque sûr de lui avoir cloué le bec. Il attendit quelques secondes et la vit chercher à répliquer, mais elle n'y arriva pas.

C'était terriblement jouissif.

— C'est pour ça que tu t'entoures d'autant de prostituées ? Parce que leurs vilaines bouches t'aident à te mettre en condition ?

Outch, il était loin de lui avoir cloué le bec, finalement.

— Jalouse, poupée ?

— Pour être jalouse, il faudrait que j'aie des sentiments pour toi, non ?

Double outch...

— Tu me brises le cœur, Ebony.

— Je t'ai laissé conduire ma voiture, c'est la relation sexuelle la plus torride que j'ai eu avec un homme depuis des mois. Prends ça comme un gage d'amitié si ça peut recoller les morceaux de ton petit cœur.

Ebony souriait toujours, mais quelque chose lui disait que la profondeur qu'il voyait dans ses yeux en cet instant reflétait une vérité difficile pour elle, mais qu'elle n'avait aucune honte à partager. Et il acceptait bien volontiers l'amitié de cette femme si particulière.

— Je suis touché, Eb. Je n'irais pas jusqu'à te proposer de conduire ma moto, mais si tu veux, je t'emmènerai faire un tour un jour, derrière moi. Ou bien je peux te libérer de ta période d'abstinence.

— On ne parle pas comme ça aux dames, Ax.

— Quoi ? C'était chevaleresque, non ?

— Absolument pas ! rétorqua Ebony en riant.

Elle semblait avoir oublié l'incident avec les quatre idiots, car le pli soucieux de son front avait disparu depuis quelques minutes.

— Bon, et si on y allait ? J'ai hâte de conduire cette petite merveille de Firebird.

— Ce n'est pas juste ! C'est moi qui ai gagné le droit de la conduire.

— Chacun son tour, les enfants. Au pire, je serais encore là demain.

— Tu ne travailles pas ? demanda Indy.

— Si, à la maison. Je suis critique littéraire.

— Waouh ! Belle et intelligente...

— Si tu me complimentes juste pour pouvoir rouler plus souvent dans ma voiture, sache que ça marche très bien.

— Dans ce cas, je continuerais, mais un peu tous les jours pour que tu ne prennes pas la grosse tête.

— Tu perds des points, Indy...

Terminant son milk-shake au chocolat, Ebony tapota l'épaule de son ami en lui soufflant un baiser.

Elle sortit son portefeuille rose et déposa quelques billets sur la table. Ax la regarda, l'air étonné. Il n'avait pas l'habitude de faire payer les femmes. Pas par galanterie, non, mais juste parce qu'il avait toujours beaucoup d'argent sur lui et que les femmes avec lesquelles il traînait n'étaient pas du genre à gagner des fortunes ou même à le dépenser dans des milk-shakes. Sauf s'ils étaient coupés à la coke.

En fait, elles étaient plutôt du genre à être rémunérées pour leurs services.

Ax attrapa le petit porte-monnaie rose et brillant et il rangea les billets d'Ebony dedans.

— Si quelqu'un te voit avec ça entre les mains, tu vas avoir une drôle de réputation, lança Indy.

Et c'était vrai. Il rit et lança son horreur rose bonbon à la jeune femme.

— Qu'est-ce que tu fais ?

— Je t'ai dit que je t'invitais, non ?

— Tu n'avais pas vraiment le choix puisque tu nous as emmenés ici de force.

— C'est vrai. Bon, alors rends-moi les billets.

— Je croyais que tu m'invitais ? répondit-elle avec un sourire innocent.

Ax secoua la tête, leva les yeux au ciel et alla payer auprès de Maria. Après une dernière bise sur le front, ils sortirent en claquant la porte derrière eux. Le vent s'était levé, envoyant des nuages de poussière rouge balayer la voiture.

— Alors Maria, c'est ta grand-mère ? demanda Ebony en se tournant vers Ax.

Son sang ne fit qu'un tour. Il plaqua la jeune femme contre la devanture, la prenant à la gorge tandis que le sang battait jusqu'à ses oreilles, le coupant du monde extérieur. La peau d'Ebony, chaude, se fit moite à mesure que ses yeux s'écarquillaient et qu'elle cherchait son souffle. La vision était à la fois effrayante, car Ax n'avait pas pour habitude de maltraiter les femmes, mais aussi terriblement agréable. Il était cet homme, ce salaud qui détruirait quiconque menacerait sa famille. Et il y prendrait un plaisir plus que déplacé.

— Qui t'a dit ça ? Qui t'a parlé d'elle ?

Ebony était morte de peur et Indy se jeta sur lui et le repoussa si fort qu'Ax chuta au sol. Il se releva d'un bond et fonça sur eux, mais le choc de la jeune femme lui fit retrouver son sang-froid.

Elle était si pâle, si perdue... Ax plaça les mains de chaque côté de sa tête et se pencha si près d'elle qu'il sentait l'odeur de chocolat sur ses lèvres charnues.

— Bordel, qui t'a parlé de ça, Ebony ? répéta-t-il tout bas, ivre de colère.

— Personne. Bon sang ! Calme-toi, tu me fais peur !

— Alors comment est-ce que tu le sais ?

— Ça se voit, c'est tout ! Vous avez le même regard.

— Ses yeux sont verts, les miens sont noisette.

— Vos yeux sont différents, pas vos regards. Cette façon de caresser le monde, d'analyser tout autour de vous. Et les traits de vos visages sont également identiques.

Indy poussa à nouveau Ax et enserra Ebony, la plaquant contre lui. Son dos contre son torse. Et Ebony avait porté les mains à sa gorge, là où les doigts d'Ax avaient serré la chair tendre et frêle.

— Putain, Ebony ! Ne redis plus jamais ça à haute voix. Je te jure que je te tuerais s'il arrivait quoi que ce soit à Maria.

— Pourquoi lui arriverait-il quelque chose ?

— Parce que les parents de chefs de gangs ne font pas long feu sur cette terre, Ebony.

— Je suis désolée, je ne pensais pas que c'était un secret ! Je te jure que je n'en parlerais à personne. Maria est une gentille femme et je ne veux pas lui faire de tort.

— Je le sais, soupira Ax. Et moi, je suis désolé de m'être emporté. C'était... mal.

Et c'était bien la première fois qu'il s'excusait d'avoir mal agi.

Face à lui, Indy le regardait avec une froideur qu'il ne lui avait jamais vue et cela plus que toute autre chose était blessant.

Ils retournèrent à la voiture dans un silence de plomb jusqu'à ce qu'Ebony détende l'ambiance.

— Je ne suis pas sûre que cette tarte aux pommes vaut vraiment les quinze kilos de poussière que je viens d'avalier. Oh ! Si, en fait, elle les vaut.

— Ravi qu'elle t'ait plu, lança un Ax heureux qu'elle ne lui en veuille pas pour son comportement.

Après tout, il aurait mérité gifles, insultes, ou pire encore. Ebony semblait simplement consciente du fait qu'il avait eu peur, très peur, pour Maria. Si qui que ce soit savait qu'ils avaient un lien de parenté, elle serait torturée, éviscérée, battue à mort rien que pour briser Ax et cela, il ne pouvait pas l'envisager. Pas quand il se sentait déjà responsable de l'état de sa mère.

— Tu sais quoi ? Même si elle était tombée sur ce sol tout sale, je crois que je l'aurais mangée quand même, continua-t-elle.

— Je ne sais pas si ça m'excite ou si ça me traumatise.

— Pourquoi ça t'exciterait ?

— Si tu le fais comme je t'imagine, ce sera très sexy.

Ebony leva les yeux au ciel et donna les clefs à Indy qui la collait de si près que cela en était déplacé.

Ax s'assit sur le siège passager, Ebony toujours sur le siège du milieu à l'arrière et penchée en avant. Oh ! Bon sang, il comprenait pourquoi Indy avait risqué de se déboîter les vertèbres. Dans cette position, le décolleté de la jeune femme était simplement mortel. Ravageur. Aguiheur. Incendiaire. Il en avait le rouge aux joues et... bien plus encore. Dire qu'il pensait que les faux seins de ses filles étaient la plus belle chose que dieu ait créé, il s'était fourvoyé en beauté. Rien ne surpassait le naturel, surtout quand ce naturel était généreux. Très généreux.

Chapitre 7

La route du retour se fit dans une ambiance calme et détendue. Bon enfant. Je passai une main dans mes cheveux trempés de sueur et décidai de les détacher tant ils étaient désordonnés. Les mèches claires retombèrent sur mon visage et je les repoussai d'une main avant de les coincer derrière mon oreille. Ax

me regardait faire, comme si le spectacle était intéressant. Indy me regardait dans le rétro, comme si la route n'était pas assez intéressante.

Dans la vieille Pontiac, la clim n'existait pas. Toutes les fenêtres étaient ouvertes pour créer un petit courant d'air frais et agréable. Et qui ramenait mes cheveux dans mon visage.

— Oh ! Ce n'est pas vrai, râlai-je.

— De toute façon, ils sont toujours en fouillis alors ne te donne pas cette peine.

— Merci, Ax, de me remonter le moral.

J'abandonnai, laissant les mèches dans tous les sens me couvrir le front et les yeux.

— Et si tu crois que je ne vais pas voir que tu mates mes seins parce que j'ai les cheveux dans les yeux, tu te trompes.

— Hum, je n'y peux rien s'ils sont dans mon champ de vision.

— Si tu te tenais correctement sur ton siège, tu ne les verrais pas.

— Tu n'es pas drôle, dit-il en se retournant et en croisant les bras.

Quand Indy se gara devant chez moi, nous sortîmes de la voiture et j'avisai ma carrosserie.

— Pfff ! Je vais devoir la laver.

La couche de poussière sur le noir habituellement brillant était plus épaisse que le fond de teint sur le visage de la fille pendue au cou d'York à quelques mètres de nous.

J'attrapai mes clefs tournoyant au bout de l'index d'Indy puis je les embrassai tous les deux sur la joue, les prenant au dépourvu. Je traversai ensuite la route, mais Ax m'interpella.

— Tu fais quoi ?

— C'est dimanche, je vais traîner.

Soren ouvrit la porte avant même que je n'aie atteint son palier. Je m'engouffrai chez lui en passant sous son bras et je remarquai qu'Ax et Indy regardaient par ici sans bouger. Je ressortis en soupirant et je les hélai.

— Vous voulez que je vous présente ?

Ils s'approchèrent et je voyais bien que Soren était tendu.

— Qu'est-ce que tu fabriques ? me murmura-t-il en grognant.

— Tu verras que tu n'auras plus à t'inquiéter quand tu les connaîtras.

— Arrête tes conneries ! Ce n'est pas parce que tu les connais que ça change quoi que ce soit. Ce sont

toujours des criminels.

— Tu dramatises.

— Et toi tu ne comprends pas. Ils sont dangereux ! Tu as vu les mecs qui traînent devant chez eux.

Certains sont des délinquants sexuels, Ebony ! Et toi, tu vas te promener avec eux comme ça ! J'espère au moins que tu avais une bombe lacrymogène sur toi.

— Tu dramatises encore plus. Hé ! Les gars, dis-je tandis qu'ils se plantaient devant nous. Indy, Ax, je vous présente Soren, mon ami. Quand je ne suis pas chez moi, je suis ici.

Le concert de grognements des trois hommes me fit rire sous cape. Ax tendit la main vers Soren qui attendit trois bonnes secondes avant de se lancer. La tension était presque à son comble, comme quand deux coqs se toisent. Ah, ces hommes...

Quand je vis le visage de Soren virer au rouge, je tapai sur le bras d'Ax qui relâcha mon voisin.

Cet enfoiré l'avait sûrement serré bien trop fort pour lui montrer qui était le maître. Idiots ! Tous autant qu'ils étaient. La poignée de main d'Indy fut plus lâche et Soren soupira.

— Alors, qu'est-ce que tu fais dans la vie, Soren ? demanda Ax en insistant sur son prénom comme s'il lui brûlait la langue.

— Je suis docteur en médecine. Et toi ?

Non, il ne venait pas de dire ça ! Je le toisai d'un regard noir et son sourire narquois me donna envie de lui mettre une claque.

— Je suis chef d'entreprise. En quelque sorte.

— Ah oui ? Quel genre d'entreprise ?

Ax s'avança vers mon ami d'un air menaçant et je reculai jusqu'à buter dans Indy. Il passa un bras autour de mes épaules en me souriant. Un sourire qui m'enjoignait à ne pas paniquer. C'était plus facile à dire qu'à faire. Pourtant, quand la chaleur de sa main se propagea en moi, se mit à me réchauffer toute entière, je me sentis tout de suite plus détendue.

— Le genre dont tu ne veux pas entendre parler si tu tiens à la vie. Le genre qui nécessite violence et armes. Qui te crée ennemis, ennuis et qui fait couler le sang tous les jours. Tu as toujours envie d'en savoir plus, Soren ? Parce que crois-moi, une fois que tu le sauras, tu entreras dans la partie. Et je ne pourrais pas garantir ta sécurité.

Le sourire d'Ax était franc et joueur, mais ses yeux restaient froids. Aucun doute possible, il n'aimait pas mon voisin. Et Soren ne l'aimait pas non plus.

Mon meilleur ami recula sans répondre.

— Viens Ebony, j'ai des choses à te montrer.

À son tour de sourire à en déguster les deux autres.

Je secouai la tête en entrant chez lui.

— À plus, les gars.

Je fis un signe en direction des deux tatoués puis Soren referma la porte.

— Ça ne va pas de les traiter de cette façon ! couinai-je aussitôt en le poussant. Je te les présente pour être gentille et tu joues les imbéciles. Même les pétasses moralisatrices ont été plus sympathiques !

— Il n'est pas question que je leur lèche les bottes juste parce qu'ils sont dangereux.

— Il n'est ni question de danger, ni de lécher des bottes, mais de politesse. Ils ne t'ont pas agressé, ils ne t'ont pas menacé. Ils n'ont rien fait de mal et ce qu'il se passe chez eux, c'est leur problème !

— Ebony...

Soren soupira et posa les mains sur mes épaules. Il était si grand qu'il me dépassait de deux bonnes têtes, mais il était tout mince et ça compensait largement l'effet imposant.

— Je ne veux plus que tu les voies.

Je ricanai et le poussai pour aller m'installer dans son canapé en cuir.

— Tu n'es pas mon père. Et même si tu l'étais, je ne t'écouterai pas. Ils sont sympas et ça me fait du bien de voir des gens, de parler...

— Et moi, je ne compte pas ?

— Si, bien sûr ! Tu es mon seul ami et je t'aime de tout mon cœur. Mais ne sois pas jaloux. Je n'aurais jamais la même relation avec eux qu'avec toi. Et j'ai besoin de cette distraction. Tu sais à quel point j'aime mon boulot, mais j'ai trente ans... et des poussières... et je crois qu'il est temps pour moi de laisser entrer les gens dans ma vie. Mon tee-shirt du « Front des Introvertis » et celui « Dégage, je lis » commencent à s'abîmer. Moi aussi.

— Ebony, pourquoi ne m'en as-tu jamais parlé ?

Il me rejoignit sur le canapé et je me tournai pour lui faire face, les genoux relevés. Il y posa les mains et me tapota doucement.

— Je ne savais pas que les gens me manquaient à ce point. Tu sais, je pense que je devrais commencer à travailler au bureau un peu plus souvent.

— Quoi ? Mais tu adores rester au calme pour bosser.

— Je sais, mais je me dis qu'un peu de stimulation intellectuelle ne me ferait pas de mal. Et sortir avec les collègues me manque.

— C'est toujours mieux que de sortir avec des criminels, grommela-t-il en passant une main dans ses cheveux châtain bien peignés, mais dont certaines boucles rebiquaient.

— On pourrait peut-être faire du covoiturage pour aller en ville. Ce serait sympa !

— Je te signale que moi aussi je bosse à la maison. Mes recherches me prennent du temps et mon père n'a pas besoin de moi au cabinet. En plus, il est hors de question que je mette les pieds dans ton vieux tas de ferraille. Il n'a pas la clim, il pollue et il tombe en rade tous les cinq kilomètres.

— C'est de la mauvaise foi.

Je commençai à comprendre ce que les garçons avaient ressenti quand j'avais insulté leurs motos.

Chapitre 8

Le lundi matin était difficile. C'était un peu le but du lundi de nous faire sentir à quel point nous étions humains. Les cheveux en pétard et toujours en chemise de nuit, je passai un petit gilet puis j'ouvris la porte d'entrée. Rien, ni personne à l'horizon. Je sortis, faisant claquer mes tongs et je me précipitai vers la boîte aux lettres. Deux colis... J'étais toute contente et je commençai à les déballer directement depuis le bout de l'allée. Tellement perdue dans mon euphorie, je ne vis pas Ax arriver sur moi, dans son jean et son débardeur blanc, les mains dans les poches et souriant. Le temps que je lève les yeux vers lui et j'étais piégée.

— Je savais bien que tu avais aimé m'accueillir en nuisette. J'y aurais droit tous les jours ?

— Hum, je ne pense pas, non. Peut-être tous les lundis, je ne te garantis rien.

Sa barbe naissante assombrissait les traits durs de son visage et dans ce débardeur tout propre, l'encre de ses tatouages semblait encore plus sombre. Il avait l'air d'avoir passé la nuit dehors à faire les quatre cents coups. Et la tache de sang séché que je remarquai sur sa bottine noire me noua la gorge.

Mais je n'eus pas le loisir de m'appesantir sur cette découverte. Car bien sûr, le bruit d'une moto arrivant à toute vitesse me paralysa sur place. L'engin, une grosse cylindrée de sport brute et bruyante portait un homme musclé en jean avec une veste en cuir. Quand il enleva son casque, dévoilant un Indy tout décoiffé, mon cœur loupait un battement. Puis un deuxième. Son sourire magnifique et révélant des dents blanches et parfaites me cloua sur place et une bouffée de chaleur me tomba dessus toute entière.

Je passai une main dans mes cheveux ébouriffés pour les dégager de mes yeux et pouvoir ainsi admirer la démarche virile de cet homme. Homme dont les yeux bleu clair étaient rivés sur moi et me rendaient si consciente de mon environnement que je sentis la chair de poule se propager sur tout mon corps.

— Bonjour. Boss, la livraison est faite. Ebony, je crois que tu as oublié de t'habiller.

Il ôta sa veste en cuir style bomber et la posa sur mes épaules. Elle était chaude et sentait bon comme lui. Un parfum de luxe et l'odeur musquée et virile de sa peau pâle.

Je la fermai jusqu'en haut pour couvrir ma poitrine puis entrepris de déballer mes livres avec dignité.

Oh bon sang, je sautillai de joie en retournant les ouvrages dans tous les sens à la recherche du moindre

défaut. Parfaits. Ils étaient parfaits.

— Cinquante nuances de Grey ? C'est quoi ? demanda Ax.

Rougissante, je posai mon ouvrage de poésie par-dessus. J'avais lu ce livre en numérique, mais je le voulais en papier. Pour ma collection, quoi.

— Hum, c'est un livre de... photographies... en noir et blanc.

Je fouillai le reste de ma boîte aux lettres et j'y attrapai une enveloppe blanche sans nom, sans timbre, sans rien.

Mon cœur commença à battre avec force à mesure que mes peurs refaisaient surface. Une fine pellicule de sueur voila tout mon corps et je passai l'index sous le pli pour la décacheter. Mais je savais déjà ce que contenait cette enveloppe. Un bout de papier plié en quatre. Des lettres calligraphiées en un petit poème.

Je laissai échapper tout l'air de mes poumons tandis que mes yeux se portaient sur les vers.

« Les roses les plus rouges paraissent fades près de

tes lèvres.

Les alcools les plus forts ne m'enivrent pas autant

que toi.

Rien au monde ne pourra jamais faire baisser ma

fièvre,

Si ce n'est de faire couler ton sang et d'emplir tes

yeux d'effroi.»

Mes mains s'étaient mises à trembler et j'entendais les garçons me parler, sauf que je n'écoutais plus rien.

Ax m'arracha la feuille des mains et je hurlai en me précipitant sur lui.

— Non ! Lâche ça !

Mais trop tard, il avait tout lu et passé la feuille à Indy. Ce dernier me regarda, pas sûr de ce qu'il devait faire. Je reconnus le doute dans ses yeux, la peur aussi en voyant les traits d'Ax se contracter de dégoût. Finalement, il lut les quatre lignes et posa la feuille sur la boîte aux lettres.

Son visage était pâle et sa colère palpable dans l'air, presque plus forte que celle d'Ax.

— Habille-toi, déclara-t-il, je t'emmène au commissariat.

— Pas question ! couinai-je, paniquée.

Je récupérai mes deux livres, toujours tremblante et je fourrai la feuille entre eux, comme si le fait de ne plus la voir m'aiderait à oublier. À oublier que ce psychopathe, lui, ne m'avait pas oubliée.

— Ebony, gronda Ax en m'attrapant par le poignet. On t'emmène, il n'y a pas à discuter.

Je récupérai mon bras d'un geste vif qui les surprit tous les deux.

— Écoutez, vous vous trompez sur toute la ligne. Ce n'est qu'un gosse qui s'est amusé. Rien de plus. Je n'ai pas peur, je ne suis pas menacée...

— Tu plaisantes ? hurla Indy. On parle de faire couler ton sang dans cette lettre ! Tu devrais le prendre avec un peu plus de sérieux !

— Et toi avec un peu moins de gravité ! Je suis toujours en vie, après tout.

Sur ce, je tournai les talons et les laissai plantés près de ma boîte aux lettres. J'avais peur qu'ils ne m'emmènent vraiment au commissariat. Très peur, parce qu'alors, toutes ces menaces deviendraient bien réelles et je ne voulais pas qu'elles le soient.

Je déposai mes deux livres sur la table ronde à gauche de la porte d'entrée puis je pris la lettre, me dirigeai vers le buffet sous la fenêtre et je posai le bout de papier sur l'immense pile de poèmes et de menaces. Trois ans. Trois ans que je supportais ces horreurs sans jamais en avoir parlé à personne et à présent, deux hommes étaient au courant. Je me sentais humiliée qu'ils aient découvert cela. Qu'ils aient lu ces choses sur moi.

Pourtant, je n'avais plus reçu de poèmes depuis quelques mois. Et voilà que ça recommençait.

Juste au moment où j'avais décidé de reprendre ma vie en main...

Et merde !

J'entendis des coups frappés à ma porte, la poignée se tourner dans le vide, car elle était fermée à clef, mais je ne répondis pas. Chaque coup qu'ils donnaient se répercutait dans ma cage thoracique, avec autant de violence qu'un coup de poing en plein plexus solaire. Ils insistèrent fortement et moi, je me recroquevillai dans mon coin, mais je fus incapable de répondre. Pas plus quand ils m'appelèrent à travers le battant. Pas plus quand ils menacèrent de tout défoncer. Finalement, ils abandonnèrent après dix minutes et je me sentis alors tellement seule.

Dans un état de rage et de frustration que j'éprouvais rarement, je décidai de m'installer à table avec mon carnet et l'ouvrage que je devais lire aujourd'hui. Une romance historique riche qui m'aida à m'apaiser un soupçon. Stylo à la main, je prenais des centaines de notes sur absolument tout. Les personnages, les intrigues, les points positifs et négatifs de la trame, le style de l'auteur. Ce qu'elle avait changé par rapport à ses autres romances historiques, sa facilité à changer de registre par rapport à ses thrillers. Je lus et écrivis sans m'arrêter jusqu'au début d'après-midi où le bruit des voisins commença à me distraire. Et je n'avais pas envie d'être distraite, car cela me faisait penser au fou qui m'envoyait des mots doux-amers et ça m'angoissait. Ça réveillait la petite fille en moi qui avait peur de l'inconnu, des monstres sous le lit sauf que mon monstre était là, quelque part, à m'observer et à rêver de me tuer.

Des coups et des cris de femmes me parvenaient depuis une heure tandis que la musique résonnait dans le jardin des voisins. Bien sûr, ma baie vitrée était fermée et la clim ronronnait doucement, mais bon sang, étaient-ils obligés de monter le son aussi fort ?

Je resserrai les pans du blouson en cuir d'Indy que je n'avais pas quitté depuis qu'il me l'avait donné, sauf pour me changer. Sa chaleur et son odeur me reconfortaient et me donnaient l'impression de ne pas être seule face à ces menaces.

Je me levai pour aller à la fenêtre. Là, j'attrapai le téléphone et appuyai longtemps sur la touche 1.

Soren décrocha dès la deuxième sonnerie.

— Salut.

— Salut à toi, cher voisin. Tu es à la maison ?

— En plein dans mes recherches, pourquoi ?

— Tu entends tout ce bruit ? Bon sang, je vais devenir folle !

— Énervée ? C'est rare. Tu as tes ragnagnas, c'est ça ?

— Ha, ha ! Une femme n'a pas le droit d'être énervée sans avoir ses règles, c'est ça ? Parce qu'on est toutes des hystériques, n'est-ce pas, docteur ?

— Du calme, Ebony, c'était juste une blague.

— Je sais, soupirai-je. Excuse-moi. La journée a mal commencé.

— Tu veux venir pour en parler ? J'ai justement reçu une caisse de Trebbiano d'Abruzzo, un petit vin blanc délicieux qui te fera oublier tous tes soucis.

— Je ne peux pas, j'ai du boulot et crois-moi, je paierai cher pour passer prendre un verre. Ou même deux ou trois bouteilles.

— Quand tu veux.

Soren écarta les rideaux de la fenêtre et nous nous fîmes signe comme deux gosses coincés chez eux et avides de sorties.

— Tu peux me dire ce qui fait tout ce bruit chez les voisins ? J'en ai mal à la tête et je n'arrive plus à lire.

— Quatre ou cinq filles qui cognent sur la porte pour entrer. Elles n'ont pas l'air contentes, et c'est fermé à clef.

— Ce n'est pas vrai ! Elles braillent depuis près d'une heure ! Ils ne peuvent pas simplement les laisser entrer ?

— D'habitude c'est ouvert presque nuit et jour. Aujourd'hui, la porte a été fermée sans arrêt, aucun motard devant et les filles n'ont pas eu le droit d'entrer. Si tu veux mon avis, ils sont en train de faire des trucs pas nets. Peut-être qu'ils ont monté un labo de drogue dans la cave ou quelque chose comme ça.

— Ce n'est pas Breaking Bad, non plus. Ils en avaient sûrement marre de voir ces nanas et comme ce sont des hommes, ils sont trop lâches pour leur dire en face et ils attendent qu'elles comprennent toutes seules.

Soren éclata de rire, me faisant me rembrunir.

— Quoi ?

— Tu crois que des mecs cracheraient sur de la chair fraîche... bon, pas si fraîche, à leur goût.

Ebony, ce sont des hommes. Pire, ce sont des machos ! Avec leur cuir et leur façon de tripoter ces pauvres filles... Ils ne les laisseraient pas partir pour toute la coke du monde.

— Alors je n'ai plus qu'à aller leur demander de se calmer. Ma tête va exploser si elles ne la mettent pas en veilleuse.

Je raccrochai puis j'ôtai le blouson d'Indy. Je ne voulais pas que qui que ce soit sache que je l'avais, que je m'étais baignée dans son parfum et encore moins que de l'avoir sur moi m'avait apaisée, rassurée et calmée. Je sortis pour rejoindre les filles, serrant les pans de mon gilet jaune sur mon débardeur noir, pour mettre une barrière entre ce monde et moi.

Les femmes étaient quatre, toutes blondes, minces et elles avaient l'air très en colère. Quand j'arrivai vers elles, elles firent toutes volte-face et laissèrent cette pauvre porte tranquille. Elle portait les marques de griffes de leurs faux ongles cassés. Même si elles avaient l'air clean, leurs yeux brillants présumaient qu'elles avaient bu un peu en attendant d'être reçues.

— Excusez-moi, dis-je, intimidée par la colère qui émanait d'elles. Je suis en train de travailler à côté et comme vous faites beaucoup de bruit, j'ai du mal à me concentrer.

Aucune ne répondit. Elles croisèrent les bras sur leurs poitrines dans leurs soutiens-gorge de couleur fluo. Avec leurs shorts miniatures, j'avais l'impression que le mien faisait office de pantacourt puisqu'il m'arrivait au-dessus des genoux.

Toujours aucun mot.

— Bon... Bonne journée.

À peine avais-je le dos tourné qu'elles recommencèrent à hurler et à taper sur la porte. Je sentis chacun de mes nerfs se tendre et les larmes me monter aux yeux. Je ne comprenais pas pourquoi j'étais si énervée et prête à chialer alors que ce n'était qu'un peu de bruit... Bon d'accord, un bruit qui durait depuis des heures, un jour où j'étais mal lunée, mais tout de même.

Je rentrai en claquant la porte et je me replongeai dans ma lecture. Toutes les cinq lignes, j'étais obligée de recommencer la phrase précédente parce que je lisais sans lire. Les insultes fusaient dans ma tête et après un cri de frustration, je sortis par-derrière pour voir Ax, Indy et quelques hommes en train de se marrer et de boire des bières. Bordel, j'avais envie de les secouer comme des pruniers ! Je traversai mon jardin d'un pas lourd et menaçant, j'enjambai le parterre de fleurs en prenant garde à ne pas toucher le moindre pétale puis je me dirigeai vers Ax. Les hommes avaient cessé de parler, mais souriaient comme des débiles, ce qui me donnait encore plus envie de les massacrer.

— Toi !

Je plantai l'index dans son torse nu, sur une vague en noir et blanc barrée d'une carpe Koï rouge.

Je reconnus la reproduction de la Grande Vague de Kanagawa, un travail magnifique que le torse musclé d'Ax mettait délicieusement en valeur. Mais j'étais trop tendue pour y prêter plus ample attention.

— Tu n'entends pas tes copines t'appeler depuis des heures ou quoi ?

— Si.

Il répondit calmement, comme si cette situation l'amusait.

— Alors qu'est-ce que tu attends pour ouvrir, espèce d'idiot ! Elles gueulent depuis des heures et j'en ai plein le cul !

Dans mon dos, je sentis Indy s'approcher.

— Si tu préfères, je peux te mettre des choses plus intéressantes dans le cul.

Oh...

Je me tournai vers lui, le visage crispé par la colère et je lui envoyai mon poing en pleine mâchoire.

— Ne t'avise plus de me parler de cette façon. Et toi, va ouvrir cette putain de porte, dis-je en me

tournant vers Ax avant de partir.

— Je crois que je suis amoureux, les gars, souffla Indy tandis que je rentrai chez moi.

Ouais ben, il avait des progrès à faire pour le montrer.

Mais au moins, les cris et les coups dans la porte avaient cessé. Je passai à la cuisine en mode robot et je m'aspergeai d'eau avant de fondre en larmes, la tête sous le robinet. Bon sang ! J'étais tellement effrayée par la petite lettre que j'avais reçue. Et rien à faire, la boule dans mon ventre devenait de plus en plus grosse ; et non, je n'aurais jamais dû garder ça pour moi si longtemps.

Qu'est-ce qui m'était passé par la tête ? J'aurais dû le dire au moins à Soren ! Il m'aurait dit quoi faire.

Il m'aurait...

Non, je ne pouvais pas lui faire ça. Il s'inquiétait déjà trop pour moi. Si je lui parlais des menaces que je recevais depuis trois ans, il me ferait un arrêt cardiaque. Bon, il me donnait tous les ans un cours sur les premiers secours à porter en cas d'urgence, mais j'avais toujours pris ça à la légère.

Après tout, j'étais toujours toute seule chez moi.

Décidant de reprendre la lecture de ma romance cette nuit, je passai un tablier blanc à pois noirs avec un joli ruban de soie fuchsia et j'attrapai le livre de recettes de grand-mère qu'on m'avait directement livré, un peu plus tôt. Par chance, j'avais été faire quelques courses samedi et j'avais donc de quoi faire à peu près... deux recettes. Les lasagnes du sud, épicées façon cajun ainsi qu'un coleslaw pour l'accompagner. Je commençai par la salade pour qu'elle puisse reposer au frais quelque temps avant d'être dégustée. Je préparai ma sauce puis râpai mon chou et mes carottes avant d'assaisonner.

J'essuyai une larme vagabonde de temps en temps et même si j'adorais cuisiner en musique, aujourd'hui, je ne me sentais pas le cœur à chanter, ni même à danser. Une fois la salade prête, je remerciai silencieusement les Néerlandais émigrés à New York et qui nous avaient apporté cette salade succulente.

Je m'attaquai ensuite aux lasagnes quand on sonna à la porte. Je baissai le gaz sous la sauce tomate puis m'essuyai les mains avant d'aller ouvrir.

Indy se trouvait là, appuyé d'une main contre le mur et tête baissée. Il portait un jean troué et un tee-shirt noir qui moulait ses muscles, mais son attitude me fit étrangement mal. Depuis trois jours que je le connaissais, il avait toujours été joyeux et taquin. Là, il semblait plus triste qu'un libraire qui aurait perdu son livre préféré.

— Ebony, écoute, je voulais m'excuser pour tout à l'heure. J'ai agi comme un con et ça ne me ressemble pas de parler comme ça.

Toujours tête baissée, il me faisait vraiment pitié. Et ma préparation sur le gaz commençait à m'inquiéter.

Je lui tapotai l'épaule. Il m'avait vexée tout à l'heure et le fait qu'il vienne s'excuser était trop adorable.

— C'est oublié. Ne te mine pas pour ça.

Il releva la tête, m'éblouissant de ses yeux graves et magnifiques puis il fit un pas vers moi, frottant son pouce contre ma joue.

— Tu as pleuré ? C'est à cause de moi ? Oh ! Mon dieu, Ebony, je suis tellement navré !

— Non, non, l'arrêtais-je, j'ai juste eu une journée désagréable, ce n'est pas à cause de toi.

Je voyais bien qu'il savait à quoi je faisais référence, mais il respecta mon choix et ne parla pas de la lettre. Cet homme était un véritable amour.

— Indy, je suis en train de cuisiner et je dois y retourner. Alors soit tu entres, soit tu sors, mais ne reste pas entre les deux.

Je retournai à la cuisine, terrifiée à l'idée que je lui aie proposé d'entrer chez moi. Je ne savais même pas pourquoi j'avais dit ça !

Bon si, je le savais. C'était parce que je voulais passer du temps avec lui. Seule.

La porte se referma derrière moi et durant un instant, je crus qu'il était parti. Puis je l'entendis me suivre. Ma déception se transforma immédiatement en une joie sans nom.

— Que prépares-tu ?

— Des lasagnes.

— Ça sent très bon. La dernière fois que j'en ai mangé, je devais avoir huit ans. C'était le plat préféré de mon père et ma mère voulait lui faire plaisir. Malheureusement, il était malade et il n'a pas digéré. Après ça, il n'a plus jamais été capable de voir des lasagnes sans être malade.

— Hum, merci pour cette charmante histoire...

Il rit et s'installa sur le tabouret de la grande table de cuisine. Je me remis à m'occuper de ma sauce, ajoutant le céleri et l'ail à l'oignon fondu et aux tomates fraîches que j'avais préparées.

— Je peux t'aider, peut-être ?

— Non, tout est déjà presque prêt. J'ai fait les pâtes, épicé la viande, préparé la sauce Alfredo. Il ne reste plus que la sauce tomate à cuire.

— Et tu fais souvent des portions aussi énormes pour toi toute seule ? demanda-t-il en avisant l'immense plat en verre que j'avais sorti, beurré et frotté avec de l'ail.

— En fait, je travaille sur un livre de recettes. Je dois chroniquer chacune d'elles pour mon patron alors je garde les mêmes quantités. Mais je mettrais tout au congélateur. Je n'ai pas envie de manger des lasagnes pendant les treize prochains jours. On ne sait jamais, je risquerais de devenir orange comme Garfield.

—Donc tu travailles là, en fait.

— Exactement. Sympa comme boulot, hein ?

— J'adore. J'aimerais moi aussi avoir un travail aussi sympa.

Une lueur de tristesse passa dans ses yeux sages et je m'avançai vers lui pour lui prendre la main.

Nos yeux se portèrent sur nos doigts s'entremêlant et je déglutis avec difficulté. J'avais envie d'aller vers lui, mais la peur que m'inspirait sa profession était inscrite en moi et brûlait au fond de ma poitrine.

— Pourquoi est-ce que tu travailles pour le gang si tu n'aimes pas ?

La honte de ma curiosité fut éteinte par son petit sourire en coin.

— Envie de me connaître, chère voisine ?

— Euh... Un peu... Enfin, oui, je veux dire, tu es ici, avec moi et je t'ai invité à manger ce soir alors...

— Tu m'as invité ? Quand ?

— À l'instant, décrétai-je avec un grand sourire.

— J'en suis ravi. J'avais vraiment envie de passer un peu de temps seul avec toi. Sans aucun membre du gang pour nous tourner autour.

Oh ! Nous étions sur la même longueur d'onde. Une onde très chaude, par ailleurs.

— Est-ce qu'ils te font peur ? demandai-je.

— Certains, oui. Ce ne sont pas tous des hommes bons.

— Et toi ?

— J'ai fait mon lot de conneries, bien sûr. On ne peut pas être membre de gang sans passer quelques tests.

— Et tu les as faits même si tu ne voulais pas ?

— Oui. Parce que c'était ma seule façon de sauver mon frère. Du temps où le père d'Ax était le chef, mon frère s'est attiré des ennuis en leur volant de l'argent. Il était leur comptable. Le père d'Ax a mis sa tête à prix et ils allaient le tuer alors je leur ai proposé de travailler pour eux en échange de sa vie. Aussi longtemps qu'il le faudrait pour rembourser la dette.

— Mais le père d'Ax n'est plus le leader. Ax aurait pu te libérer, non ?

— Ça ne marche pas comme ça. S'il m'avait dit de me casser, ça aurait été comme de dire qu'on pouvait voler le gang sans représailles. Même si nous sommes amis, il ne peut pas faire ça. Ce serait un risque pour sa vie et pour celle de mon frère aussi, puisque tout ce qu'il a volé n'a pas encore été remboursé.

— Tu dois vraiment beaucoup aimer cet idiot.

— Mon frère ?

— Oui.

— Nous n'avions pas une bonne relation avant et maintenant, on ne se voit plus. Il a trop honte de la situation dans laquelle il m'a mise alors il ne peut plus me faire face. Je sais juste qu'il a une jolie petite famille. J'aimerais tellement connaître ma nièce et mon neveu, mais je ne veux pas l'accabler.

— Pourquoi as-tu fait ça ? Enfin, je comprends, j'ai un frère et je ferais tout pour lui. Mais...

devenir membre d'un gang... c'est tellement courageux !

— C'était la seule façon pour lui de continuer à vivre. Alors je l'ai fait. Je n'ai pas vraiment réfléchi.

— Comme tout à l'heure ?

Ce moment où il avait parlé de mes fesses resterait gravé dans la partie « choc » de mon cerveau.

— Exactement. Je ne suis qu'un homme, que veux-tu ! Le sexe faible dans toute sa gloire.

Je ris et allai mélanger ma sauce qui était désormais prête. Je la goûtai avant de proposer de faire de même à Indy. Il se posta à mes côtés et j'approchai la cuillère en bois de sa bouche et mettant la main en coupe en dessous pour ne pas salir le sol. Mais j'étais tellement troublée par Indy que je renversai moi-même le contenu sur ma main en tremblant légèrement. Il attrapa mon poignet pour repousser la cuillère et d'un geste sensuel et délicat, il lécha la sauce à même ma paume.

Mon corps entier brûla d'un désir passionné et je reposai la cuillère sans aucune douceur avant de passer les bras à son cou pour l'embrasser. Les lèvres d'Indy se soudèrent aux miennes avant d'approfondir notre étreinte tandis que ses mains couraient dans mon dos. Elles descendirent, provoquant de délicieux frissons en moi, mais elles ne franchirent jamais la barrière pervers/prince charmant, restant juste au-dessus de mes fesses.

Merde, j'avais envie qu'il les touche moi ! C'était le genre de barrière que toute femme était heureuse de voir se briser en passant du statut « j'ai rencontré quelqu'un » au très officiel « je suis en couple », mais aujourd'hui, après cette journée vraiment horrible, j'avais envie que mon corps et mon cœur se sentent un peu mieux. Je passai les bras dans mon dos et je guidai ses mains sur mon séant. Il grogna tout contre ma bouche, agrippa mes fesses qu'il malaxa sans douceur. C'était délicieusement bon.

D'un commun accord silencieux, je sautai dans ses bras tandis qu'il me posa sur la table, mon corps fermement plaqué contre le sien. Je passai les mains sous son tee-shirt et je caressai son dos musclé, remontant petit à petit vers ses épaules. Sa peau était douce et il sentait bon le mâle, si bien que plus rien d'autre ne comptait pour moi, à part son odeur envoûtante, la profondeur de notre baiser, ses petits grognements sexy quand il pressait son entrejambe dur contre moi. Il dénoua le noeud de mon tablier avant de m'en débarrasser et je sursautai quand mes doigts rencontrèrent la chair rugueuse d'une grande cicatrice entre ses omoplates.

Je me détachai de lui et clignai des yeux.

Indy sourit.

— La vie d'un criminel n'est pas tous les jours facile.

Je fronçai les sourcils, entrouvris les lèvres puis les plaquai à nouveau contre les siennes. Sa blessure me donnait encore plus envie de lui. Sa vie était dangereuse, et qui savait ce qu'il adviendrait de nous dans les heures à venir ? J'allais profiter moi-même à fond de ce que cette soirée m'offrirait.

Sauf que j'avais un peu oublié que j'avais une préparation sur le feu.

Une odeur de cramé nous piqua les narines et quand nous tournâmes la tête vers la gazinière, un immense nuage de fumée blanche s'élevait devant nous.

— Mince ! Ouvre la fenêtre, Indy !

Mais bien sûr, on n'y voyait plus rien. J'éteignis le gaz quand l'alarme incendie se déclencha. Un bruit strident nous vrilla les oreilles tandis que je hurlais en riant. Je me précipitai vers la fenêtre que j'ouvris en grand et j'attrapai mon gangster par la main. Je le traînai au salon avant de fermer la porte de cuisine puis je nous fis sortir devant. Nous étions hilares et la fumée qui s'échappait par la fenêtre ne faisait que renforcer notre bonne humeur.

— Oh ! Je suis la pire cuisinière de l'humanité ! Un bel homme dans ma maison et j'en oublie même que j'étais censée faire à manger !

— Je suis plutôt satisfait de la distraction. Je crois même ne jamais avoir été aussi bien traité de toute ma vie. Une proposition de repas et les lèvres délicieuses d'une femme, c'est tout ce dont j'avais toujours rêvé.

Je le bousculai légèrement, mais sa taquinerie me rendait euphorique.

Un Ax en colère sortit pour nous rejoindre et balança un sac à dos noir aux pieds d'Indy .

— Qu'est-ce que tu fous ? Tu as du boulot !

Les poings serrés du chef me firent reculer d'un pas et sa façon de frotter son pied contre sa cheville comme s'il avait un toc me gela le sang. Il attrapa Indy par le col avant de le bousculer loin de moi. Ce dernier leva les mains en signe de reddition, ou peut-être pour prouver à Ax qu'il n'allait pas répliquer, je n'en savais rien.

— Tu préfères peut-être continuer à t'amuser plutôt que de faire ce pour quoi tu es ici ?

— Non, boss.

— Alors, bouge-toi !

Ax était clairement défoncé. Je le voyais à la façon dont ses pupilles étaient dilatées et dont ses mains tremblaient.

— Tout de suite, boss.

Ax tourna les talons, mais la bonne ambiance était retombée comme un soufflé trop vite sorti du four. Au moins, ma cuisine ne fumait plus. Indy me raccompagna sur le perron et déposa un léger baiser sur mes lèvres. J'aurais tellement eu envie de l'approfondir, mais la menace qui planait sur lui me rendait

complètement folle.

— Je suis désolé. Pour ça et pour tout à l'heure. Et pour ne pas pouvoir manger avec toi ce soir. Je terminerais sûrement tard.

— Pas grave, je t'apporterai une part de lasagnes chez Ax.

— Merci.

Nouveau baiser léger. Je lui rendis sa veste en cuir et il sourit.

— Elle porte ton odeur. J'aime beaucoup ça.

— Et moi j'ai adoré avoir la tienne sur le dos, répondis-je.

Il partit, enfilant son blouson et son sac à dos avant d'enfourcher sa moto. Hum, il était carrément sexy !

Je retournai à l'intérieur, les jambes en coton, le cœur en fleur et les yeux brillants du souvenir de ses lèvres chaudes contre les miennes. Je posai les doigts sur ma bouche et je gloussai toute seule en fermant la fenêtre. D'un seul coup, j'avais envie de musique. De danser. De chanter. D'un seul coup, mon angoisse et mes peurs n'étaient plus que des ombres. Et j'avais envie de vivre du bon côté de la vie.

Je jetai ma sauce à la poubelle avant de la recommencer et de terminer mon plat. Quarante minutes au four plus tard, je découpai deux grosses parts que je mis dans des barquettes, deux parts de salade à part, le tout dans un sac puis j'allai frapper chez mon nouveau voisin.

— Ouais ?

Apparemment, il était un peu plus alerte que tout à l'heure. Mais toujours de mauvaise humeur.

— J'avais promis à Indy des lasagnes et de la salade.

— Tu me prends pour son maître d'hôtel ? cracha-t-il en voulant refermer la porte.

Je la bloquai du pied et je lui souris. Son regard noisette se fit suspicieux, mais il arrêta de me repousser.

— J'en ai aussi apporté pour toi.

Ses yeux s'écarquillèrent et sa bouche forma un « o » parfait.

— Et pour moi, poupée, tu as quoi ? demanda River en arrivant derrière Ax.

— Rien qui te plairait, répondis-je, blasée.

Il passa une main tatouée de têtes de mort sur son crâne chauve et il sourit.

— T'es sûre ? Montre toujours... On ne sait jamais.

J'interrogeai Ax du regard. Il semblait s'amuser de la situation. Après tout, c'est River qui l'avait cherché. Je franchis le seuil de la porte, tendis les sacs à Ax et River avança une main vers moi. Il puait la clope,

l'alcool et il reniflait sans arrêt. Avant même qu'il ne me touche, j'attrapai moi-même son bras avant de me retourner et de le faire passer par-dessus mon dos. Il toucha le sol de carrelage beige dans un bruit sourd puis grogna. M'insulta. Me menaça, le tout en étant toujours au sol. Mes vieux cours de krav-maga ne m'avaient jamais été utiles jusqu'à aujourd'hui. J'étais ravie, cela valait bien la fortune que j'avais dépensée en autodéfense.

— Je t'avais dit que tu n'aimerais pas, tu ne peux t'en prendre qu'à toi-même.

Ax était hilare et devait se tenir à la porte pour rester debout et les quelques autres hommes qui avaient assisté au spectacle n'étaient pas mieux. Il y avait trois hommes d'âge mûr avec une barbe grisonnante, tous vêtus de cuir et deux hommes plus jeunes, d'origine mexicaine qui fumaient, adossés au mur avec une fille à chaque bras. Je jetai un petit coup d'œil discret à la maison. L'entrée débouchait directement sur une salle à manger immense avec une grande table blanche au milieu.

Dans le fond, on apercevait des canapés, mais le tout était très dénudé, sans décoration ni fioriture. En même temps, ils venaient tout juste de s'installer.

Je posai les mains sur les paquets qu'Ax tenait, en lui donnant les instructions.

— Là, ce sont deux coleslaws à mettre au frigo. Là, les lasagnes. Tu peux manger ta part tout de suite si tu le souhaites, elles sont chaudes. Celle d'Indy va au frigo jusqu'à ce qu'il rentre.

Ax se pencha vers moi et déposa un baiser sur ma joue. Je devins si rouge que j'en eus honte. Son geste m'avait prise au dépourvu et je le trouvais adorable. C'était le plus doux des « mercis » que j'avais reçus.

— Au fait, Ebony...

Il prit un ton mielleux qui me fit plisser les yeux. Il me poussa doucement dehors et referma la porte sur nous. Nous étions désormais seuls sur le perron et je passai une main dans mes cheveux emmêlés, les ôtant de mon visage.

— J'ai acheté et lu un ebook ce matin.

— Ah bon ? Tu as pris quoi ?

J'étais toute guillerette et je mourais déjà d'envie d'en discuter avec lui. Oliver Twist ? Le Seigneur des Anneaux ? J'étais au taquet pour tout et n'importe quoi.

— Cinquante nuances de Grey.

Oh... Mon... Dieu... On m'avait perdue là.

— Tu as...

— Oui. Je pensais que c'était de la photographie, mais en fait, c'est beaucoup mieux. Et encore une fois, tu me cloues sur place, Eb. Alors tu aimes ça, les attaches ? Les fessées ?

Oh... Mon... Dieu...

— Ce n'est qu'un livre... Et je l'ai apprécié pour l'histoire d'amour, surtout !

Oh... Mon... Dieu...

Ax ricana.

— Mais bien sûr ! Je dois dire qu'avec les fesses de déesse que tu as, ça doit être quelque chose de te mettre la fessée.

Je reculai d'un pas, cette conversation devenait vraiment gênante.

— Merci pour le compliment, mais je crois que je vais rentrer.

— Tu es sûre ? Parce que j'ai de la corde qui traîne quelque part dans un tiroir... J'ai aussi des rubans pour tes jolis yeux et mes mains sont toutes prêtes pour toi.

Il le faisait exprès pour m'embêter, je le savais. Parce que ses yeux n'étaient que malice. Il n'y avait rien de sexuel ou de pervers dans ce qu'il disait. Il voulait me taquiner.

— Alors, tu veux entrer ?

— Non merci. Et va manger tes lasagnes. Tu auras un rapport à me faire dessus. Et tu as intérêt à aimer, sinon, tu vas avoir affaire à moi !

— Hum, en fait c'est toi qui aimes fesser et attacher les autres. Ça me va aussi !

Je grognai et rentraï à la maison.

Après avoir avalé mon repas et fait ma fiche de présentation pour le magazine, avec une belle photo et toutes mes annotations, j'allai prendre ma douche et je me couchai.

La nuit était calme, la chambre fraîche et moi, j'étais heureuse.

Chapitre 9

Un bip me réveilla en sursaut. Puis un deuxième.

Je cherchai d'où il venait et d'où venait cette lumière ignoble. J'avais l'impression qu'il faisait plein soleil dans la chambre et mes yeux étaient explosés.

Est-ce que les petits hommes verts étaient arrivés pour m'enlever ? Est-ce qu'il y avait eu une explosion nucléaire ?

Non, j'avais simplement reçu un SMS.

Je décidai d'oublier ce bruit et de me rendormir la tête sous l'oreiller quand le téléphone bipa à nouveau.

— Fais chier.

Je rampai comme un phoque sur la banquise, étendis le bras et j'attrapai ce fichu bazar que j'avais envie

de balancer par la fenêtre.

Deux heures du matin.

Quel imbécile pouvait bien m'écrire à cette heure mortelle ?

Numéro inconnu.

En repensant à ma lettre de menace, mon cœur se mit à tambouriner et mon sang à chauffer. Je repoussai la couette sur mes jambes nues. Ma respiration était rauque et ma tête tournait légèrement.

Je sentais les perles de transpiration rouler dans mon dos tandis que je me forçais à être courageuse.

Et j'ouvris le premier message.

" Ax dit que tes lasagnes sont délicieuses et qu'il en mangerait tous les jours s'il le pouvait."

Idiot !

La vague de soulagement qui me submergea me donna envie de pleurer.

Deuxième message : " Tes lasagnes étaient merveilleuses et je regrette de ne pas avoir pu les déguster en ta délicieuse compagnie... Euh, je veux dire : tes lasagnes étaient délicieuses et je regrette de ne pas avoir pu les déguster en ta merveilleuse compagnie. "

Idiot aussi. Je gloussai.

Troisième message : " Tu fais quoi demain ? "

Je répondis en soupirant : " Tu parles d'aujourd'hui mardi ou de demain demain ? "

Indy m'écrivit dans la seconde : " Aujourd'hui "

Avec un sourire, je tapotai sur mon clavier tactile : " Je dors. "

Et j'éteignis mon téléphone.

Je replongeai dans un sommeil immédiat non sans faire des rêves étranges. Des rêves qui poursuivaient notre baiser avec Indy si ma sauce n'avait pas brûlé. Il y avait bien longtemps que je n'avais pas eu un tel coup de cœur pour une personne. Le précédent, c'était pour Soren. On avait accroché tout de suite et notre amitié avait pris des dimensions épiques lors de soirées karaoké, soirées sushis ou soirées œnologie.

Mais avec Indy, c'était différent. Il était doux, mais solide. Gentil, mais piquant et son regard me faisait fondre en profondeur.

Au petit matin, quand le réveil sonna, mes rêves se dissipèrent et ma poitrine se serra. Passer la nuit avec Indy avait été génial, même s'il n'était pas au courant, et je ne savais pas ce qui m'arrivait, mais l'attrance que je ressentais pour lui me faisait perdre la tête.

J'ouvris les rideaux et la fenêtre pour laisser entrer l'air matinal déjà un peu chaud puis je me lavai et m'habillai. Une simple robe avec un bustier noir et sous la poitrine, un tissu violet et fleuri. J'enfilai une paire de sandalettes noires, passai les doigts dans les cheveux puis j'allai prendre mon petit déjeuner. Un bol de céréales, un jus de fruit et le temps que je mette de l'ordre dans mes papiers, le facteur était passé. Je sortis en trotinant et je récupérai un unique colis. Quelle déception ! Alors que je m'apprêtais à l'ouvrir, Ax arriva et s'appuya sur ma boîte aux lettres.

— Tu me guettes, hein ? Tu fais exprès de sortir en même temps que moi tous les matins ?

— Oui. Et avec l'espoir que tu sois encore en nuisette. Loupé pour aujourd'hui.

— Pauvre chéri.

— C'est vrai. Si tu veux me faire plaisir, tu sais ce qu'il te reste à faire.

— C'est dommage, mais je ne veux pas te faire plaisir.

Je lui tapotai l'épaule et j'avisai la moto d'Indy sur la pelouse.

— Indy est là ? demandai-je comme si de rien n'était.

— À l'intérieur.

Le colis sous le bras, je rongei mon frein et me dirigeai vers chez Ax d'un pas abominablement lent.

— Qu'est-ce que tu fais ?

— J'ai des comptes à régler.

— Tu vas encore mettre un de mes hommes à terre, poupée ?

— Toi, si tu m'appelles encore comme ça, ris-je.

— C'est moins drôle quand tu n'es pas énervée.

— J'en suis presque flattée.

Arrivée à la porte, Ax me rejoignit. Je n'osai pas entrer chez lui comme chez Soren, sans frapper ou hurler que j'arrivais. Après tout, il se passait des trucs pas très nets dans cette maison.

— Je peux entrer pour voir Indy ?

— Bien sûr. Il est sûrement dans une des chambres dans le couloir de droite.

Je sentis mon visage pâlir et ma gorge se nouer.

— Ok. Je... Je ne vais pas le déranger ?

— Non. Mais dépêche-toi, dans quelques minutes le reste du groupe arrive et il va se passer des choses. Des choses que je ne veux pas que tu voies. Et d'autres que tu n'as pas envie de voir.

J'entrai et me précipitai vers le couloir qu'il m'indiqua. Il y avait trois portes. La première était une petite salle de bain avec toilettes. Arrivée à la deuxième, mon cœur battait de plus en plus fort. Je priai pour ne pas trouver Indy au lit avec une des blondes du groupe et j'en tremblai même de peur.

Je frappai. Rien. J'ouvris légèrement la porte et découvris une salle de sport vide de monde. Les baies vitrées donnaient sur le jardin à droite de la maison et de la musique s'élevait d'une chaîne rouge à ma gauche. J'allai éteindre l'appareil avant de me diriger vers la dernière porte. Je frappai à nouveau et j'entendis grogner. J'entrebâillai la porte et laissai échapper un hoquet de surprise. Il faisait tout noir et les ressorts du lit grincèrent douloureusement.

Pitié, faites qu'il soit seul !

— C'est qui ?

— C'est... moi...

J'étais sûre qu'il ne reconnaîtrait pas ma voix et je pensai un instant partir en courant, mais il me répondit aussitôt.

— Ebony ? Qu'est-ce que tu fais là ?

— Je voulais juste te parler.

— Entre. J'étais en train de dormir.

Il ouvrit la fenêtre et le volet à claire-voie pour créer une douce lumière.

Je fermai la porte derrière moi et avançai jusqu'à lui avant de poser mon colis au bout du lit. Indy était juste en caleçon noir et son corps était un véritable régal pour mes yeux. Le soulagement que je ressentis à ne pas voir de femme allongée nue près de lui me surprit autant qu'il me fit frissonner de plaisir.

J'essayai de ne pas trop lorgner sur lui, mais c'était impossible. Et son sourire charmeur me dévoila qu'il savait contre quoi je luttais. Je m'assis à ses pieds tandis qu'il s'appuyait sur la tête de lit.

Sur son torse, une immense tête de mort de profil portait une coiffe d'indien et fumait une cigarette dont la fumée s'élevait entre ses pectoraux. Sur son biceps droit, un arbre celtique avec de grandes racines ondoyantes était ancré sur sa peau.

— Tu voulais me dire quelque chose ?

Mon regard retourna à ses yeux pleins de malice.

— En fait, je voulais t'engueuler pour m'avoir réveillée cette nuit, mais puisque je viens de te réveiller moi-même, on peut dire que c'est match nul.

Indy étira ses grands bras au-dessus de sa tête, ses jambes vers moi et j'en profitai pour le regarder encore, je ne pouvais plus m'en passer. Aucune personne saine d'esprit ne pouvait se lasser d'un spectacle aussi exceptionnel.

— Tu habites ici aussi ? demandai-je avant de me mettre à baver.

— Non, mais il y a des chambres libres, lorsqu'on rentre tard.

— Tu es rentré tard ?

Bien vu, Sherlock.

— Quand je t'ai écrit, je venais juste d'arriver et de me précipiter sur tes lasagnes. Tu ne sais pas à quel point ça m'a réchauffé le cœur après la nuit merdique que je venais de passer.

Indy grimaça et je remarquai à ce moment-là seulement qu'il avait une blessure derrière l'épaule droite. Un bout de pansement dépassait sur le devant.

J'écarquillai les yeux et m'approchai de lui. Je le fis se pencher en avant mais il m'arrêta et m'attrapa les deux poignets.

— Je vais bien. Juste une bagarre.

— Mais...

— Je t'assure !

— Qu'est-ce qu'il s'est passé ?

— J'ai fait une livraison dans un quartier un peu trop chaud. J'ai été accueilli par un camé qui ne tenait même plus debout, mais par contre, pour poignarder les gens, il n'avait pas son pareil.

Mes doigts se crispèrent sur sa peau.

Mon cœur battait toujours aussi fort qu'avant d'entrer ici, sauf que maintenant, c'était de peur pour lui. Mais aussi de passion. Ses beaux yeux se portèrent sur mes lèvres et je le laissai approcher de lui-même. Il posa une main sur mon visage, l'autre sur mes épaules nues et il me fit basculer dans le lit. Je ris et l'enlaçai tendrement tandis que ses mains glissaient sur mes bras, mes flancs. Il remonta légèrement ma robe avant de caresser mes fesses et je roulai sur lui, plus désireuse que jamais.

— Ebony, tu me rends fou, me murmura-t-il en embrassant mon cou, ses mains remontant vers ma poitrine.

Mon bustier était serré, bien en place. Une véritable armure infranchissable.

Je me redressai sur lui, sourire aux lèvres et je plaquai les mains sur son torse pour l'immobiliser.

— Toi aussi, tu me rends folle.

Je sautai hors du lit et je récupérai mon colis au bout de la couette.

— Folle de rage. Si tu t'avises encore de me réveiller à deux heures du matin, ça ira mal pour toi.

Je quittai la chambre sans un regard en arrière, mais un immense sourire sur les lèvres.

Je l'entendis râler et me rejoindre en courant, mais j'étais déjà arrivée au salon. Indy, dans son caleçon dévoilant tout de ses envies du moment, ne parut pas s'offusquer que les quelques hommes présents nous regardent de travers. Moi non plus, mais mes joues ne pensaient pas la même chose.

— Au fait, comment as-tu eu mon numéro de téléphone ?

— Spider.

Il fit un signe de tête en direction d'un homme qui tapotait sur un ordinateur à la vitesse de la lumière. Il avait de longs cheveux noirs qui lui tombaient sur les épaules. Celui-ci leva la tête et me fit un petit signe que je lui rendis. Spider avait une toile tatouée dans le cou et qui débordait sur sa joue gauche et des centaines d'araignées tatouées sur les bras. Ses yeux étaient d'un marron riche et foncé qui donnait une intensité à son regard malgré son air doux.

— Notre as de l'informatique. Il m'a un peu aidé à trouver ce que je cherchais.

— Mais ne t'en fais pas, Mademoiselle, je n'ai pas été fouiller tes dossiers pour voir tes photos de nu, je suis un gentleman.

Je tuai Indy du regard, plus rouge que jamais avant de sortir de chez Ax comme une furie. Il me rattrapa sur le perron et m'enlaça de force pour que je ne bouge plus.

— C'était une blague. Ne le prends pas mal, il a juste cherché ton numéro de portable en fouillant dans les dossiers des télécoms avec ton nom et ton prénom.

— Ouais... De toute façon, je n'ai pas de photo de moi nue sur mon téléphone.

Je me détendis et le laissai me serrer contre lui. C'était chaud, agréable et j'étais tout heureuse, maintenant. Je le sentais dur, se frotter contre moi et mon propre désir s'éleva doucement, porté par les mouvements langoureux de son bassin.

— Et sur ton ordinateur ? demanda-t-il en embrassant mon cou tandis que je basculais la tête en arrière.

Son souffle chaud et agréable me berça tendrement.

— Non plus.

— Il va falloir remédier à ça, alors. Je peux t'aider si tu veux...

— L'espoir fait vivre, mon petit. Et je peux t'assurer que tu vivras très vieux.

Il rit et ses bras desserrèrent ma poitrine pour me tourner vers lui.

— Que fais-tu aujourd'hui ?

— Ce matin, boulot et cette après-midi je vais aller faire quelques courses pour une nouvelle recette.

— Je peux t'accompagner, si tu veux.

— Toi, tu as envie de conduire la Pontiac.

— Si je te dis que c'est parce que j'ai très envie de passer du temps avec toi, c'est mieux ?

— Si j'avais su qu'il fallait une vieille bagnole pour qu'un homme veuille aller au supermarché...

Je levai les yeux au ciel et je l'embrassai sur la joue.

— Passe me chercher à quinze heures.

— Si j'arrive plus tôt, j'aurais une récompense ?

— Si tu me coupes dans ma lecture, ta seule récompense sera de voir le dragon qui sommeille en moi.

— Quinze heures, c'est noté.

Riant tous les deux, nos chemins se séparèrent pour les quelques heures à venir.

Je filai au jardin directement en rentrant pour avancer dans mon dernier contemporain du moment. Une histoire de vie brisée, de destin malheureux et je pris des tas de notes sur les tournures poétiques de l'auteur, sur sa philosophie et ses passages les plus poignants pour agrémenter mon article. Totalement plongée dans mon livre, j'en oubliai, et j'avais honte, mon rendez-vous avec Indy.

Vers 14h59, mon téléphone vibra et je lus le SMS pour me prévenir qu'il était prêt.

Mince, je me levai d'un bond, posai mon livre sur la chaise longue et je courus dans ma chambre pour passer des vêtements plus présentables que mon pantalon d'intérieur et mon tee-shirt détendu.

J'enfilai donc un legging noir, une tunique à carreaux bleus et mes ballerines noires. Mes cheveux étant ce qu'ils étaient, je ne pris même pas la peine de les coiffer. Je fixai simplement ma mèche avec l'une de mes deux mille barrettes - la chance faisant que celle-ci, je l'avais retrouvée - puis je sortis sur le perron.

Indy m'attendait bien sagement assis sur les marches et je me mis à côté de lui. Je me tournai, le sourire aux lèvres, et il se pencha vers moi pour m'embrasser. Je restai figée une seconde avant de lui rendre la monnaie de sa pièce.

— C'était long, déclara-t-il.

— Qu'est-ce qui était long ?

— D'attendre notre rendez-vous. J'ai eu envie de te rejoindre toutes les cinq minutes depuis que l'on s'est quitté.

Il embrassa ma joue, mon cou. Je m'accrochai à sa veste en cuir, le corps en feu et l'esprit léger.

Ses baisers étaient plus chauds que le soleil du Sud, plus envoûtants que les ruelles de La Nouvelle-Orléans et seigneur, c'était un homme si correct que je priai, en vain, pour qu'il descende sur ma poitrine parée d'un décolleté sage, mais qui ne demandait qu'à être approfondi.

— Et te voir paresser sur ta chaise longue, c'était vraiment très sexy.

— Tu plaisantes ? J'étais en jogging et...

— Et ton pull qui pendait sur ton épaule nue, et ta façon de remettre tes cheveux derrière ton oreille. Sexy.

— Tu m'as observée longtemps ? Parce que c'est un peu louche.

— Juste quelques minutes. Après, j'ai été obligé de travailler un peu. Et puis si j'étais resté plus longtemps à te regarder, j'aurais fini par te rejoindre et par te kidnapper.

— Me kidnapper ? Et tu m'aurais emmenée où ?

— Je ne sais pas... Je crois que j'aurais aimé aller jusqu'à l'océan Pacifique, te faire voir mon côté du monde.

— Tu sais qu'il y a au moins quinze heures de route et qu'on a tous les deux un emploi ?

— Oui. C'est pour ça que j'ai arrêté de te mater. Pour ne pas faire de bêtise.

Je ris en remontant l'allée pour me diriger vers la voiture, mais Indy resta assis sur les marches.

Je me retournai, suspicieuse.

— Tu viens ?

— Attends, je te regarde marcher. J'aurais préféré que tes belles fesses ne soient pas masquées par ta chemise de bûcheron, mais bon...

Choquée, je me précipitai sur lui pour le pousser, mais il m'attrapa à la taille et me fit décoller du sol.

— Tu n'es qu'un idiot ! Je ne vais quand même pas aller faire des courses, habillée comme pour le bal de promo.

— Ça ne veut pas dire que tu dois porter la nappe de ta grand-mère sur le dos.

Son sourire était taquin et ses yeux, rieurs. Ça ne m'empêcha pas de le frapper au thorax avant de retourner chez moi pour me changer. J'enfilai un jean slim moulant et foncé, un cache-cœur indécent noir puis une paire d'escarpins à hauts talons et à lanières rouges. Un peu de rouge à lèvres, du mascara et je redescendis. Indy n'en revenait pas. Il me regardait à présent avec la bouche ouverte et un regard enflammé et pétillant.

— Tu n'étais pas obligée, bégaya-t-il. Tu étais très bien comme tu étais. J'ai été un peu mufle.

— Un peu ?

— Beaucoup ?

— À la folie. Mais maintenant, on peut aller faire les courses. Avec cette tenue, je vais sûrement récolter

quelques numéros de téléphone et qui sait, je trouverais l'homme de ma vie.

D'un seul coup, le pauvre était tout blanc.

— Ce n'est pas très beau de me punir de cette façon.

— Quoi ? Tu voulais que je sois mieux habillée, et c'est le genre de tenue qui plaît aux hommes. Je le sais grâce à des années de rendez-vous plus ou moins ratés. Ceci, Monsieur...

Je fis un tour sur moi-même. Lentement.

— Est la tenue idéale. Pare-chocs avant et arrière dégagés, maquillage léger, mais voyant et les fameux talons rouges qui font baver ces messieurs. Tu voulais que je sois mieux habillée ? J'espère que tu es servi.

— Oh ! Aucun homme n'osera s'approcher de toi, je te le garantis. Je ne vais pas te laisser m'échapper si facilement, grogna-t-il.

Je lui tendis les clefs de la Pontiac au bout de mon doigt et je l'admirai m'approcher avec une grâce féline et une lueur sauvage dans le regard. Sa carrure d'athlète et sa façon de marcher, à la fois leste et dominatrice, me firent l'effet d'un coup de feu à bout portant. J'étais à la fois excitée par la beauté du spectacle et terrorisée par la force de cette puissance en mouvement. Indy attrapa le trousseau en plantant un baiser sur mes lèvres et même si j'étais agréablement flattée par sa jalousie, je n'étais pas sûre de vouloir savoir jusqu'où il voulait aller.

Et finalement, comme il l'avait prédit, aucun homme n'osa m'approcher pendant que nous faisons les courses. Pas parce qu'il les avait menacés, pas parce qu'il avait joué du couteau devant eux, mais simplement parce qu'il ne m'avait pas quittée d'une semelle. Jouant avec moi dans les rayons. Me regardant avec tellement de tendresse qu'il n'aurait pas été plus clair sur ses intentions s'il avait marqué son territoire à mes pieds.

Je me retrouvai donc à pousser le caddy dans les rayons avec lui littéralement sur le dos. Il avait posé les deux mains sur les miennes et son torse était collé à moi. J'avais du mal à marcher parce que ses pieds butaient dans les miens et je riais tant que tout le monde se retournait sur nous. De temps à autre, il embrassait mon cou, faisant presque se pâmer les caissières ; ou il tirait sur le noeud qui fermait mon cache-cœur, faisant rougir les hommes que nous croisions. J'avais beau lui dire d'arrêter, il était intenable. Il remplissait le caddy de confiseries que je passai mon temps à remettre en rayon et j'étais sûre que c'était pour me voir me pencher qu'il faisait ça.

Finalement, après une heure et demie, je finis par rejoindre le rayon livres pour pouvoir me détendre un peu. J'étais forte. J'étais même trop forte, car je ressortis sans aucun nouveau livre et je pouvais entendre ma « pile à lire » soupirer de soulagement jusqu'ici.

Nous rentrâmes chez moi où je préparai des pains à hamburgers. Pendant qu'ils gonflaient, je nous fis passer au salon où nous nous prélassâmes dans les bras l'un de l'autre. Cette proximité avait quelque chose de naturel. J'avais mis un peu de musique d'ambiance, allumé des bougies parce que le temps était orageux et que les nuages noirs qui s'amoncelaient au-dessus de la ville avaient assombri la maison. Et j'avais mis le chauffage parce que bien qu'étant du Vermont, j'étais une frileuse. Me voyant grelotter, Indy

attrapa le plaid mauve derrière nous et il nous emmitoufla dedans, formant un cocon chaleureux autour de nous. Je m'agrippai à son tee-shirt moulant avant de remonter les doigts vers son tatouage.

— Pourquoi as-tu un arbre celtique tatoué sur le bras ?

— Ma mère est écossaise. Je voulais quelque chose pour me la rappeler.

— Te la rappeler ?

— Oui. Depuis que je suis dans le gang, ils ont coupé les ponts.

— Mais pourquoi ? C'est...

Indy m'embrassa quand je sentis mon visage virer au rouge de colère.

— Ils ne savent pas. Ils ne savent pas que j'y suis pour sauver mon frère et ils ne savent pas qu'il était leur comptable.

— Mais...

— Non, je ne leur dirais pas parce que de toute façon, j'aurais dû couper les ponts moi-même pour ne pas les mettre en danger.

Indy était seul au monde. Plus de famille à laquelle s'accrocher, pour avoir un soutien moral ou même un peu de réconfort. Je passai un bras autour de ses épaules et de mon autre main, je caressai son biceps dur. J'avais mal pour lui. Je me sentais mal pour lui.

— Ne t'inquiète pas pour moi. Je vois le trouble dans tes yeux, tu sais.

— Je n'aime pas toute cette situation. Ce n'est pas juste !

— Mais tu sais quoi ? Maintenant, je t'ai, toi. Et je ne vais pas te lâcher parce que tu es mon petit rayon de soleil.

Je ris et je posai la tête sur son torse.

— Et ton tatouage bizarre avec une tête de mort et une coiffe d'indien, il représente quoi ?

— Ça, c'était dans ma période dépressive et stone. Il ne veut absolument rien dire.

— Stone ? Est-ce que tu... te drogues encore ?

— Non ! Et surtout pas avec les saloperies d'Ax. Trop dangereux.

— Il vend des drogues dures ?

— Ouais, et coupées avec tout et n'importe quoi.

— Tu n'es pas du genre à tester la marchandise ?

— Tu as vu les autres quand ils sont défoncés. Tu as vu comment Ax réagit à la moindre contrariété quand il s'est shooté. Je ne veux pas ressembler à ça. Et encore, Ax n'est pas accro, mais d'autres types sont de vraies épaves et crois-moi, quand tu dois faire une livraison et que tu n'es même pas capable de voir ou sentir quand les choses vont mal tourner, tu finis sous terre plus vite que tu ne le voudrais.

— Je ne veux pas que tu sois tué ! couinai-je en me rendant compte de la dangerosité de sa vie. Je ne veux pas que tu sois blessé !

— C'est les risques du métier, Ebony.

Je l'étreignis fort puis je le regardai dans les yeux.

— Et ces femmes qui sont toujours avec vous...

Comment poser ma question ? Comment lui demander...

— Je ne fréquente pas les prostituées et je ne l'ai jamais fait. Je viens d'une bonne famille et ils me traînaient à la messe tous les dimanches jusqu'à mes vingt ans.

Je ris, gênée, mais j'étais vraiment soulagée. Je ne m'étais pas rendu compte à quel point cette question me taraudait avant de sentir le noeud se dénouer dans mon ventre.

— Rassurée ?

— Un peu.

Après quelques minutes supplémentaires à parler de nous, Indy se pencha vers moi mais je l'évitai.

D'humeur joueuse, je m'allongeai sur le canapé et il grimpa sur moi, me couvrant de son corps dur.

Alors, je l'embrassai, passant mes mains sur sa nuque, mes jambes autour de lui et tout mon corps se couvrit d'étincelles de joie qui brillaient et explosaient en moi. Sa main dans mes cheveux descendit dans mon cou puis sur ma poitrine où elle se faufila sous le tissu léger de mon haut. Je me cambrai sous lui, incapable de contrôler mes réactions, ou de dompter le plaisir qu'il me procurait. Je râlai, haletai, couinai tandis qu'il me caressait et m'embrassait. Sa langue était habile, ses doigts étaient experts et moi, j'étais entièrement, délicieusement, totalement à sa merci.

Le bruit de nos vêtements qui se frottaient, qui se touchaient était presque aussi excitant que le son de nos souffles dans le calme ambiant. Les flammes des bougies ne vacillaient que lorsque nous bougions un peu, et cette obscurité, cette quiétude, ce silence qui nous entourait alors que nous étions tous les deux si embrasés et déchaînés à l'intérieur rendaient notre envie encore plus pressante.

Cependant, mon minuteur de cuisine n'était pas de cet avis. Il commença à biper sans s'arrêter, brisant l'instant présent et me faisant soupirer de désespoir.

— Reste, laisse-le faire, murmura Indy tout contre ma poitrine.

Je caressai ses cheveux quelques secondes mais ce bip strident, c'était insupportable. Je me tortillai sous son corps d'acier puis je me levai pour passer à la cuisine. J'allumai la lumière, éteignis le minuteur puis

je commençai à façonner les petits pains pour les mettre au four. Indy me rejoignit et s'assit à la table, la tête posée sur ses poings serrés. Il avait l'air de trouver la situation drôle, jusqu'à ce que ce soit au tour de mon téléphone de biper.

Un message de Soren qui me disait de le rejoindre pour une soirée de films d'horreur.

Je lui répondis que j'étais occupée, et sa réponse déçue me fit lever les yeux au ciel. Ces hommes !

— Qui est-ce ?

— Soren.

Indy se redressa sur sa chaise et d'un seul coup, son expression se fit ombrageuse.

— Quoi ?

— Qu'est-ce qu'il y a exactement entre vous ?

— Jaloux ?

— De ce gringalet ?

Je haussai les sourcils.

— Ouais, complètement !

— Nous sommes liés par les liens du vélo d'appartement.

— Et c'est sérieux ?

— Absolument. Nous nous sommes vus en sueur, dans des vêtements trop larges et multicolores.

Ça soude une amitié à tout jamais.

— Et à part ça ?

— À part ça ? Hé bien, on se parle tous les jours ou presque. On se fait des soirées cinéma. On boit pas mal et on parle de nos métiers à longueur de temps.

— J'aimerais avoir tout ça avec toi, lâcha-t-il, de but en blanc.

Mon cerveau se mit sur pause et d'un seul coup, je ne trouvai plus sa jalousie drôle ou ridicule.

D'un seul coup, j'avais même très envie de me lancer dans cette nouvelle relation à corps perdu.

— Je crois que j'aimerais assez aussi, répondis-je en baissant les yeux. Sauf pour le vélo d'appartement. Tu ne peux tout simplement pas me voir dans mon jogging fluo des années 80. Le charme de notre relation serait brisé à tout jamais.

— Ne t'en fais pas, je connais toutes sortes de sport qu'on peut faire sans que tu aies besoin de vêtements

multicolores. Sans que tu aies besoin de vêtements tout court, en fait.

— Dis-m'en plus, murmurai-je en accrochant mon tablier autour de ma taille.

Il se leva, s'approcha de moi avec une lenteur sensuelle. Je m'appuyai sur le plan de travail et je levai la tête pour rencontrer son regard quand il fut tout contre moi. Il murmura à mon oreille ces choses qu'il avait envie de me faire. Ces choses qui me faisaient vibrer d'impatience et de désir.

— Alors, qu'est-ce que tu en penses ?

— Je pense que j'ai très envie de me mettre au sport.

Son estomac gronda dangereusement et je ris parce que vraiment, le romantisme venait tout juste de mourir dans cette cuisine, ce soir. RIP, romantisme. RIP.

Je sortis du réfrigérateur la salade, les tomates, le fromage que j'avais préparés tout à l'heure. Les oignons caramélisés étaient déjà prêts et la sauce sortie. Je fis cuire les petits pains comme indiqué dans le livre de recettes de grand-mère, avec un mélange de graines au-dessus et je préparai les steaks hachés à point. Indy dévora deux hamburgers en un temps record. J'avalai avec peine mon premier qui était vraiment gigantesque et après avoir tout remis en ordre, j'ouvris la fenêtre de la cuisine pour aérer un peu. La musique s'éleva et s'infiltra jusqu'à nous et je me tournai vers Indy qui s'était mis à danser comme... un canard. Ou plutôt un héron. Sur une chanson techno-électro ringarde qui collait très peu avec ses mouvements. J'hésitai un instant entre éclater de rire ou pleurer tant mes yeux souffraient de cette vision horrible. Finalement, mon jogging fluo paraissait bien fade à côté de cette démonstration ridicule.

— Il y a une fête à côté, tu veux y passer ?

Je n'étais pas sûre qu'une fête de gang soit l'endroit idéal pour terminer la soirée, mais j'avais envie d'en découvrir un peu plus sur lui et si je devais fréquenter la maison du voisin pour cela, alors j'étais plus que prête.

— D'accord.

On sortit dans la nuit tombante. Il était près de vingt-deux heures, mais l'orage en préparation assombrissait nettement l'atmosphère malgré l'air lourd. Indy posa un bras sur mes épaules et j'accrochai moi-même l'index à l'un des pans de son jean. On traversa l'allée d'Ax et il nous fit pénétrer dans la pire débauche que je n'avais jamais vue de toute ma vie. Même les fêtes estudiantines auxquelles j'avais assisté étaient soft comparées à... ça !

La musique, trop forte et soudainement brutale, me vrilla les tympans et durant quelques secondes, je ne pus faire autrement que de regarder la scène devant mes yeux. Je n'arrivais pas à croire ce que je voyais. Les lumières tantôt vives, tantôt tamisées, créaient un contraste saisissant avec d'un côté, des motards à moitié nus en train de sniffer de la coke à même la table. De nombreuses prostituées étaient présentes, peu vêtues et déjà bien éméchées, elles léchaient les résidus de poudre blanche qu'ils laissaient derrière eux. Contre le mur de gauche, tout près de moi, River prenait une femme avec frénésie et Indy pâlit lorsqu'il vit à quel point je me sentais mal au milieu de cette tristesse.

Il me dit quelque chose à l'oreille, mais je ne compris rien. Et il disparut. Je voulus le suivre au milieu de

La foule en train de danser langoureusement et je me retrouvai tout près d'Ax. Il était en train de coucher avec une femme à même la table à manger, à l'autre bout de l'endroit où ses hommes se droguaient. La femme était blonde, comme à peu près toutes celles qui étaient présentes ce soir.

Totalement nue, elle poussait des cris lascifs en se faisant reluquer par tous les hommes autour d'eux.

Ax était torse nu, les yeux fermés et son pantalon traînait à mes pieds. J'étais dégoûtée. Complètement écœurée et je cherchai Indy du regard dans la foule. J'avais envie de me barrer d'ici et quand la femme poussa un petit cri perçant, je sursautai et regardai dans sa direction.

Ax avait le regard fixé sur moi. Ses pupilles étaient dilatées, ses yeux étaient injectés de sang et il continuait à me regarder sans plus s'arrêter et en butant contre sa compagne de plus en plus vite. Je reculai, choquée et je rentrai dans quelqu'un. Deux mains se posèrent sur mes épaules et me forcèrent à me retourner. Je me retrouvai devant York, un sourire mauvais sur ses lèvres qui enserraient un joint presque entièrement fumé.

— Tu es venue t'amuser ?

— Non. Je suis avec Indy. On allait partir, hurlai-je pour me faire entendre.

Et pour qu'il comprenne bien que j'étais accompagnée.

Il regarda autour de lui. Sourit.

Je déglutis avec difficulté.

— Je suis sûr qu'il ne verra aucun mal au fait que je t'emprunte.

Il me souffla sa fumée au visage avant de jeter le bout au sol et de l'écraser sous sa santiago noire.

— Lui, je ne sais pas, mais moi j'en vois. Lâche-moi, maintenant.

— Pas question.

Il enfonça ses doigts dans mes épaules, me faisant hurler de douleur, mais mon cri se perdit parmi la musique trop forte. Je me retournai dans l'espoir d'avoir un peu d'aide de la part d'Ax, mais il avait disparu.

York, dont la carrure était plus qu'impressionnante, ôta son tee-shirt noir et troué et me poussa vers le petit couloir désert derrière moi. Je tombai au sol violemment, mais il me releva de lui-même dans la foulée, si bien que je n'eus même pas le temps de dire à cet abruti de me laisser tranquille. Et qu'il allait regretter amèrement d'avoir posé les mains sur moi.

Il m'entraîna plus loin dans le couloir. Là où il n'y avait personne. Vraiment personne. Même si je savais que je pouvais me débarrasser de lui, une légère panique commença à m'étreindre, me laissant incapable de crier ou d'analyser correctement la situation. Jusqu'à ce que les mains d'York me claquent les fesses. Merci à lui, cela me réveilla et la tigresse en moi prit les commandes de mon corps.

Je commençai à me débattre et à lui mettre des coups au visage. Un coup de poing en pleine mâchoire. Et

quand mes ongles éraflèrent son cou, faisant couler le sang le long d'un fusil tatoué, il grogna et me poussa à nouveau. Mon dos se fracassa sur la surface dure du mur, mes poumons furent vidés de leur air et mes yeux se fermèrent, me laissant dans le noir le plus complet quelques secondes.

Lorsque York me souleva et me plaqua contre une porte et que la poignée me rentra dans les reins, je fus à nouveau étourdie, mais je devais me reprendre. J'allais lui montrer de quoi une femme était capable, à ce minable.

— Lâche-moi, répétais-je en le fusillant du regard. Si tu n'ôtes pas tes sales pattes de raclure de mon corps tout de suite, tu vas le regretter.

Il ne quittait plus son sourire. Je n'avais pas peur de lui. Je n'avais peur d'aucun de ces hommes, mais je commençai à en avoir marre de cette musique. Sérieusement, elle me donnait mal à la tête et ça me mettait en rogne.

Dans mon dos, la porte s'ouvrit à la volée, et je reculai, déséquilibrée tandis que York m'attrapait l'arrière de la nuque pour m'embrasser. Je hurlais en tournant la tête, plus pour exprimer ma frustration qu'autre chose. Putain, s'il me faisait entrer dans cette chambre...

Mais il n'était plus question de ça maintenant, parce que c'était Ax qui avait ouvert et qui regardait le spectacle.

— Boss, lâcha York en perdant son sourire. On s'amusait, c'est tout.

Ax sauta à la gorge de York sans attendre une seconde de plus et il commença à le rouer de coups.

Le bruit glauque des cris étouffés par le sang me retourna les tripes.

— Ax, arrête, grognai-je en me jetant dans la mêlée.

Je n'avais pas envie qu'il se blesse ou qu'il... le tue. Parce qu'à la façon dont ses poings s'abattaient avec violence et acharnement, York ne s'en sortirait jamais. Son sang volait partout sur les murs blancs et je finis par attraper les deux poings d'Ax puis je le forçai à me regarder en posant une main sur son visage avec douceur.

— Ça suffit, maintenant.

Ax serra ma main dans la sienne et posa l'autre sur ma taille pour me rapprocher de lui.

— Ebony, il voulait...

— Je sais ce qu'il voulait et crois-moi, il s'en serait mordu les doigts s'il ne m'avait pas lâchée dans la seconde.

Il fronça les sourcils, le souffle court puis baissa les yeux. Ce grand idiot voulait me protéger de façon héroïque, et je l'en remerciais. Mais il n'avait pas besoin de s'embourber dans les ennuis pour cela.

Derrière nous, j'entendis Indy jurer et il nous aida, Ax et moi, à nous relever.

— Qu'est-ce qu'il s'est passé, putain ?

— Ramène-la.

Sans un mot de plus, Ax retourna dans la chambre où sa copine l'attendait, étendue en travers du lit et en train de triper. Je me tournai vers Indy qui avait une main sur mon épaule tandis que de l'autre, il essuyait les gouttelettes de sang sur mon visage.

— Je veux rentrer.

Je posai la tête sur son torse et il embrassa mes cheveux en pagaille.

— Je suis désolé, je n'aurais jamais dû t'emmener ici. Je ne viens pas souvent aux fêtes parce que justement, je sais que ça dégénère, mais je me suis dit que ce serait peut-être différent, cette fois. Et je voulais simplement qu'on s'amuse un peu. Je n'ai pas réfléchi.

Je lui pris la main et il m'emmena jusqu'à mon perron.

— Je dois partir. Est-ce que ça va aller ?

— Tu as du boulot ?

— Oui. Ax m'avait préparé un truc à livrer.

— Un truc ?

— Oui. Je m'inquiète pour toi, après ce qu'il vient de se passer...

— Il ne s'est rien passé, Indy. York pense qu'il aurait pu s'amuser avec moi ; moi je pense que son entrejambe aurait passé un sale quart d'heure. Je sais me défendre.

— Je ne veux pas partir... J'ai envie...

Il m'embrassa avec tendresse avant de soupirer.

— Je sais. Fais attention, dis-je.

Je ne voulais pas l'accabler en lui disant que moi aussi, j'avais envie de plus.

Il me souhaita bonne nuit avant d'enfourcher sa moto et de disparaître dans l'obscurité.

J'allai me coucher sans même passer par la case pyjama. Je me contentai d'une douche puis je passai ma culotte de coton noir et un débardeur de la même couleur. Je m'endormis rapidement, mais une étrange sensation me fit froncer les sourcils juste avant que je ne plonge dans les rêves.

L'orage se leva en plein milieu de la nuit.

Je me réveillai en sursaut, haletante et perdue. Il était quatre heures du matin. La pluie battait les fenêtres avec une force incroyable et...

— Mon livre ! hurlai-je.

Je me levai en vitesse et je crachai un long « non » durant tout mon périple dans les escaliers.

Arrivée en bas, le carrelage froid me donna un coup de fouet, mais ce n'était rien comparé à la pluie de glace qui s'abattit sur moi une fois dehors.

Je courus jusqu'à la chaise longue en glissant sur l'herbe détrempée. C'était un véritable déluge, ici bas. La lumière de la tonnelle chez Ax éclairait tout mon jardin et je le remerciai silencieusement d'avoir des ampoules aussi puissantes. Peut-être que je pourrais sauver mon livre plus vite.

Mouais, dans mes rêves.

Arrivée devant l'endroit où mon précieux était censé être en train de mourir, je ne vis rien. Rien du tout.

— Oh non, non, non !

Qu'est-ce qui était pire qu'un livre noyé ? Un livre emporté par le chien du voisin et dévoré comme une minable pantoufle en moumoute.

Je tombai à genoux, regardai sous la chaise au cas où il ait plongé pour se cacher. Oui, j'étais ce genre de fille. Idéaliste et candide jusqu'au bout.

— C'est ça que tu cherches ? hurla une voix derrière moi.

Trempée, frigorifiée, dépitée, je me relevai et me tournai vers un Ax tenant un livre entre les mains. *Mon* livre.

Chapitre 10

La fête s'était terminée une heure plus tôt, mais Ax avait passé le plus clair de son temps au lit à cuver sa bière et à redescendre sur terre. Aussi, quand il eut les idées un peu plus claires, il fonça au fond du jardin, sous la tonnelle, pour un peu de calme et surtout, pour préparer ses armes pour la vente du lendemain. Sous un grand drap blanc qu'il souleva doucement, des dizaines de fusils d'assaut et d'armes de poing rares et précieux se battaient la place. Il commença à les nettoyer les uns après les autres, démontant, remontant avec précision tant il était expert.

Son téléphone bipa quand il saisit un couteau de chasse cranté et fait sur mesure pour une main de femme. Il lut le message à plusieurs reprises. Indy avait terminé sa mission sans problème et était retourné dormir. Ax se sentait tiraillé et énervé. Plus Indy passait de temps avec Ebony, plus il l'envoyait pour des missions dangereuses. Mortellement dangereuses. Il ne pouvait s'en empêcher. En éliminant la concurrence, il arriverait mieux à ses fins avec elle. Pourtant, il était rassuré, et priait les Dieux quand son ami le prévenait à chaque fois qu'il rentrait sain et sauf. Quel genre d'homme cela faisait-il de lui ? Il ne se comprenait pas lui-même. Indy était son ami. Son meilleur et seul ami et pourtant, il n'hésitait pas à mettre sa vie en danger simplement par jalousie. Il se dégoûtait tous les jours un peu plus.

Sans qu'il ne puisse s'en empêcher, son regard se porta sur la petite maison de la voisine. Tout était éteint. Elle dormait sûrement à cette heure-ci. Dommage, il aurait bien voulu lui parler un peu.

Rien que pour la remercier de ne pas l'avoir laissé massacrer York. Tuer ses propres membres n'était pas très bien vu. Certes, ses hommes devaient le craindre. Mais pas avoir envie de l'abattre dans son sommeil.

La lumière vive qui se diffusait sous la tonnelle caressait les abords du jardin d'Ebony, dont sa chaise longue sur laquelle était posé un livre épais, abandonné. Ax sentit un sourire se dessiner sur ses lèvres. Cette femme et ses livres, merde, c'était sexy en plus d'être mignon.

Dans son dos, River, les frères Merk et Spider arrivèrent. Les deux frères s'installèrent au bout de la table, posant un énorme sac de sport contenant de la coke et de l'herbe qu'ils devaient mettre en sachet pour la revente. Spider et River s'installèrent à côté de lui pour nettoyer les armes et les disposer dans différents sacs.

Quand des gouttes de pluie commencèrent à tomber, Ax se leva, traversa le jardin et pénétra sur le terrain d'Ebony. Il attrapa son livre, le retourna entre ses mains. Il était lourd, faisait près de 800 pages et il aurait été assez dangereux pour assommer un motard énervé.

Qu'est-ce qu'il devait faire ? Laisser le bouquin sur place parce qu'honnêtement, il n'en avait rien à foutre ? Ou le récupérer pour le mettre à l'abri et faire plaisir à la jeune femme ?

C'était peut-être con, mais il n'avait pas envie qu'elle soit triste pour son stupide bouquin alors il le rapporta sous la tonnelle avant que l'averse ne se précipite. Il mit le livre au bout de la table, sur un sachet transparent qui avait contenu des pilules d'extasie puis il reprit son boulot. Il aiguisa les lames à sa disposition, se laissant bercer par le son chantant de l'acier contre l'acier. Il prépara précieusement les cargaisons d'armes qu'on lui avait commandées. De leur côté, les hommes pesaient la came et la mettaient soigneusement en sachets.

Puis deux femmes arrivèrent dans son champ de vision. Diamond, dans son bikini jaune qui courut jusqu'à eux en criant parce que, hé bien, l'eau, ça mouille ! Elle alla se poster sur les genoux de Red, sûrement à la recherche d'une dose contre quelques minutes de plaisir.

Puis Ebony.

Ebony qui courait vers sa chaise longue. Et qui se mit à quatre pattes dans sa minuscule, minuscule culotte échancrée pour chercher son livre. Ses fesses charnues et blanches firent battre son cœur un peu trop fort et firent pulser son sang dans différents endroits de son anatomie. Endroits qui auraient bien aimé faire plus ample connaissance avec ce qu'il y avait sous ce bout de tissu.

— Bordel de dieu, soupira Spider à côté de lui.

River se passa une main sur la mâchoire et Ax se leva. Si elle restait dans cette position une seconde de plus, il allait sûrement faire une attaque cardiaque. Il attrapa le livre à côté de lui et la héla.

— C'est ça que tu cherches ?

Ebony se releva doucement et se tourna vers eux. La pluie ruisselait sur son corps harmonieux, collant le tissu de son débardeur fin à sa poitrine, et bordel, quand elle se dirigea vers eux, Ax eut l'impression que le monde avait arrêté de tourner.

Elle s'arrêta à un pas de lui et releva la tête. Ses yeux magnifiques et brillants le scrutaient avec une telle intensité qu'elle aurait pu voir son âme si Ax en avait une.

Honnêtement, il aurait pu dire qu'elle était canon. Que c'était une putain de bombe sculpturale.

Mais tout ce qu'il lui venait à l'esprit quand il voyait Ebony, c'était qu'elle était belle. Tout simplement.

Belle.

Ses cheveux blonds trempés dont les mèches collaient sur ses joues mettaient en valeur la pâleur de son teint et la profondeur de ses yeux. Ses seins, presque à nu sous ce petit bout de tissu ridicule, étaient fermes et durs sous la fraîcheur matinale. Et elle restait là à le regarder tandis que lui, imaginait son corps sans ces vêtements ennuyants.

— Tu vas me le donner, oui ou merde ? déclara-t-elle en fronçant ses sourcils pâles.

Ax voyait ses lèvres trembler de froid, sa peau se couvrir de chair de poule. Il avisa le livre, pas très sûr de vouloir le lui donner, pas très sûr de vouloir la voir partir. Indy n'était pas là, il aurait tout le loisir de la... bousculer... sans qu'elle ne pense à lui, non ?

— Je ne sais pas.

— Comment ça, tu ne sais pas ?

— Je ne sais pas, c'est tout. Tu n'as pas vraiment l'air très contente que je l'ai récupéré, après tout.

— Ax, il est quatre heures du matin, j'ai froid, je suis trempée, alors si tu veux le garder, dis-le et je rentrerais.

Ax voyait à présent à quel point elle avait l'air fatiguée. Ses yeux étaient cernés et elle dodelinait légèrement. Il mit le livre dans le sac plastique transparent et le lui tendit. Son sourire était la plus agréable des récompenses.

— Merci beaucoup. Je suis... Je ne sais même pas. J'ai cru qu'il était mort et tu l'as sauvé !

— De rien, répondit-il en gloussant. Maintenant, retourne te coucher que je puisse voir un peu ces fesses que tu nous montres.

Ebony le frappa à l'épaule et tourna les talons. C'est en regardant son arrière-train digne des fantasmes masculins les plus chauds qu'il se rendit compte qu'elle était encore plus incroyable que ce qu'il pensait. Car à l'arrière de sa cuisse gauche était tatouée une montre à gousset dont la chaîne formait un cœur de mailles et derrière la droite, était écrit : « Devine quelle heure il est ? » Ses hommes le remarquèrent également et sous un concert de grognements, Ax l'interpella une dernière fois.

— Ebony ?

— Oui ?

Elle se retourna à moitié.

— Alors, quelle heure il est ?

— Il est toujours l'heure pour aimer, quelque part dans le monde.

Serrant son livre contre sa poitrine, elle repartit chez elle et Ax tomba sur la chaise la plus proche.

Toujours l'heure pour aimer... C'était vrai. Tellement vrai.

— Hé bien, quelle nana ! lança Spider. Indy est un putain de chanceux.

— Ouais. Un putain de chanceux.

Au petit matin, Ax fit charger les armes dans un camion conduit par River et avec dix de ses hommes, il prit la route en direction du sud de la ville. La formation en V qui escortait le camion était impressionnante et dangereuse. Ils portaient tous sur eux de nombreuses armes et Ax, en tête, avait son Desert Eagle coincé dans son jean et dont le poids lourd et le froid glacial le rassuraient. Le camion contenait près de cent mille dollars en drogues dures et le triple en armement. C'était pour cela qu'ils étaient partis si tôt ce matin, pour éviter le trafic et être sûrs de pouvoir protéger sa marchandise en cas de problème.

Rapidement, ils atteignirent le hangar où avait lieu le rendez-vous. Le camion s'arrêta devant la grande porte de métal et les motos se postèrent tout autour. Chacun des dix motards descendit, dégaina et se mit dos au camion. Leurs regards balayaient les alentours à la recherche du moindre problème, du moindre signe de piège. La tension était à son comble et malgré l'air plutôt frais après l'orage, Ax avait chaud. Il était en sueur sous son blouson de cuir. Comme d'habitude, l'adrénaline coulait à flots dans ses veines, son cœur tambourinait contre ses côtes et il adorait cette sensation de panique qui l'ensevelissait avant chaque rendez-vous.

Il frappa du poing contre le métal de la porte et il recula. Doucement, dans un grincement paresseux, la porte commença à se relever sur un vaste entrepôt presque désert. Au milieu, une table et une chaise sur laquelle un homme était assis. Dans un costume de luxe noir, avec une cravate du même bleu clair que ses yeux, il se leva et avança vers Ax, talonné par deux montagnes de muscles armées jusqu'aux dents. L'homme avait les cheveux plaqués vers l'arrière par une tonne de gel et un sourire aussi amical que celui d'un caïman.

— Faites entrer le camion, ordonna-t-il avec un accent d'Europe de l'Est.

Ax fit signe à River qui n'avait pas coupé le moteur. Il avança doucement, escorté par tous ses hommes dont les armes pointaient désormais vers le sol.

— Je veux voir la marchandise.

Dans le fond de l'entrepôt, près d'une deuxième porte, une limousine noire et rutilante attendait, le coffre ouvert. Ax estimait qu'elle abritait quatre ou cinq personnes à en juger par les suspensions au ras du sol.

— Le pognon d'abord, déclara-t-il.

— J'ai bien peur que ça ne soit pas possible.

— J'ai bien peur que tu n'aies pas le choix.

Dans son dos, il pouvait sentir la tension monter dans les rangs. Il pouvait entendre la sueur rouler le long des tempes, entendre les respirations se faire plus lourdes.

— Ivan, tu me montres le fric, je te montre ta marchandise et tout se passe bien.

Il rit.

— Vous, les Américains, vous pensez être les rois du monde.

Il secoua la tête et attrapa Ax à la gorge.

— Je ne suis pas américain, répondit-il tranquillement.

Cet homme voulait lui montrer qu'il en avait une plus grosse, mais Ax n'en avait rien à foutre de sa taille. Il voulait simplement procéder à cet échange et se barrer au plus vite de cet endroit miteux.

— Tu es quoi, alors ?

Avec son accent étrange, il ne comprenait qu'un mot sur deux. Heureusement, c'étaient les mots importants.

— Mexicain.

Ivan le lâcha et fit signe à ses gorilles qui apportèrent deux valises provenant du coffre avant de les ouvrir.

— Quatre cent mille. Montre-moi la marchandise, maintenant. Ce petit jeu commence à m'énerver.

Ax alla ouvrir l'arrière du camion, Ivan sur les talons. Il grimpa à l'intérieur et tendit une main à l'homme pour l'aider à monter. Il ouvrit chacune des caisses et son homologue européen toucha les armes du bout des doigts avec une tendresse toute particulière pour les kalachnikovs.

— Magnifiques. Quel plaisir de faire affaire avec toi, Aksel.

— Tom, Lenny, appela Ax, déchargez les caisses.

Le camion se vida peu à peu et Ax s'engouffra au fond près de la caisse contenant les drogues dures. Elle était beaucoup plus petite que les autres, mais la marchandise était d'autant plus importante pour Ivan puisqu'il l'utilisait pour payer ses informateurs.

Au loin, le bruit grondant d'une moto sportive arriva et en un clin d'œil, Ivan avait dégainé son silencieux. Ax posa une main sur son bras pour le baisser, mais son angoisse était telle qu'il en avait mal au ventre. Qu'est-ce qu'Indy fichait ici ? Il voulait tous les faire tuer ou quoi ? Il n'était pas censé être là. Bordel, il n'était pas censé se pointer à ce putain de rendez-vous !

La moto déboula dans un grondement ralenti, s'engouffra dans l'entrepôt et s'arrêta, soulevant un nuage de poussière. Indy balança son casque sur le côté en descendant.

— On a été doublé, hurla-t-il.

Et au moment où il grimpait dans le camion, un énorme bruit suivi de coups de feu les surprit tous. La porte du fond avait été défoncée. Ax attrapa Indy par le col tandis qu'Ivan posait la pointe de son silencieux sur sa tempe.

— Qu'est-ce qui s'est passé ?

— Je passais dans le coin pour voir si tout allait bien et j'ai surpris Red et Derek en train d'échanger des documents avec les Philippins. Je suis venu ici directement ! Putain, je pensais que c'était déjà trop tard.

Indy devait hurler pour se faire entendre tandis que l'anarchie régnait dans l'entrepôt. Des cris, des coups de feu, plus de cris, plus de coups de feu. Une balle heurta la carlingue du camion et passa juste au-dessus de leurs têtes. Aucun d'eux ne bougea. Ivan était aussi dangereux qu'Ax et les trois hommes, bien trop nerveux pour laisser passer le moindre geste menaçant.

Red faisait partie de ses hommes depuis de nombreuses années, Derek appartenait à Ivan et les Philippins, bon sang, ils voulaient tout rafler !

D'un signe de tête de l'Européen, les trois hommes sortirent du camion. Ax dégaina son Desert Eagle, Ivan pointa son silencieux droit devant lui tandis qu'Indy récupérait l'un des fusils à pompe dans une caisse.

Le bruit déchirait l'atmosphère tendue entre eux, mais c'était le fait qu'il soit de plus en plus faible qui dégoûtait Ax. Ses hommes étaient forcément à terre. Ou pire. Et les derniers coups de feu, il les ressentait comme s'ils résonnaient directement à ses oreilles, lui vrillant le cerveau et obscurcissant sa vision. Pourtant, il ne pouvait pas se permettre de se laisser emporter. Pas quand la vie de ses hommes était en danger. C'était à lui de mettre fin au massacre, même s'il devait se retrouver six pieds sous terre. Il était le chef, et le seul à régler les problèmes dans ce putain de gang.

Les trois hommes sautèrent en même temps au bas du camion, faisant s'élever la poussière sous leurs chaussures. Ils avisèrent la situation en une seule seconde et Ax grogna.

Là dehors, c'était l'hécatombe. Mais à eux trois, ils surprisent l'ennemi qui ne vit rien venir. Ax fit feu sur tous les hommes de Yao, le leader de l'Underground, une mafia philippine ultra violente et qui faisait dans le trafic d'êtres humains. La puissance de feu de son arme faisait exploser chairs, os et boîtes crâniennes ; et voir ses hommes au sol ne lui donnait que plus de rage pour abattre ces traîtres.

Les cris qui fusaient dans tout le hangar n'étaient rien en comparaison de ceux qui résonnaient en lui.

Il n'avait aucune pitié pour ces enfoirés. Ils pouvaient supplier, pleurer, rire ou lui cracher au visage, ils finiraient tous entre quatre planches.

N'ayant nulle part où se cacher, c'était face à face qu'il massacrait les traîtres. Une balle dans le genou pour leur faire perdre l'équilibre et les empêcher de tirer. L'autre en pleine tête, en les regardant dans les yeux pour graver à jamais leur peur en lui.

Mais dans son dos, personne n'était là pour s'assurer que tout allait bien.

Ax se raidit en sentant une balle frôler son bras. Il fit volte-face et tira sans même regarder qui il visait.

Pas Indy, murmura-t-il, pour lui. Il pouvait faire face à la trahison d'un membre qu'il détestait, mais pas à celle de son meilleur ami. Pour autant, si ce devait être lui qui recevait cette balle, Ax prendrait un plaisir certain à lui faire regretter son geste avant qu'il ne meure.

Il fut cependant plus que soulagé de voir que ce n'était qu'une petite vermine qui avait été touchée.

En plein dans l'épaule. Son arme avait volé loin de lui et il rampait pour la récupérer. Mais c'était trop tard. Ax marchait vers sa victime, déterminé. La sueur qui roulait sur ses tempes dans la chaleur torride de ce cercueil de taules lui brûlait les yeux. À moins que ce ne soit les larmes contenues pour tous ses frères d'armes dont il devait enjambrer les corps pour atteindre sa cible. L'homme à la peau dorée s'était mis à trembler, son sang s'écoulant sur le sol poussiéreux et chaud. Ax s'accroupit à côté de lui, et posa le genou sur son épaule blessée. Son hurlement fut comme une douce musique à ses oreilles, et il en profita pour enfoncer le canon de son arme dans la gorge du Philippin.

— Comment t'appelles-tu ? demanda-t-il, sa voix si rauque qu'il ne la reconnut pas.

L'homme répondit, mais Ax ne fut pas capable de comprendre le moindre mot.

Il enfonça son arme un peu plus loin dans la gorge du traître, et répéta sa question.

— Comment t'appelles-tu?

Le Philippin avait du mal à respirer, encore plus à parler. Et il paniquait, et paniquait et Ax jouissait intérieurement.

— Est-ce que tu as de la famille ?

Soulagé, l'homme hocha la tête, pensant être épargné s'il jouait correctement ses cartes. Il avait tellement tort.

— Si tu ne me dis pas comment tu t'appelles, je trouverais chaque membre de ta famille et je les torturerais avant de les massacrer, les uns après les autres.

Il mentait. Il n'était pas ce genre d'homme. Il ne punissait que les coupables. Mais il les punissait sévèrement.

L'homme se mit à dire son prénom, encore et encore, et Ax secouait la tête, ne comprenant pas le moindre mot.

— Je m'impatiente.

Il soupira de façon exagérée, puis fixa l'homme droit dans les yeux, sourit, et tira.

La rage et l'excitation coulaient dans ses veines comme un poison qui ferait de lui l'homme sans foi ni loi qui le révoltait.

Ax se redressa lentement, et huma le parfum métallique dans l'air.

Autour de lui, il n'y avait plus aucun bruit. Plus aucun Philippin n'était debout.

Il se tourna pour voir où Ivan et Indy en étaient. Ivan était au sol et se tenait l'épaule et Indy... Non !

Il était agenouillé dans la poussière, les mains derrière la tête et Red pointait son arme sur lui.

L'homme était petit, mais robuste. Les cheveux grisonnants, une immense barbe qui traînait sur son ventre rebondi. Sa veste en jean élimée sur son tee-shirt Harley Davidson avait l'air de lui tenir très chaud, car il transpirait à grosses gouttes. À moins que ce ne fût parce qu'il était un salopard de traître qui ne perdait rien pour attendre.

— Jette ton arme, Ax. La partie est terminée et c'est moi qui remporte le gros lot.

— Red, réfléchis bien à ce que tu vas faire. Je ne te donnerais pas deux chances de t'en sortir.

Ce dernier partit d'un rire gras qui se coupa net. Il reporta son attention sur Ax et dans ses yeux, il vit le défi et la haine.

— Je t'ai offert un toit et un boulot. Pourquoi nous as-tu trahis ?

— Désolé... Non en fait, je ne suis pas désolé. C'est la vie, mon pauvre. Les rois sont décapités, les empereurs sont empoisonnés. Qu'est-ce que tu es, Ax ? Notre roi, ou notre empereur ?

— En fait, je pensais être le président.

Derrière Red, Ivan rampa avant de lui asséner un coup dans le genou qui le déstabilisa. Indy plongea sur le côté et Ax explosa le crâne de Red avec toutes les balles qu'il lui restait.

Le bilan fut rapide et sombre. Ivan et Ax conclurent leur affaire et repartirent chacun avec trois morts dans leurs rangs. Ax se sentait soulagé que la plupart de ses hommes étaient seulement blessés, mais la mort de ses trois amis, frères, camarades l'avait troublé. Et heureusement, putain, heureusement qu'Indy les avait prévenus juste avant sinon, ils auraient tous été massacrés.

Ils partirent à la maison dans une ambiance morne. Les morts avaient été laissés sur place, la police prévenue anonymement. Les hommes et les motos avaient été chargés dans le camion et il avait fait la route seul à l'avant, Indy à l'arrière du convoi avant de rentrer chez lui. Dans sa maison. Ce qui était censé être son lieu de travail autant que son havre de paix.

La paix qu'il n'arrivait toujours pas à trouver.

Les jours qui suivirent, Ax et ses hommes n'avaient fait que dormir et se morfondre.

Et quatre jours plus tard, aux funérailles, le seul rayon de soleil qu'il vit fut Ebony arrivant dans un tailleur noir tout simple, la tristesse peinte sur ses jolis traits. Parce que, même si elle ne connaissait pas ces hommes morts pour lui, elle partageait sa peine. Pour de vrai. La sienne et celle d'Indy aussi qui lui avait raconté tout ce qui s'était passé. Ebony avait pleuré avec eux. Elle avait aidé ses hommes en leur offrant à manger et les aidant à écrire leurs derniers hommages. Elle avait passé des heures avec eux, écoutant, notant, corrigeant. Elle avait été tout simplement parfaite.

Et de la voir arriver au bras d'Indy était à la fois douloureux et rassurant. Douloureux, car ses sentiments pour la jeune femme ne faisaient que se raffermir. Rassurant, car il avait l'impression que les membres de

sa famille venaient d'arriver. Et Ax aimait sa famille.

Les hommages se déroulèrent dans un mélange d'émotions fortes et percutantes, sous une pluie fine et un ciel gris. L'eau lavait les cercueils surmontés de fleurs. Elle s'infiltrait sous leurs vêtements, mais Ax ne ressentait rien d'autre que cette jalousie qui le poussait à se rapprocher d'Ebony. Les familles de ses hommes pleuraient, les membres du gang priaient, mais lui, il ne voyait que cette femme.

— J'ai oublié le bonheur, la paix a déserté mon âme ! Et j'ai dit : « Toute mon assurance a disparu avec l'espoir qui me venait du Seigneur. » Revenir sur la misère où je m'é gare, c'est de l'amertume et du poison ! Sans trêve, mon âme y revient, et je la sens défaillir. Mais voici que je rappelle en mon cœur ce qui fait mon espérance : les bontés du Seigneur ne sont pas épuisées, ses miséricordes ne sont pas finies ; elles se renouvellent chaque matin, car sa fidélité est inlassable. Je me dis : « Le Seigneur est mon partage, c'est pourquoi j'espère en lui. » Le Seigneur est bon pour qui se tourne vers lui, pour celui qui le recherche. C'est une bonne chose d'attendre en silence le secours du Seigneur.

Et il avait honte de la vouloir alors qu'il était entouré de tombes tristes. De la vouloir maintenant alors qu'il rendait hommage à ses frères. Et il avait honte de la désirer alors qu'elle était avec son meilleur ami. Le seul qu'il n'avait jamais eu.

— Et toi, va jusqu'à la fin. Tu te reposeras, puis tu te tiendras debout pour recevoir ta part à la fin des jours.

Le prêtre était humble et parlait d'une voix forte. Pourtant, rien de ce qu'il disait n'arrivait à consoler Ax.

Puis ils rentrèrent à la maison et Indy disparut chez Ebony qui lui avait préparé un repas chaud. Ax ne sut comment le surmonter.

Chapitre 11

Une semaine était passée depuis notre dernier dîner avec Indy et je ne l'avais plus revu. Après l'enterrement, j'avais passé des heures à le serrer contre moi de peur qu'il ne lui arrive un jour la même chose. Sa tête contre ma poitrine. Ses bras me serrant fort. J'avais eu autant besoin de lui que lui de moi. Je ne savais pas pourquoi il avait disparu. Je pensais que peut-être, il s'était rendu compte que la dangerosité de son métier ne lui laissait pas le loisir de me côtoyer. Ou peut-être qu'il n'avait simplement plus envie de me voir. Dans tous les cas, j'en étais bouleversée.

Ax, par contre, était toujours là. Il m'embêtait tous les jours à la boîte aux lettres.

J'avais reçu deux nouvelles lettres que j'avais réussi à lui cacher et mon moral était tombé bien bas. J'avais tenté d'envoyer un ou deux... bon d'accord, une bonne dizaine de messages à Indy, mais il n'avait jamais répondu. J'en avais déduit que nous n'étions plus rien, lui et moi. Je passais toutes mes soirées à déprimer chez Soren sans réussir à lui dire que j'avais peur de mon poète psychopathe ou que le fait de ne plus voir Indy me coupait le souffle. Lui, il ne voyait rien. Il me servait son vin, me parlait de ses recherches et me faisait rire comme toujours. Mais le cœur n'y était pas.

Le mercredi matin, je décidai d'aller au bureau pour y travailler. J'avais besoin de changer d'air, de voir mes collègues et je passai donc quelques heures à mettre en page mes chroniques en étant interrompue toutes les dix minutes. C'était simplement génial.

J'avais passé la journée à rire et à boire du café dans une ambiance détendue. Tous les employés de L&L adoraient leur boulot et ça se ressentait dans l'atmosphère gaie de la boîte. Et même avec toutes ces interruptions, tout le monde faisait son travail et des heures supplémentaires sans s'en rendre compte. C'était un véritable Eldorado. J'étais consciente que ce genre d'ambiance était rare, mais ici, il y avait tout ce qu'un salarié rêvait d'avoir.

En sortant de l'immeuble à la fin de la journée, je décidai de passer dans un magasin de décoration pour acheter un petit quelque chose à Ax. Il était installé depuis près d'un mois désormais, mais sa maison restait toujours vide de décoration. J'errai un long moment dans un immense magasin sans que rien ne me tente. Qu'est-ce qu'un homme, chef de gang, probablement millionnaire, pourrait vouloir chez lui ? Un vase ? Nul. Un tapis ? Pour rouler un cadavre dedans... Je ne voulais pas être complice ! Une plante peut-être ? Mouais, il avait déjà du mal à s'occuper de lui, se rasant quand c'était vraiment nécessaire. Je ne voulais pas qu'il tue un être innocent comme une fougère. C'était donc râpé pour un chaton.

Mais au fond du magasin, mon œil fut attiré par le cadeau idéal. Un maneki-neko, petit chat porte-bonheur japonais. Avec ses deux pattes blanches en l'air et son sourire mignon, je sus que c'était ce qu'il fallait. J'avais bien vu que les tatouages d'Ax avaient tous un rapport avec le Japon. Alors j'en avais conclu qu'il aimait ce pays. Je retournai le chat entre mes mains pour voir s'il n'était pas ébréché, mais il était parfait. Il avait un collier rouge avec un grelot doré, les yeux clos, et ce que j'aimais par-dessus tout, c'était le côté porte-bonheur. Pour Ax, Indy, mais aussi pour Spider. Je les aimais bien, malgré leurs défauts. Je les aimais bien, et j'angoissais pour eux malgré moi parce que je savais qu'ils côtoyaient le danger.

Je fis emballer mon cadeau puis je traversai la ville à pied pour me rendre au parking. Le plus grand parking de cette petite ville était situé en périphérie, mais j'étais obligée de m'y garer, car les places au centre ville étaient plus rares que les licornes multicolores et à l'heure où j'étais arrivée, celui de L&L était plein.

Alors que je marchais sur l'avenue principale, une silhouette familière m'apparut, juste sous le nez. Je me figeai et tentai de voir s'il s'agissait bien d'Indy. Grand, musclé, avec son blouson en cuir et ses cheveux brillants. Je le hélai timidement, mais il ne m'entendit pas.

Alors, comme n'importe qu'elle femme l'aurait fait, je décidai de le suivre pour pouvoir le rattraper dans un endroit moins bondé. Il tourna dans une ruelle près de ma destination et s'engouffra dans un garage encore ouvert à cette heure tardive. Le sol était taché de noir et des voitures en pièces détachées s'entassaient dans les coins. Une couche épaisse de poussière cohabitait avec des insectes morts et des odeurs agressives d'huiles de moteur.

— Indy ? appelai-je, d'une voix faible en croisant les bras sur ma poitrine.

Si je m'étais sentie à l'aise dans mes vêtements toute la journée, j'avais désormais l'impression de clignoter comme un sapin de Noël au milieu de cette crasse et de ces calendriers de femmes peu vêtues. Pour peu qu'elles soient vêtues, en fait. J'avais un pantalon slim moulant avec des talons vertigineux et un chemisier beige transparent avec un soutien-gorge bustier noir en dessous. Là où ce garage criait « danger », moi, je hurlais « luxe. »

Je fis un tour sur moi-même, tentant de repérer Indy et au moment où j'allais quitter cet endroit qui me donnait la chair de poule, un homme débarqua. Il était grand et musclé, dans le genre bodybuildé. Son crâne rasé était couvert de tatouages et il arborait un bouc négligé et... un immense couteau pointé vers

moi.

Je reculai, sachant pertinemment qu'avec mes talons, je n'aurais jamais pu prendre mes jambes à mon cou et il m'attrapa par l'arrière de la tête avant de me coller sa lame sur la gorge.

Oh ! Mon dieu, j'allais me faire tuer dans un garage sordide par un néo-nazi féroce et tout sale !

— Qu'est-ce que tu fous ici, pétasse ?

Il pressa son arme un peu plus fort contre ma peau, si bien que je ne pouvais plus parler.

— Tu es sourde, en plus ?

Sa lame descendit lentement le long de ma gorge puis sur mon buste. J'étais figée, incapable de bouger. Me battre contre n'importe qui, sans la menace d'une arme, m'était facile. Mais je ne pouvais rien faire contre l'acier pressé près de mon cœur. Mes mains étaient gelées et serraient le maneki-neko contre mon ventre.

Pitié, porte-moi chance, petit chat, pitié !

Et les doigts noirs de crasse de mon agresseur resserrèrent leur prise sur ma nuque, me faisant grimacer de douleur.

— Lâche-la tout de suite !

Indy arriva et attrapa l'homme par le cuir de son gilet sans manches. Il le fit dégager de mon champ de vision en moins d'une seconde, mais la tension dans le garage ne faisait que grimper et brûler. Je me plaquai au mur, affolée parce que maintenant, Indy était lui aussi en danger.

— Tu connais les règles mieux que nous, Indy. Et ce n'est pas parce que c'est une nana que ça change quoi que ce soit. Les curieux, on les bute. Surtout quand ce sont des journalistes.

— Elle n'est pas journaliste.

— Comment le sais-tu ?

— Je le sais parce que c'est ma nana.

Moi, j'étais perdue...

Indy me tira à lui et m'enlaça avant de me poser sur la table poussiéreuse derrière moi. J'avais conscience que mon futur était en train de se jouer en ce moment même alors j'enroulai les jambes autour de sa taille et je me frottai à lui en gémissant sous ses baisers torrides. Il fallait que ce crétin y croie. Je ne voulais pas qu'il me découpe en rondelles dans le fond de son garage miteux.

La langue chaude d'Indy se glissa dans ma bouche quand je haletai contre lui et je le laissai s'inviter en moi, me bousculer, me presser jusqu'à me faire tourner la tête, à bout de souffle.

L'homme se mit à rire et posa la main sur l'épaule d'Indy, le forçant à me lâcher.

— Tu fais dans les poules de luxe, maintenant ?

— N'oublie pas à qui tu parles, mec.

Un vent polaire s'abattit sur nous tandis que les yeux du néo-nazi s'écarquillaient. Indy s'écarta de moi et je sautai de la table avant de rouler des hanches jusqu'à lui et de m'accrocher à son bras musclé.

— Je ne l'oublie pas, non. Je ne l'oublie pas.

La menace qui pesait dans ces mots n'avait rien de subtil, mais Indy semblait s'en amuser.

— Fais ton boulot, je repasse dans quelques jours. Et n'oublie pas qu'Ax ne pardonne pas deux fois.

Indy posa la main sur mes fesses et les frotta avec vigueur pour me dépoussiérer. Il avait l'air de beaucoup trop aimer cette situation. Je gloussai, les traits toujours crispés puis il me poussa dehors.

Une fois la ruelle dépassée, sa main remonta vers mes épaules et il me colla à lui. Je marchai sans savoir où nous allions, ni même sans voir le monde. Tout ce qui me restait en tête, c'était cette lame contre ma gorge et la tension qui ne voulait pas me quitter. Nous nous arrê tâmes finalement au milieu d'une autre rue et il me tourna vers lui.

— Ebony ?

Je levais les yeux et j'attendis.

— Tu vas bien ?

Je secouai la tête. Dans tous les sens. Je ne savais pas moi-même si c'était un oui ou un non.

— Qu'est-ce que tu faisais là-bas, bon sang ? Ça ne te suffit pas de traîner avec notre gang, il faut que tu ailles le faire chez les autres ?

— Non ! m'offusquai-je. Bien sûr que non ! J'allais juste rentrer à la maison et je t'ai vu. Je t'ai appelé, mais tu n'as pas entendu et je voulais te dire bonjour... Je ne pensais pas... Je ne savais pas !

— Ebony...

Il soupira et m'embrassa avec autant de fougue que dans le garage.

— Toi aussi tu m'as manqué, murmura-t-il.

Je le repoussai violemment et croisai les bras.

— Tu aurais pu venir me le dire plus tôt.

— Je ne pouvais pas. J'étais en mission pour Ax et je n'avais pas le droit d'avoir de contact avec l'extérieur. Je voulais te prévenir avant de partir, mais je n'ai pas eu le temps... Ax... Il n'est pas toujours aussi sympa qu'avec toi.

— Il n'est jamais sympa avec moi. Il ne fait que m'embêter.

Je rangeai le maneki-neko dans mon sac à main puis je passai les doigts sur mes yeux fermés.

— Tu sais, j'étais en Californie il y a encore quelques heures. Je viens juste de rentrer en ville et quand j'ai su que je pouvais enfin revenir, je n'ai fait que penser à toi.

Ses mains caressèrent mon visage, repoussèrent mes cheveux et il avança d'un minuscule millimètre qui permit à nos corps de se rencontrer. Il me releva la tête pour que je croise son regard bleu clair qui m'avait tant manqué. J'enlaçai sa taille ferme en passant sous son blouson et je sentis sa chaleur s'infiltrer en moi.

— J'allais venir te voir dès la fin de mon rendez-vous avec ces crétins du garage.

— C'est vrai ?

— Oui.

— Je ne sais pas si je te crois. Moi, je pense que d'abord, tu aurais été voir ma voiture et je serais passée en second.

Il rit et fourra la main dans sa poche.

— Tiens, je t'ai ramené ça. Ce n'est que trois fois rien, mais quand je l'ai vu, j'ai pensé à toi.

Il me tendit une petite boîte de velours noir que j'attrapai d'une main fébrile.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Ouvre et tu le sauras.

J'ouvris la boîte, le souffle coupé. Elle contenait une magnifique bague en argent dont les coraux sculptés entouraient une opale dans plusieurs tons de bleu iridescent.

— C'est magnifique ! Oh, tu n'aurais jamais dû ! C'est...

— Le bleu représente l'océan. J'aurais aimé que tu puisses le voir, toi aussi. Au coucher du soleil, c'était magnifique.

— Bon sang, Indy !

J'avais les larmes aux yeux. Quelle fille j'étais !

Je sortis le bijou de son écrin et Indy l'attrapa pour le passer à mon majeur. Elle avait la taille parfaite.

— Selon certaines médecines traditionnelles chinoises, le majeur contient un méridien énergétique qui est directement relié...

Son index glissa le long de mon majeur, de ma main, de mon bras. Il roula sur mon épaule, entre mes seins

et se fixa à cet endroit. Tout au long de son chemin, ma peau s'était couverte de frissons, son doigt laissant une empreinte chaude sur moi, en moi.

— ... au cœur.

— C'est pour ça que tu as choisi de le mettre à ce doigt ?

— Oui. Je veux être au plus près de ton cœur à chaque instant du jour et de la nuit.

— Mais tu y es déjà, Indy.

Et il m'offrit un baiser digne d'un film hollywoodien.

Il me renversa dans ses bras avant de prendre mes lèvres en otage. Quelques personnes passèrent à ce moment-là et nous huèrent, applaudirent. Si seulement elles savaient à quel point Indy embrassait comme un dieu...

Bon sang, je n'avais jamais autant aimé l'Écosse qu'aujourd'hui !

Lorsqu'il me releva, j'étais à bout de souffle et de petites étoiles scintillantes brillaient devant mes yeux.

— J'ai failli mourir étouffée, mais ça valait le coup, décrétai-je.

Il posa la main sur ma taille et nous fit avancer dans la rue.

— Je te raccompagne chez toi.

— Pas besoin, je suis venue en voiture. Je suis garée au parking en périphérie.

— Alors je te raccompagne à ta voiture.

— Tu n'es pas obligé.

— Je sais, mais je suis garé là-bas aussi. Je voulais juste faire semblant d'être un gentleman.

— Tu n'as pas trouvé de place en ville pour ton scooter ?

— Retire ce que tu viens de dire, femme ! Ou je t'emmène sur ma monture pour te montrer à quel point elle force le respect.

— Un jour, peut-être. Mais pour aujourd'hui, ce ne sera pas possible. Je dois voir Soren dans trente minutes.

— Soren ? Le voisin ? Qu'est-ce que tu fiches avec lui ?

— Encore jaloux ?

— Complètement !

— C'est moche.

— Je m'en fous.

— Il est comme mon frère. On pourrait se retrouver nus dans le même lit qu'il ne se passerait rien.

Jamais je ne me déshabillerais devant Soren mais c'était juste histoire de lui prouver à quel point il n'y avait rien entre nous.

— Ebony, dis-moi que tu n'as pas l'intention de dormir dans le même lit que lui ? Et nue ?

Son ton outré et son expression choquée étaient hilarants, cela dit.

— Absolument pas. Mais bon, qui sait de quoi une femme célibataire peut avoir envie à l'aube de ses trente ans, hein ? Nous avons des besoins, comme tout le monde.

— Célibataire ?

Arrivés à ma voiture, je m'adossai à la portière et il m'emprisonna entre ses bras.

— Tu n'es pas célibataire.

— Ah bon ?

— Non.

— Et qui est l'heureux élu, alors ?

— Moi. Moi et ce, depuis quelque temps déjà. Tu le sais n'est-ce pas ? Tu le sais...?

— Non, répondis-je en toute sincérité. Ce n'était pas vraiment très clair avant et quand tu es parti, j'ai pensé qu'il n'y avait jamais rien eu.

Je baissai les yeux.

— Au fait, quand tu allumeras ton téléphone, il se peut que tu reçoives un bon nombre de messages désespérés. Ne les lis pas.

Je le poussai et montai dans ma Pontiac avant d'ouvrir la fenêtre. Il faisait une chaleur étouffante dans cette boîte de conserve, c'était l'enfer.

— Je les lirais tous un par un et plusieurs fois. J'espère que tu as pensé aux photos coquines, aussi.

— Mais bien sûr !

Je démarrai en faisant crisser les pneus sur le revêtement rouge du parking puis je mis mes lunettes de soleil quand j'en sortis. Les feux passèrent tous au vert à mon arrivée et je mis en route la musique. J'avais fait installer un lecteur CD pour quand j'avais beaucoup de route à faire. Pour les fêtes de Noël, j'allais toujours chez mes parents dans le Vermont et c'était le seul moment de l'année où je voyais mon frère. Mais conduire des heures en étant obligée de chanter toute seule pour passer le temps, c'était vraiment déprimant. Au moins, avec mes disques, je pouvais faire des duos avec mes chanteurs préférés.

Je m'élançai sur la grande route toute droite et déserte, une main à la fenêtre quand un grondement sourd me fit sursauter. J'avisai Indy dans le rétroviseur, sur sa moto aux lignes dynamiques. Il me dépassa à une vitesse presque deux fois la limite autorisée en me jetant un regard brûlant derrière la visière transparente de son casque.

Indy était de retour. Mon humeur maussade, elle, s'était envolée.

Le temps de me garer un peu plus bas dans la rue, une réunion de motards se déroulait sur la pelouse en souffrance d'Ax. Indy discutait avec Spider et ils riaient ensemble. Ax parlait avec River et deux autres balaises trop vieux pour leurs pantalons moulants en cuir. Mais quand je remontai la rue, j'eus l'impression d'être nue sous leurs regards perçants.

Ils n'avaient jamais vu de femme ou quoi ?

Indy me fit un signe de la main et je m'approchai de lui. Mon chemisier transparent me donnait soudain l'impression d'être trop... transparent quand tous ces hommes me parcoururent du regard. En travaillant presque uniquement avec des femmes, je n'avais pas de problèmes vestimentaires la plupart du temps. Mais avec ces nouveaux voisins plus qu'étranges, il allait falloir que je me fasse une raison.

Quand j'arrivai près de mon homme, il se plaça derrière moi et m'enlaça en embrassant mon cou.

Quelques huées s'élevèrent autour de nous et je savais que j'étais rouge comme une tomate, mais le regard tendre de Spider me détendit. Lui, au moins, il ne me regardait pas comme un quatre heures potentiel.

Spider était un homme mince et assez petit, mais on devinait aisément les muscles effilés sous ses vêtements larges. Il était très pâle et le foncé de ses tatouages ressortait davantage ainsi. Ses cheveux, noirs et longs, étaient noués n'importe comment et son regard noisette perçant lui donnait des airs de mafioso.

— Tu vas travailler dans cette tenue ? demanda River en s'approchant.

— Oui, pourquoi ?

— Je ne sais pas. Si tu veux faire le trottoir, tu peux aussi bien rester avec nous, on paie mieux.

— Non, je ne fais pas le trottoir et si je le faisais, je le préférerais nettement à toi.

— C'est qu'elle a des griffes, ta nana, Indy.

— Et moi j'ai un flingue. Si tu lui manques encore une seule fois de respect, toi aussi tu finiras sur le trottoir. Avec la tête éclatée.

Indy me serrait si fort contre lui que sa chaleur m'étouffait.

— Calme-toi, lui dis-je, d'un ton doux.

J'aimais mes vêtements comme ils étaient et je n'avais pas honte de les porter. La seule chose qui m'agaçait, c'était que ça excitait ces animaux. Et je préfèrai nettement mettre des vêtements moins transparents et passer inaperçu que de voir leurs regards lubriques sur moi.

— Moi j'aime beaucoup ce que tu portes. Et si un seul d'entre vous continue à la regarder de cette façon, je vous jure que je vous le ferais payer ! râla mon homme.

Je m'agrippai à son bras et y enfonçai les ongles pour qu'il arrête de les menacer. J'avais chaud, j'étais angoissée. Je ne savais pas comment fonctionnaient les choses parmi eux, mais j'étais à peu près certaine que de menacer ces enfants de Satan n'allait rien arranger du tout.

— Indy, je crois que je vais rentrer. J'ai un repas à préparer. Tu veux m'aider ?

Il dévisageait un à un les hommes présents et ceux-ci le défiaient du regard.

— Ça suffit les mecs, grogna Ax. Si l'un d'entre vous touche à la voisine, j'aiderais Indy à vous buter. Maintenant, retournez à vos occupations. Je ne vous paie pas pour mater les nanas dans les rues.

Les hommes retournèrent dans la grande maison et j'en profitai, maintenant que nous n'étions plus que quatre avec Spider et Ax, pour retirer le petit paquet rose de mon sac à main.

Je le tendis à Ax qui écarquilla les yeux.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Ton cadeau de pendaison de crémaillère.

— C'est rose !

— Le papier cadeau, ça se jette à la poubelle, gros dur. À moins que tu ne veuilles le garder pour ta collection ?

Spider ricana et récolta un coup de coude dans les côtes.

Ax déchira le papier cadeau avec précaution. J'avais l'impression qu'il n'avait jamais fait ces gestes de sa vie et cela m'attrista.

Il sortit le petit chat blanc et son visage pâlit avant de se colorer d'un rouge profond.

— Un maneki-neko ! C'est... le plus beau cadeau que je n'ai jamais eu de ma vie, Ebony !

— Ne dis pas ça...

— Je t'assure !

Il se jeta sur moi et me serra si fort contre lui que je manquai d'air rapidement.

— Comment as-tu su ? Comment savais-tu...

— Tes tatouages. Disons qu'ils m'ont un peu guidée pour le choix du présent. C'est un porte-bonheur.

— Je le sais.

— Va lui trouver une place maintenant, dis-je avec le sourire.

Ax m'embrassa sur la joue et courut chez lui avant de disparaître.

— Et pour moi, tu as aussi un cadeau ? demanda Indy à mon oreille.

— Tout dépendra de la façon dont notre soirée va se dérouler, répondis-je avec un sourire charmeur.

Chapitre 12

La semaine avait été longue. J'étais allée au bureau tous les jours donc j'avais passé moins de temps avec Soren. Me sentant coupable, j'avais passé presque tous les soirs chez lui sous le regard furieux d'Ax qui devait se poser mille questions. Tant pis pour lui, ma vie privée ne le regardait pas.

Indy avait encore été investi d'une nouvelle mission et je commençai à croire qu'Ax voulait à tout prix l'éloigner.

Le samedi, je me réveillai de bonne heure sous le bruit d'un moteur de moto. Et je reconnaissais ce moteur entre mille. Indy était enfin revenu. Après un passage éclair de deux secondes dans la salle de bain pour voir si ma tête n'était pas trop horrible, je descendis les marches quatre à quatre et j'ouvris la porte à la volée. Indy était en train de ranger son casque sous son siège et il se tourna vers moi dès que je mis un pied sur le perron. Je portai une nuisette noire très sage et à cette heure-ci un samedi, personne ne traînerait dehors. J'étais sauvée.

Je marchai vers lui, le sourire aux lèvres et il remonta lui-même le chemin pour me rejoindre.

— Déjà debout ? demanda-t-il en me prenant dans ses bras.

— Tu connais Ivan Pavlov ?

— C'était un scientifique, non ?

— Oui. Il a travaillé sur le conditionnement.

— Et toi, tu dois écrire une critique de son dernier livre alors tu es réveillée à huit heures un samedi ?

— Non, j'ai entendu ta moto alors je suis sortie pour te voir. Je suis conditionnée. Moto = Indy, Indy = câlin.

— Si tu veux, on peut retourner se coucher.

Je gémis mon approbation tandis que la chaleur et la tension s'éveillaient en moi. Il me prit la main et déposa un baiser sur mes lèvres. Il était presque aussi angoissé que moi et c'en était drôle.

Après tout, nous n'avions encore *rien* fait, à notre plus grand désespoir. À chaque fois qu'il mettait les pieds chez moi, Ax l'appelait pour l'envoyer quelque part.

— Qu'est-ce que vous faites ?

Et justement, la voix glaciale d'Ax nous fit sursauter. Il se tenait à quelques mètres de nous, les yeux rivés sur nos doigts entrelacés.

— Salut, boss. Je viens de rentrer alors j'allais me reposer.

— Tu as encore du boulot.

— J'ai bossé toute la nuit. Je n'arrête plus depuis presque vingt heures. Je ne pourrais pas continuer à ce rythme.

Ax semblait en colère et je savais qu'il était jaloux. Il était jaloux du temps qu'Indy passait avec moi, peut-être aussi de la relation que nous essayions de construire.

— Ax, dis-je d'une voix douce, pourquoi est-ce que tu es en colère ?

— Je ne suis pas en colère.

— Alors pourquoi est-ce que ton front est plein de rides ? Ne me dis pas que tu viens d'avoir soixante ans, je ne te croirais pas.

Il soupira et passa la main sur ses yeux.

— Pas d'humeur, c'est tout. Indy, tu peux te reposer. J'ai abusé ces derniers temps. J'envoie River te relever.

— D'accord.

— Et Ebony, je suis étonné de te voir dehors en nuisette sans un livre sous le bras. Tu te relâches, on dirait.

Je gloussai et me précipitai à la maison chercher les clefs de la boîte aux lettres.

Comme d'habitude, j'avais reçu un livre. Et aussi une nouvelle lettre. Je la cachai sous le colis, comme si de rien n'était, mais au fond de moi, la peur me tailladait les entrailles. J'avais froid. J'étais gelée et je regardais partout autour de moi pour voir si quelqu'un de louche errait dans les parages et quand un téléphone sonna près de moi, je manquai de hurler tant j'étais surprise.

— Fais chier, grommela Indy. Je dois y aller...

Intérieurement, je pleurai ma déception tant j'avais besoin de lui en cette seconde. Je me sentais tellement nerveuse et abattue par ma nouvelle lettre. Si peu en sécurité quand il n'était pas près de moi.

Je vivais un cauchemar dont personne ne connaissait les conséquences et que je n'arrivais pas à effacer de ma mémoire tous les matins au réveil.

Je reculai d'un pas pour rentrer chez moi.

Ax me fit un signe de tête pour me dire au revoir. Je voyais bien qu'il était content qu'Indy doive repartir. Mais pas de façon mesquine. Ce n'était que sa jalousie. Bah, il se ferait à l'idée.

Indy rangea son téléphone dans sa poche puis m'attrapa entre ses bras forts avant de m'embrasser avec cette sorte de possession qui me mettait totalement à l'aise alors que j'aurais dû en être révoltée.

Mais c'était trop bon pour que je m'en offusque. À chaque seconde passée entre ses bras, je me sentais invincible et libre. Et je n'avais qu'une envie, c'était de l'attirer chez moi et de le forcer à rester à coup de chantage pas très catholique.

— Je suis désolé, Ebony. Crois-moi, je préférerais mille fois rester avec toi, mais je ne peux pas énerver ces hommes qui m'attendent.

Mon estomac se noua. Flirter avec le danger était excitant. Mais quand ce danger devenait trop réel, trop palpable, tout le glamour disparaissait soudain.

— Je comprends. Reviens vite.

Après un dernier baiser, il repartit sur sa moto pétaradante et moi, je rentrai pour ouvrir ma lettre.

"Mienne.

C'est le mot que je te ferais hurler au cœur de la nuit.

Mienne.

C'est le mot que je te ferais scander à la lueur d'une

bougie.

Mienne.

C'est le mot que je graverais au couteau,

Dans ta chair, comme sur ton tombeau."

Je pliai la feuille en deux avant de la ranger dans le tiroir d'une main tremblante. La pile était haute et témoignait nettement de la fascination de cet homme pour moi. J'avais lu chacun de ces mots qu'une seule et unique fois, mais je me souvenais de ces vers comme s'il s'agissait des poèmes de mon auteur préféré. Chaque menace, chaque image macabre était incrustée dans ma tête et j'avais souvent fait des cauchemars à cause de cela. Pourtant, c'était la première fois qu'il m'envoyait des lettres de façon aussi répétitive et j'étais certaine qu'il commençait à devenir fou. Enfin, encore plus fou.

Pourquoi ? Qu'est-ce que j'avais bien pu faire pour qu'il choisisse tel ou tel moment pour me harceler

? Porter un certain type de vêtements ? Le croiser par inadvertance ? Ou est-ce que son cerveau malade était juste sens dessus dessous ?

Mais surtout, est-ce que je ne devrais pas parler à Indy et Ax de ces lettres ? Leur demander de me conduire au commissariat comme ils l'avaient déjà proposé ? Parce que oui, je me sentais en danger.

Et non, je ne me sentais pas la force d'affronter cette situation toute seule.

Je décidai de me remettre à mon livre de cuisine pour réaliser deux recettes aujourd'hui. Après des courses rapides, j'invitai Soren à venir déguster avec moi ce que j'avais fait. Un jambalaya bien épicé

ainsi qu'une key lime pie, la tarte au citron typique américaine.

— Alors, comment ça se passe au bureau en ce moment ? Je ne te vois plus jamais.

Soren se pencha vers son assiette qu'il dévora à une vitesse affolante.

— Ça se passe à merveille. Ça fait du bien de bouger un peu même si je regrette de ne plus pouvoir passer autant de temps avec toi.

— On a nos soirées, c'est déjà pas mal, répondit-il avec un grand sourire chaleureux.

— C'est vrai. Mais ça me manque de ne plus entendre parler de tes recherches pendant des heures.

— Tu te moques ? C'est petit...

— Non, je t'assure ! Je trouve ça intéressant. Même si je ne comprends pas tout, j'adore voir à quel point tu es passionné par tes recherches et dès qu'on aura un peu plus de temps et moins de trois verres de vin dans le nez, tu auras intérêt à me faire un topo complet.

Soren éclata de rire avant de débarrasser son assiette et de m'embrasser sur la tempe.

— Je nous sers deux parts de tarte. On peut peut-être aller manger au salon ?

— Pas de souci.

Nous nous installâmes sur le canapé avec nos verres et nos assiettes à dessert pleines.

— Et les voisins, ils n'ont pas encore essayé de te faire avaler des boulettes de cocaïne ?

— Pas encore, raillai-je.

— Et quand est-ce que tu commences à te promener dehors en bikini fluo ?

— Soren ! hurlai-je en lui balançant un coussin.

— Quoi ? Ce n'est pas moi qui gère la mode dans le gang. Je pense que si tu veux te faire accepter par ces dames, tu vas devoir t'y mettre aussi. Au moins, tu es déjà blonde. Il ne te manquera pas grand-chose pour leur ressembler.

— À part cinq kilos de khôl, de fond de teint et de rouge à lèvres ?

— Et des faux ongles. Et une attitude un peu plus bravache. Tu es trop sympa pour le moment.

— Je peux m'entraîner à être méchante sur toi si tu veux.

— Hum, non merci. Je t'ai déjà vue t'en prendre aux petits vieux du quartier, je ne veux pas être ta prochaine victime.

— Hein ? Quoi ? Mais c'est eux qui avaient commencé !

— Oui, c'est ce qu'on dit.

— Je te le jure ! Et ce n'est pas parce qu'ils sont vieux qu'ils ne sont pas fourbes et méchants. Les Lasting sont de vrais démons !

— Ils sont adorables. Comme tous les petits vieux.

— Alors je te mets au défi d'aller chercher une boîte de cookies dans le placard et d'essayer de leur vendre.

C'était carrément l'alcool qui parlait, là.

— D'accord ! D'accord !

Soren se leva d'un bond, son immense carcasse mince vacillant légèrement.

— Tu es bourré, gloussai-je.

— Pas autant que toi.

Il ouvrit tous les placards de ma cuisine avant de brandir un vieux paquet de crackers.

— Ha ! Ha ! déclara-t-il avec un sourire immense sur ses lèvres fines.

— Ce ne sont pas des cookies ! Et ce paquet de crackers est entamé depuis au moins sept ans.

Je l'attrapai et le lançai vers la poubelle. Il ricocha sur le mur avant de s'ouvrir et de tomber par terre.

Je haussai les épaules puis je grimpai à genoux sur le plan de travail pour attraper les cookies sur la plus haute étagère. Je les avais rangés là pour ne pas être tentée et surtout, pour que dans mes grands moments de flemme je n'aie pas envie de faire de l'escalade pour aller attraper ces rondelles de calories ambulantes.

Soren réceptionna le paquet de cookies tout chocolat avant de m'aider à descendre de là-haut.

— C'est parti, ma petite dame. Tu vas bien voir que les Lasting sont adorables et mignons comme tout.

Mais mon cher ami déchantait bien vite, pour mon plus grand délice.

Lorsque monsieur Lasting ouvrit la porte, Soren prit son air le plus grave et le plus profond, comme si le monde allait partir en vrille dans les secondes à venir.

— Bonjour Monsieur Lasting. Je m'excuse d'avance de vous déranger mais...

— Pourquoi tu t'excuses, grande dinde ? Si tu ne voulais pas venir me faire chier, fallait pas frapper à la porte.

Soren pâlit et recula d'un pas.

— Je suis désolé, mais je vends ces cookies pour les écoliers...

— Je m'en fous.

Le ton de monsieur Lasting était rêche et colérique.

— Si je n'ai pas eu de gosses, c'est pour ne pas être emmerdé. Et ce n'est pas pour que ceux des autres viennent me casser les pieds comme toi et tes gamins.

— C'est important, vous savez.

— Tu sais ce que je trouve important, moi ? C'est d'être au calme.

Sur ce, monsieur Lasting attrapa son balai et commença à abattre le manche sur Soren. Celui-ci fit un grand bond en arrière et remonta l'allée à reculons, les bras levés devant lui.

— Monsieur Lasting, je vous en prie, nous sommes tous civilisés.

— Les petits délinquants dans ton genre, je les connais.

Il continua à frapper Soren qui n'osait pas intercepter le balai. Madame Lasting sortit à son tour, un pulvérisateur à la main. Elle se précipita vers Soren et commença à l'asperger d'eau en le traitant de tous les noms. Morte de rire comme je l'étais, je regardais le spectacle jusqu'à m'effondrer au sol tant je ne tenais plus debout. Quand je vis les deux vieux diaboliques courir vers moi à près de trois mètres à l'heure, je me redressai et courus en direction de chez moi, Soren sur les talons.

— Bordel de merde ! Je n'avais jamais eu aussi peur de ma vie ! déclara-t-il en reprenant son souffle. Tu avais raison, ils sont carrément déchaînés.

— Et encore, ils ne t'ont pas lancé des pommes. Je te jure que ça fait un mal de chien !

— Pourquoi tu avais été les voir à la base ?

— Ils avaient perdu leurs clefs de voiture dans leur allée et je leur ai rapporté.

Soren grommela quelques grossièretés avant d'aller se chercher un nouveau morceau de tarte.

— Il me faut du réconfort et ce dessert est parfait pour ça.

— La prochaine fois, tu me croiras sur parole. Ça t'évitera de dévaliser mon frigo.

— Mais j'aime le dévaliser. Il y a toujours de meilleures choses que dans le mien.

— En même temps, les grains de raisin poilus et les bouts de fromage rabougris, ce n'est pas très appétissant. Si tu faisais les courses avec moi, tu aurais aussi de quoi te faire de bons petits plats.

— Trop de boulot, baragouina-t-il, la bouche pleine. Et c'est plus rapide de venir jusqu'ici ou de commander un truc au resto chinois, voir à la pizzeria.

— Tu es pire qu'un ado.

— Pire, oui. Je suis un jeune délinquant qui agresse le troisième âge à coup de cookies au chocolat. Un gros dur, quoi. Les mecs d'à côté n'ont qu'à bien se tenir.

Mais ils ne se tenaient pas bien du tout. Loin de là. Et le lundi matin, quand je fus réveillée à six heures par la musique, je décidai de passer cette journée loin de mon domicile, à travailler aux bureaux chez L&L pour un maximum de calme.

Chapitre 13

Quand je sortis pour aller récupérer mon courrier, j'étais déjà habillée de mon tailleur noir avec chemise blanche et un ruban rouge en guise de cravate. Mes talons étaient d'un rouge plus foncé que mon nœud et j'avais dégagé mon front de mes cheveux à l'aide d'une barrette. Ma mallette était lourde de livres et de mes dossiers écrits à la main. Heureusement, j'avais aussi ma clef USB avec ce que j'avais mis en page pour les recettes. Cela m'évitait dix kilos supplémentaires au bout des bras.

Je posai ma mallette au pied de la boîte aux lettres puis m'apprêtai à l'ouvrir quand je vis Ax sortir de chez lui, torse nu dans la chaleur matinale. Ses mains étaient enfoncées dans les poches de son jean et son sourire craquant me fit sourire à mon tour. J'en fis tomber mes clefs.

Je me baissai pour les ramasser et lorsque je me relevai, il était déjà là. Son torse parfait portait à merveille la vague incrustée dans sa chair, en nuances de bleu et gris, et la carpe Koï rouge vif donnait une touche de couleur tout en descendant vers le creux de sa hanche comme s'il voulait glisser dans son jean. Je détournai les yeux en vitesse et je lui souris.

— Salut, voisin.

— Trois.

— Quoi ?

Je me figeai en attrapant mon courrier et je le regardai de travers. Qu'est-ce qu'il racontait ?

Pourtant, il n'avait pas l'air stone ce matin.

— Je parie sur trois livres reçus.

— Raté, il n'y en a que deux.

Je serrai mes deux colis dans mes bras, cachant une nouvelle lettre mais Ax attrapa le tout.

— Qu'est-ce que tu fais ? couinai-je.

Spider nous rejoignit, l'air exténué et dis quelques mots à l'oreille d'Ax. Ses longs cheveux noirs étaient détachés et masquaient tous ses tatouages arachnéens.

— Je m'en occupe dans deux minutes, lui répondit-il.

— Salut, Ebony.

— Salut, Spider.

J'essayai de faire comme si de rien n'était devant lui. Comme si Ax ne m'angoissait pas à retourner mon courrier, mais je sentais mon sang bouillir dans mes veines.

— Ebony...

Ax me tendit les deux livres que je lui arrachai presque des mains avant de plonger sur lui pour reprendre ma lettre. J'étais à bout de nerfs. Je ne pouvais plus supporter rien ni personne. Il avait franchi la limite en glissant un doigt sous l'enveloppe pour la décacheter et je ne voulais pas souffrir la honte de ce qu'il lirait sur ce torchon ridicule.

Je remontai mon allée à grandes enjambées pour aller la ranger avec les autres. J'étais furieuse qu'Ax se permette de toucher à mes affaires, mais surtout, qu'il me fasse sortir du fin cercle de protection que j'avais minutieusement tracé autour de moi. Ce cercle me permettait de ne pas trop m'inquiéter des lettres et de les oublier à vitesse grand V autant que possible, du moins.

— Ebony, bordel ! Il faut qu'on parle de ces lettres ! Tu crois que je ne sais pas combien tu en as reçu ?

Il m'attrapa à nouveau quand j'arrivai au porche et je fis volte-face, rougissante. Sa main autour de mon poignet était douce et du bout du pouce, il caressait mes veines, là où il pouvait sentir mon cœur battre à toute vitesse.

Je baissai les yeux et serrai les mâchoires. Pourquoi est-ce que j'avais honte qu'il sache ? Et pourquoi est-ce que je me sentais aussi mal à chaque fois que je recevais un poème ? Ce n'étaient que des mots. Et il ne m'était jamais rien arrivé. Sauf que... sauf que ces lettres pénétraient directement mon intimité, me donnant l'impression d'être observée, de ne plus être en sécurité à l'intérieur de ma propre maison. Elles brisaient mes défenses les unes après les autres, me laissant un peu plus fragile à chaque fois.

— Eh oui, je sais toujours quand tu en reçois. Tu crois vraiment que tu arrives bien à les cacher ?

— Je le croyais, oui, bafouillais-je.

— Tu as raison. Tu les cachais bien et je ne les ai jamais vues. Mais tu sais comment je m'en rends compte ? Tes yeux se voilent de peur et ton teint rosé devient si blanc que je crois que tu vas t'évanouir. Mais le pire Ebony, c'est qu'à chaque fois, tu gardes tout pour toi. La peur, la suspicion, tu essaies de faire comme si de rien n'était, mais ce n'est pas le cas.

— Tout ça ne te concerne pas, Ax. Laisse-moi gérer mes problèmes toute seule.

Je me dégageai puis je rentrai pour jeter cette putain de lettre, sans l'ouvrir, avec toutes les autres.

Je ne les avais même pas entendus, mais Spider et Ax étaient entrés derrière moi.

Ax me rejoignit et avisa les centaines de poèmes envahissant le tiroir.

— Putain de merde, grogna-t-il.

Il fourra la main dans les feuilles pliées avec soin, mais je refermai le tiroir, lui écrasant presque les doigts.

— Spider.

Un seul mot et l'homme se jeta sur moi. Il m'enserra les bras et la taille et Ax en profita pour sortir tous les poèmes et les poser sur la table. Je me mis à me débattre et à hurler, mais la poigne de Spider était trop forte.

— Ax, arrête ! Je t'en supplie ! Ne fais pas ça ! C'est ma vie privée ! Ne fais pas ça, tu n'as pas le droit !

Ma voix se brisait sur tous les mots et je voyais bien qu'Ax n'était pas heureux de le faire. Ce n'était pas de la curiosité. Il voulait m'aider. Mais j'avais trop honte de tout cela pour le laisser faire.

Il attrapa quelques lettres au hasard qu'il se mit à lire toujours sous mes hurlements. Ses sourcils étaient froncés et son dégoût, flagrant.

— De quand date celle-là ?

Il me lit quelques lignes qui résonnèrent en moi tant mes cauchemars avaient été violents.

— L'année dernière. Vers Noël.

J'arrêtai de me débattre et Spider me relâcha en s'excusant.

— Et celle-ci ?

À nouveau, il avait choisi une lettre dure et ignoble.

— Mai de cette année.

Il me posa d'autres questions, lut d'autres poèmes.

— Qu'est-ce que toutes ces lettres ont en commun, Ebony ?

— Elles sont morbides. Et dérangeantes.

— Tu dois voir au-delà. Tu es critique littéraire, fais marcher les rouages de ton cerveau d'intello.

Spider posa une main sur mon épaule. Nous deux, nous fonctionnions de la même façon. Lui avec les ordinateurs et les réseaux, moi avec les livres.

— Il doit y avoir un point commun. Un déclencheur qui fait qu'il t'envoie ces lettres à un certain moment et pas à un autre.

Je fermai les yeux et les deux hommes se rapprochèrent de moi, comme pour me dire que j'étais en sécurité. Et je me sentais effectivement en sécurité, à cet instant. Eh oui, mon esprit analytique se remit en marche et je sus. Je sus pourquoi ces lettres m'étaient envoyées à certaines périodes uniquement.

— En couple, soufflai-je. Je ne les reçois que lorsque je suis engagée dans une relation avec un homme.

J'attrapai des lettres au hasard et je les relus avec un œil nouveau. Jalousie, haine, désir de possession. L'homme qui m'envoyait ces mots devenait violent et énervé lorsque j'étais en couple.

Mes relations précédentes n'avaient duré que quelques jours, mais avec Indy, cela durait depuis des semaines, c'est pour cela qu'il ne s'arrêtait plus depuis quelque temps. Et la toute première lettre... Je saisis le bout de papier plié en deux. Elle datait du jour où Soren et moi avions fait notre première sortie officielle entre meilleurs amis, deux ans après notre première rencontre. On était tous les deux asociaux et

nous échangeons peu, jusqu'à ce fameux jour où il m'avait invitée au cinéma.

— En couple, répétais-je, hébétée.

Ou plutôt, à chaque fois qu'un homme s'intéressait à moi, de quelque façon que ce soit vu que je n'étais jamais sortie avec Soren en tant que tel.

— Alors tu es vraiment avec Indy ? demanda Spider. Merde, quel chanceux !

— Je suppose que je dois dire merci ?

Il sourit, faisant bouger la toile tatouée dans son cou.

— Ebony, déclara Ax avec humilité. Je vais t'emmener au poste de police. Maintenant.

— Je te l'ai déjà dit, c'est non. Cet homme se sent menacé par mes petits amis, mais c'est son problème. Il ne fera rien tant que je serais en couple, non ? Et quand je suis célibataire, je n'ai aucune nouvelle de lui. Donc voilà, problème résolu.

— Mais ces lettres sont violentes. Et crois-moi, je sais ce que c'est que la violence.

— Je te crois, mais...

Ax attrapa l'enveloppe du jour encore cachetée, déchira le bout et lut le poème du jour.

"Par une nuit d'été où tu sommeillais,

Dans tes rêves je me suis glissé.

Je sais le sang et la douleur

Que je t'y inflige avec douceur.

Mais un jour, ils ne seront plus chimères.

Je viendrais et je planterais ma colère

En profondeur

Dans ton pauvre coeur.

Et lorsqu'il cessera de pulser,

Je serais alors délivré. "

— Je connais des gens, Ebony. Des policiers qui sont en dehors du système, qui se battent avec les mêmes règles que les miennes. Ils pourraient trouver ce type et le faire enfermer pour des dizaines d'années. Tu serais tranquille. Tu ne serais plus terrorisée.

— Je ne suis pas...

— Arrête de mentir. Tu peux peut-être cacher des bouts de papier au fond de tes poches, mais ton visage est trop expressif pour cacher des choses aussi graves.

— Je te remercie, Ax. De tout mon cœur ! Ton soutien est important pour moi. Mais je n'irais pas aussi loin. Je ne peux pas.

Je quittai la maison, les laissant tous les deux en plan puis je récupérai ma mallette au pied de la boîte aux lettres et je conduisis jusqu'au boulot. Aller voir la police, c'était simplement impossible parce qu'alors, ces menaces deviendraient trop réelles. Et ce qui me faisait vraiment peur, c'était que ce fou apprenne que je l'avais dénoncé et qu'il passe aux choses sérieuses. Pour moi, tant que je jouerais le jeu de la peur, il ne me ferait rien. Après tout, cela faisait presque quatre ans qu'il me menaçait, mais il n'était jamais passé à l'acte. Je ne voulais pas déclencher sa folie en le dénonçant, je ne voulais pas déclencher les représailles alors qu'il ne m'avait jamais fait de mal... physiquement.

Mon état de stress intense fut balayé par un courant d'air chaud lorsque les portes de l'ascenseur s'ouvrirent à mon étage chez L&L. Les petites abeilles littéraires butinaient d'un ordinateur à l'autre en riant et la délicieuse odeur de café embaumait l'atmosphère.

Je déposai mes affaires à mon bureau face à celui de Leigh puis j'allai me servir une tasse que je sirotai adossée au comptoir du petit recoin « salon de thé ». Il y avait quelques fauteuils en cuir rouge, une table ronde et des meubles où ranger la vaisselle ainsi qu'un évier avec un robinet immense. Le tout était éclairé par des fenêtres hautes et larges qui suffisaient à tout l'étage. J'apportai ma tasse au bureau puis je commençai à retaper mes notes pour les différents articles que j'écrivais. L'ambiance studieuse m'aidait à me concentrer et ce café était tellement bon que j'allais me resservir une deuxième tasse à peine une heure après mon arrivée.

Je préparai une nouvelle cafetière pour les collègues qui m'applaudirent quand je leur dis qu'il était prêt. Leigh vint près de moi et posa une de ses cuisses sur mon bureau. Elle portait un jean bleu clair très moulant qui mettait en valeur ses formes rondes, ainsi qu'un chemisier rose pâle à fleurs blanches. Ses cheveux blonds coupés court étaient dressés dans tous les sens et elle portait au cou un collier avec un cœur qui descendait sur sa poitrine. Elle touchait sans arrêt ce bijou qui lui venait de son petit ami, un mec un peu louche, mais qui la regardait comme si elle était la déesse de l'amour. Je n'avais jamais compris ce qu'une femme aussi belle et intelligente faisait avec un homme qui, clairement, n'était pas quelqu'un de bien, mais Leigh n'avait jamais raconté leur histoire.

— Alors, tu avances bien ? demanda-t-elle en buvant une gorgée de paradis liquide.

— J'ai presque fini de retaper mon article sur la revue littéraire. Ensuite, je m'occupe des recettes pour le magazine.

— Tu as de la chance d'avoir eu ce livre de cuisine. Moi, je suis empêtrée dans la romance philosophique que j'ai reçue et qu'est-ce que je m'ennuie !

J'éclatai de rire en m'affalant dans mon fauteuil.

— Une romance philosophique ? Bon sang, Lewis ne t'a pas ratée !

— Le pire, c'est que je l'ai supplié pour l'avoir ! Sur le coup, ça me semblait être une bonne idée et puis

après dix pages, j'avais simplement envie de me claquer la tête contre un mur.

— Tu le sauras pour la prochaine fois.

— Oh ! Oui, on ne m'y reprendra plus. Il m'a fallu presque deux heures pour lire vingt pages hier.

Jake était dans tous ses états, il avait prévu une soirée romantique.

Une soirée romantique ? Finalement, il n'était peut-être pas aussi mauvais que ça. En même temps, si je ne le jugeais que sur son physique aussi... Après tout, Ax était chef de gang et il était sexy.

— Ça fait longtemps que vous êtes ensemble, avec Jake ?

— Quatre ans, hier.

— Et tu l'as rencontré comment ?

Quoi ? La curiosité était un vilain défaut, certes, mais pas pire qu'un autre.

— En prison.

Je m'étouffai dans mon café et Leigh rit de ce rire clair et haut qui lui était propre. Ses joues rondes s'étaient colorées de rouge et ses petites lèvres charnues s'incurvèrent en un sourire mutin.

— Désolée, tu m'as prise au dépourvu.

— Je sais bien que vous le voyez toutes comme un moins que rien et ça me fait de la peine, tu sais.

C'est un homme bien. Il a fait des erreurs, mais maintenant, il fait tout pour se faire pardonner.

— Leigh... Je suis désolée...

Je pris sa main dans la mienne et la serrai.

— Je suis coupable d'avoir eu ce genre de pensées et je sais que c'est mesquin et stupide.

— Hum.

— Parle-moi de votre rencontre. Dis-moi ce qui te plaît chez lui.

Ce n'était plus de la curiosité, mais juste le désir d'une amie de connaître un peu mieux la personne qui partageait sa vie.

— J'ai donné des cours de littérature en prison durant un an et c'est là-bas que j'ai rencontré Jake.

Il venait toujours à mon cours, il participait, faisait des analyses incroyables des textes que je proposais et il a commencé à m'écrire des lettres pour me parler un peu plus des ouvrages qu'il avait lu. Ses lettres, Ebony, elles faisaient parfois cinquante pages et je les dévorais toute la nuit ! J'ai commencé à lui répondre et on a philosophé sur les auteurs français, allemands, espagnols durant des mois. On n'avait pas vraiment le droit de se parler de façon intime à la prison, mais un jour, il m'a dit qu'il sortait le lendemain

et qu'il était triste de ne plus pouvoir suivre mes cours alors je lui ai proposé un café. J'ai été le chercher moi-même parce qu'il n'avait personne d'autre. Sa famille l'avait laissé tomber après le braquage. Et j'ai fait la chose la plus folle de toute ma vie. Je lui ai proposé de venir dormir chez moi, dans la chambre d'amis. Il n'a jamais vu la couleur de ces murs...

Elle rougit et je compris qu'ils avaient été directement dans sa chambre à elle. Son histoire était très belle et j'avais les larmes aux yeux. Jake faisait environ un mètre quatre-vingt. Il était très mince et tatoué, même au visage. Ses cheveux étaient mi-longs et toujours mal coiffés — style Kurt Cobain

— et Leigh, elle, était petite et ronde. Toujours bien habillée, toujours le sourire aux lèvres. Ce couple n'aurait pas pu être plus différent et pourtant, j'avais ressenti tout leur amour à travers ces quelques mots. J'en étais bouleversée.

— Tu ne vas pas pleurer, Ebony ?

— Non, non...

Elle me tendit un mouchoir et je l'en remerciai.

— Tu es du genre à fondre en larmes aux mariages, je me trompe ?

— C'est pour ça que je ne me maquille plus quand j'y suis invitée. Je finis toujours par ressembler à un raton laveur drogué.

— Je suis sûre que ce n'est pas si terrible.

— Quand tu m'inviteras à ton mariage, tu verras. Le joker, à côté, est bien maquillé.

— Et ton mariage à toi, hein ? Je t'ai vue l'autre jour en ville avec un homme. Vous sembliez très proches.

Oh ! Elle avait vu Indy qui me raccompagnait à ma voiture.

— C'est mon petit ami, dis-je avec un grand sourire et une fierté sincère. Mais ça ne fait pas longtemps. À peine deux mois. D'ailleurs, je ne sais même pas où il habite.

— Chaque chose en son temps.

Leigh attrapa ma tasse vide et elle nous servit à chacune une nouvelle rasade de café avant de se remettre au boulot. Le reste de la journée passa à une vitesse affolante. Je décidai de laisser ma mallette au bureau puisque j'avais l'intention de revenir demain, vendredi.

Quand je me levai, je sentis tout de suite que quelque chose clochait. Et ce quelque chose n'était autre que sept tasses de café sur une journée. Et pas les petites tasses de la Reine d'Angleterre, non, des gros mugs de la taille de l'ego d'Ax. C'était dire !

Je marchai jusqu'à ma voiture au pas de course. J'étais à nouveau garée en périphérie de la ville, car j'étais arrivée trop tard au boulot pour trouver une place chez L&L. Dans mes mains, je n'arrêtais pas d'agiter mes clefs et mon souffle était saccadé. Trop de café, j'avais bu trop de café. Je mis la musique à fond dans la Pontiac puis je roulai jusqu'à chez moi en chantant à tue-tête.

La rue était déserte alors je trouvai une place juste devant ma maison. Je descendis puis je courus jusqu'à la chambre pour me changer. Je passai un tee-shirt gris tout simple, un short court et blanc, et mes petites baskets noires puis je trottinai pour redescendre les escaliers. J'allais boire un grand verre d'eau et je courus autour de mon plan de travail en riant. J'étais survoltée. Je fis deux fois le tour du quartier en joggant et lorsque je repassai dans la rue, une dizaine de motos étaient garées sur la pelouse d'Ax.

Seuls Spider et Indy étaient dehors, en train de discuter. Je courus vers eux à grandes enjambées.

Indy se tourna vers moi, sourire aux lèvres et je lui sautai dans les bras tandis qu'il me faisait tourner.

— Salut toi, dit-il avant de m'embrasser.

— Salut, répondis-je essoufflée, une fois mes lèvres libérées. Je cours. J'ai trop d'énergie à dépenser. Je vais jusqu'à l'étang au bout de la rue.

— Je te rejoins dans quelques minutes.

— D'accord, criai-je, à présent éloignée de lui.

Je repris ma course puis je m'engageai sur le petit chemin de terre qui menait au point d'eau. Les arbres créaient de l'ombre fraîche et agréable tandis qu'à chaque nouvelle foulée, mon esprit se calmait et une sensation de bien-être m'enveloppait de la tête aux pieds. Les reflets orangés du soleil couchant se reflétaient sur l'étang en nuances ambrées magnifiques. Les cygnes et les grèbes nageaient lentement et de temps à autre, un écureuil remontait sur son arbre juste devant moi. Le calme régnait, ici. J'étais le seul être humain sur ce petit îlot de nature.

Lorsque je revins à mon point de départ, Indy n'était toujours pas là. Un deuxième tour me rendit plus sereine, mais je commençais à être épuisée. Au troisième, je repérai la moto de mon homme garée près d'un banc au niveau de l'entrée du parc. J'accélérai et allongeai mes foulées jusqu'à la rejoindre. Mais il n'était nulle part en vue. Je fis un tour sur moi-même et l'appelai.

— Indy ?

Aucune réponse. J'avançai vers le point d'eau, les poings sur les hanches.

— Indy ?

Mon angoisse se propagea lorsque je remarquai le calme plat qui régnait autour de moi. Plus aucun oiseau ne chantait, plus aucun rongeur ne fouillait le sol. Qu'est-ce qu'il s'était passé, ici ?

J'avais mis dix minutes pour faire le tour de l'étang. En dix minutes, il pouvait se passer beaucoup de choses, surtout quand on était membre d'un gang. Il aurait pu se faire battre à mort et jeter au fond du lac. Enlever... Oh mon dieu, il...

— Indy ? hurlai-je à nouveau en tournant sur moi-même.

J'avançai vers le saule pleureur dont les branches tombantes caressaient la surface de l'eau. Un bras sortit du feuillage épais et me tira en avant. Je sursautai de peur et lorsque je me retrouvai à couvert sous le saule, devant un Indy tout sourire, mon couinement se transforma en rire.

— Bon sang, tu m'as fait peur ! Pourquoi te caches-tu ici, idiot ?

— Pour ça.

Il m'embrassa. Un baiser torride qui fit accélérer mon pouls et qui fit naître la chaleur idéale entre mes cuisses. Je l'attrapai par le tee-shirt pour le coller à moi tandis que je m'adossais au tronc blanc de l'arbre. Notre baiser se fit plus doux, puis à nouveau torride et les mains d'Indy se glissèrent sous mon tee-shirt gris.

— Ce short te va à ravir, Ebony. Je ne pouvais plus en détacher les yeux quand tu t'éloignais dans la rue.

— C'est mon short que tu regardais, ou mes fesses ?

— Tes fesses. Et ces deux ravissants tatouages qui m'excitent...

Il grogna et passa les mains à l'arrière de mes jambes, me clouant au tronc avec une force brutale et grisante.

— Alors, dis-moi, Ebony, quelle heure est-il là, tout de suite ?

Je plongeai les yeux dans les siens un instant. La tension charnelle entre nous était chaude et envoûtante.

— L'heure de me prouver que je suis ta petite amie.

Indy attrapa le bas de mon tee-shirt et le releva doucement, dévoilant mon ventre, mes côtes. Juste sous mes seins, il s'arrêta et me regarda dans les yeux. Je hochai la tête et ses yeux se baissèrent avant qu'il ne dévoile ma poitrine. Son regard se fit brûlant. Ses mains serrèrent le tissu de mon haut et il embrassa mon cou, juste sous mon oreille. Ses doigts se posèrent, délicats et légers, sur la soie transparente de mon soutien-gorge et il me caressa d'une façon si sensuelle et érotique que mon corps se mourait de ne pas l'avoir en lui.

— C'est bon, comme ça ?

Je fermai les yeux et basculai la tête en arrière.

— Oui.

Il arrêta. Ses mains descendirent sur ma taille et il se pencha en avant, me léchant à travers la soie blanche. Sa langue était habile et m'enflammait de bas en haut. Il créait de petits cercles, suçotait puis passait à l'autre.

— Et comme ça ?

— Oh ! Oui, gémis-je.

Mes mains fondirent sur son torse avant de rejoindre l'avant de son jean. Il grogna et se pressa contre moi, frottant la bosse dure et suave au creux de mes paumes. Je me cambrai, faisant ressortir ma poitrine quand je sentis ses dents jouer avec.

— Et là ?

— C'est... parfait, soufflai-je. Parfait.

J'étais en train de mourir de plaisir sous ses assauts délicieux. Indy savait comment faire jouir une femme. Oh, oui, il le savait très bien. Sa main droite descendit un peu plus bas et se faufila sous mon short, sous ma culotte.

— Bordel, Ebony.

J'étais plus que prête et j'en rougis de honte.

— Désolée ! Désolée...

— Pourquoi ? Pour être si délicieusement mouillée ?

— Hum...

— C'est parfait, Ebony. Tellement parfait. Quand j'aurais fini de te faire gémir, je t'allongerais sur l'herbe et je te prendrais sauvagement. C'est ce que tu veux ?

— Oui...

Bon sang, oui ! C'était ce que je voulais et je le voulais plusieurs fois.

Son doigt se fraya un chemin jusqu'au centre de mon plaisir tandis que sa bouche était toujours occupée sur ma poitrine. J'avais chaud. J'étais trempée de sueur et plus encore. Mais je voulais plus que tout qu'il s'allonge sur moi et que sa chaleur à lui me fasse oublier tout de mon existence jusqu'à ce qu'il ne reste plus que son nom sur ma langue et son goût sur mes lèvres.

Les mains tremblantes, je saisis le bouton de son jean et au moment de le défaire, le bruit des feuilles qui bruissent me fit sursauter.

— Alors, alors, les jeunes...

Un policier venait de s'engouffrer sous l'arbre et Indy jura en baissant mon tee-shirt à la vitesse de l'éclair.

— Je vais devoir vous mettre une contravention pour cette moto dans le parc. Les véhicules à moteur sont interdits ici.

Tous les deux rouges de gêne, nous fîmes face à l'officier, un homme d'âge mur au léger embonpoint et aux cheveux gris. Il mâchouillait un bâton de réglisse, faisant un bruit pas possible.

Il pointa sa lampe torche sur nous, car la lumière du soleil avait beaucoup décliné. Les rayons de la lampe balayèrent nos deux corps, comme s'il voulait voir si nous étions armés. Dans ma tenue minimaliste, je n'avais pas vraiment d'endroit où dissimuler une arme, mais j'étais certaine qu'Indy en possédait deux ou trois. J'avais déjà touché à son Glock par inadvertance plusieurs fois et le métal froid m'avait à chaque fois effrayée. Je n'étais pas une adepte des armes, mais je comprenais pourquoi Indy

devait en porter sur lui. Cependant, je n'avais pas envie qu'il ait des ennuis avec la police et encore moins envie de me faire embarquer parce que mon homme en avait.

— Pas si jeunes que ça en fait, dit le policier en nous parcourant des yeux.

Son regard se durcit quand il comprit qu'il n'avait pas affaire à deux étudiants en train de fricoter et l'une de ses mains se porta sur son pistolet à impulsion électrique.

Je me sentis soudain très nerveuse et Indy me serra contre lui.

Mais j'étais une femme. Je savais y faire avec les hommes dans n'importe quelle situation.

— Quoi ? Vous insinuez que je suis vieille ?

Je m'avançai d'un pas vers le policier qui écarquilla les yeux.

— J'ai des rides, c'est ça ?

Je portai les mains aux coins de mes yeux, je tâtonnai et j'exagérai quelques sanglots de peur.

— Quel âge me donnez-vous, officier ? Soyez honnête ?

— Madame...

Je hoquetai sous le choc et masquai mes yeux en geignant.

— Madaaaaaaame ? Madaaaaaaame ? Je n'ai pas encore l'âge pour du « madaaaaaame » !

— Mademoiselle, se rattrapa le policier, Mademoiselle, je suis désolé, je vous en prie ! Reprenez-vous !

Il me toucha l'épaule et je redoublai de pleurs.

— Écoutez Monsieur, je vous épargne la contravention. Ramenez cette *jeune* femme chez elle et ne vous avisez plus d'entrer ici en moto.

— Bien, officier.

Le policier disparut plus vite que la lumière. Ces hommes, tous des lâches.

Je continuai à sangloter quelques minutes puis j'ôtai les mains de devant mes yeux.

— Tu sais, j'aurais pu la payer, cette amende.

Je pouffai de rire.

— Je sais. Mais ça aurait été moins marrant.

C'était bien connu, les hommes avaient peur des pleurs des femmes. C'était dans leurs gênes.

— Bon allez, je te ramène, Ebony. Notre petit moment romantique vient de tomber à l'eau.

Je fis la moue et lui pris la main.

— Dommage. J'en attendais beaucoup de toi, tu sais.

— Ça tombe bien, dans environ deux minutes trente, nous serons juste devant chez toi et dans deux minutes trente-neuf, nous serons dans ton lit.

Il grimpa sur la moto et m'aida à m'installer derrière lui.

— C'est très...

— Excitant ?

— Oui.

— Tu n'as encore rien vu.

Il mit son casque, fit gronder l'engin et démarra si vite que je poussai un cri. Je l'enlaçai fermement et le laissai nous ramener à la maison. Même si le trajet était très court, la sensation de liberté à chevaucher était incroyable. La puissance, la vitesse, la brutalité de la conduite étaient également très excitantes. Le vrombissement du moteur tuait tout le bruit alentour, l'odeur forte du cuir qui couvrait le dos d'Indy et contre lequel ma joue reposait me donnait envie de lui, plus que de n'importe quoi d'autre au monde. Et cette proximité que nous avions, ma poitrine pressée contre lui, mes jambes tout contre les siennes. Je n'avais jamais pensé que conduire une moto pouvait être sexy jusqu'à ce que je rencontre Indy. Et je n'avais jamais pensé qu'être à l'arrière pouvait être aussi merveilleux jusqu'à ce qu'il m'emmène. Je m'en retrouvai exaltée, aguichée. J'avais envie de lui tout de suite et à même cette Suzuki diabolique.

Arrivés devant chez Ax, j'avisai une quinzaine de motards qui enfourchaient les Harley et Ax arriva vers nous, le visage fermé. Nous descendîmes et mon homme passa un bras possessif autour de mes épaules.

— Indy, on doit partir. Tout de suite.

Ax lui donna deux gros calibres qu'il plaça dans son dos, sous la ceinture de son jean. L'air commençait à se faire rare autour de moi.

— Qu'est-ce qui se passe ? demandai-je en haletant.

— Ils arrivent, répondit Ax.

— Qui ?

— Les propriétaires du quartier. Quand un gang s'installe quelque part sans demander l'autorisation, ça crée des conflits. Et je n'ai pas demandé l'autorisation. Je ne savais pas que ce quartier jouxtait celui sous la domination russe.

— Mais...

— Ebony, on doit partir tout de suite.

Indy dévisagea Ax qui lui fit un signe de tête. Il m'emmena sous mon perron et déposa un léger baiser sur mes lèvres.

— Indy, j'ai peur ! Pourquoi ne restez-vous pas ici ? Pourquoi aller chercher...

— Tu ne comprends pas, Eb. Ils arrivent. Ici. Ils vont fusiller tout le quartier si on ne bouge pas. Si on part, c'est parce qu'Ax veut les entraîner dans un endroit désert pour qu'aucun civil ne soit blessé.

On doit revendiquer ce territoire. Je sais que ça à l'air dangereux et ridicule et crois-moi, ça l'est.

Mais c'est la loi dans ce monde. Et je ne les laisserais pas arriver jusqu'à toi.

Il m'embrassa à nouveau et partit. Il ne se retourna pas, mais moi, je le suivis des yeux jusqu'à ce qu'il tourne au loin. Le bruit infernal des motos s'estompa tandis que mes larmes coulaient à flots. Les hommes roulaient à une vitesse folle sans se soucier des voitures qui arrivaient face à eux. À l'arrière de leurs blousons, hormis celui d'Indy, était écrit « Ley Absoluta ». La loi absolue. Ma gorge se noua et je passai une main sur mes yeux pour effacer ce cauchemar incrusté dans ma mémoire. Mais c'était impossible.

Je rentrai à la maison pour prendre une douche, mais mon esprit ne pensait qu'à Indy.

Putain, il avait deux armes dans le dos... Deux armes... Et rien d'autre pour le protéger ! S'il se faisait tirer dessus... S'il lui arrivait quoi que ce soit... Pourquoi est-ce qu'ils avaient de la coke, mais pas de gilets par balle ? Bordel, pourquoi ils avaient des putes et rien pour se protéger en cas de problème ?

Durant près d'une heure, je ne fis que tourner en rond en priant pour qu'il revienne, mais la maison d'Ax restait désespérément calme. Je sortis et traversai la rue pour m'engouffrer chez Soren.

J'étais nerveuse, paniquée et le premier verre de vin me calma à peine.

— Ebony, qu'est-ce qui t'arrive ?

— C'est Ax. Et Indy.

— Quoi ? Ils t'ont fait du mal ?

— Non, ils sont partis.

Soren haussa les sourcils.

— Ils ont déménagé ?

— Non, Soren.

Je me plantai devant lui et il posa ses mains sur mes épaules en un geste rassurant qui ne fit que m'énerver. Je me dégageai et repris mes cent pas de son salon à la cuisine.

— Il va y avoir une fusillade. Ils vont être impliqués dans une fusillade.

— Oh ! Mon dieu. As-tu appelé la police ?

— Non ! Je n'y ai même pas pensé ! Et je ne sais pas où ils sont. J'ai peur. Peur qu'il leur arrive quelque chose.

— Ce sont des criminels, Ebony. Il leur arrivera forcément quelque chose un jour.

— Soren... J'ai besoin que tu m'aides, pas que tu m'enfonces ! Tu es mon ami, oui ou merde ?

Il soupira et attrapa une boîte dans le tiroir à couverts.

— Tiens, prends deux gélules, ça t'aidera à te calmer.

— Tu es sûr ?

— Je suis médecin ou plombier ?

— Médecin, grommelai-je.

Je pris les gélules et Soren me conduisit au canapé avec la bouteille de vin entamée. Il me servit un autre verre et la rougeur sombre du liquide me fit penser à du sang. Beaucoup de sang. Indy... Pitié, pitié, pitié, il ne pouvait pas être blessé ! Ou... pire...

— Je peux boire de l'alcool malgré les cachets que tu m'as donnés ?

— Oui, pas de problème. Ce ne sont pas vraiment des médicaments. C'est plus de l'homéopathie.

— Oh !

Je ne posai pas plus de questions et je sirotai mon verre au rythme de la musique classique en fond sonore. Peu à peu, mon corps se détendit et mon esprit s'apaisa. J'avais l'impression d'être stone et l'alcool n'arrangeait pas les choses.

— Tes gélules marchent du tonnerre. Je me sens mieux que je ne l'avais jamais été.

Un éclat de rire sortit de ma bouche sans que je ne puisse l'en empêcher ou même le contrôler.

Pourtant, je n'avais pas envie de rire. J'étais triste à cause d'Indy. Et j'avais aussi un peu peur pour Ax, mais c'était comme si mon esprit était tiraillé. D'un côté, l'envie de rire et même de danser. De l'autre, une infinie tristesse qui se creusait dans ma poitrine sans s'arrêter, si profonde et noire qu'elle me fît mal. J'avais l'impression qu'on me frappait la poitrine avec un marteau-piqueur et je gémissais. Je gémissais de douleur et je me levai, mais je vacillais.

— Soren...

Il se précipita vers moi et me prit dans ses bras.

— Je crois que l'alcool avec les cachets, ce n'était pas une bonne idée.

— Ne t'inquiète pas, c'est normal d'avoir un peu la tête qui tourne.

— Et la douleur ?

— Quelle douleur ?

— Celle à l'intérieur.

Je plaquai le poing sur mon cœur et je fronçai les sourcils.

— Ça fait très mal.

— Tu as mal pour eux, n'est-ce pas Ebony ?

— Oui.

— Et ça a des répercussions physiques.

— Oui.

— Pourquoi ? Pourquoi te soucier de ces criminels ?

— Parce que même s'ils ont fait des choses horribles, au fond, ils sont bons. Parfois, on n'a simplement pas le choix, Soren.

— Tu parles comme si tu savais ce que ça fait.

— Je le sais parce que je les connais suffisamment pour voir que cette vie ne leur plaît pas.

— Je te pensais plus intelligente que ça.

— Et moi, je te pensais mon ami.

Je me dégageai de son étreinte et je me dirigeai d'un pas décidé vers la porte pour rentrer chez moi, mais Soren me rattrapa par le poignet et me tira violemment vers lui.

— Ebony, ne pars pas, je suis désolé. C'est juste que tu passes de plus en plus de temps avec eux et j'ai l'impression que tu m'abandonnes. Je suis jaloux. C'est très moche et ça me dégoûte mais tu me manques. Tu es ma meilleure amie. Et j'ai l'impression que tu me quittes.

— Soren, c'est faux et tu le sais ! Je suis venue presque tous les soirs de la semaine.

— C'est parce qu'Indy n'était pas là, n'est-ce pas ?

— Non, pas du tout ! C'est parce que je le voulais.

— C'est vrai ?

— Évidemment.

— Pourquoi ne travailles-tu plus chez toi, Ebony ? Pourquoi pars-tu tout le temps ?

Je soupirai et j'allais m'installer dans le canapé, en tailleur.

— J'ai besoin de changer d'air. Je suis stressée en ce moment.

Je ne pouvais pas lui parler de mes lettres de menace. Je n'y arrivais tout simplement pas.

— Et sortir, voir mes collègues me fait du bien.

— Mais tu adores travailler chez toi.

Sauf que chez moi, je ne me sentais plus tellement en sécurité.

— J'aime tout autant aller au bureau. Et là-bas, ils ont le meilleur café de la planète. Je te jure Soren, un jour, je t'y emmènerais et tu goûteras cette merveille.

— J'ai hâte.

— En plus, toutes mes collègues sont super mignonnes et intelligentes, elles te plairont. Tu trouveras peut-être la femme de ta vie !

Les mots se bousculaient dans ma tête et dans ma bouche. Je n'étais pas sûre d'avoir réussi à tous les sortir, car Soren était hilare.

Je finis mon verre de vin et il m'en servit un autre.

— Non, non, ce n'est pas raisonnable. Demain, je bosse...

— Tu resteras chez toi pour faire tes articles. Bois. Ce vin coûte une fortune, tu ne veux quand même pas qu'il finisse au fond de l'évier ?

Je grognai et bus mon verre. Puis un autre encore. Je ne savais même pas pourquoi, car je n'avais pas envie de vin. Il était écœurant et ma douleur intérieure était de plus en plus profonde.

Les murs commencèrent à bouger tout seuls autour de moi et Soren était trouble.

— Merde.

— Quoi ?

Sa voix était déformée et je me levai pour faire quelque chose. Mais quoi ?

Il me fit me rasseoir et finalement, je sombrai dans le sommeil.

Chapitre 14

Quand je me réveillai le lendemain matin, j'avais la pire gueule de bois de l'histoire de l'univers.

Je me sentais mal, mal dans ma peau, dans ma tête et affolée car je n'avais toujours pas de nouvelles d'Indy. Je me redressai, seule dans le canapé et je vis que mon gilet noir était complètement ouvert, dévoilant mon soutien-gorge. Le cœur battant, je vérifiai mes jambes et ouf, j'avais toujours mon jean et il

était boutonné. Merde, qu'est-ce qui s'était passé, ici ?

De nombreuses bouteilles d'alcool vides traînaient sur la table et il n'y avait qu'un seul verre.

Soren n'avait pas bu, hier ?

Je me levai, mon cerveau cognant dans ma tête m'incitait à me rasseoir, mais j'avais du boulot.

Je voulus reboutonner mon gilet, cependant, les boutons étaient trop petits et j'étais trop à côté de la plaque. J'en fermai deux au niveau de ma poitrine, de travers en plus et je sortis. L'air était déjà chaud, mais moi, j'étais gelée.

En face, je vis Ax me fixer depuis son perron. Il avait l'air furieux. Au moins, il était en vie. J'étais soulagée.

Je savais de quoi j'avais l'air. J'avais l'air de sortir d'une nuit de folie chez mon voisin d'en face et j'en eus honte. Je n'aurais pas dû dormir sur ce canapé, me bourrer la gueule alors qu'Indy était en danger et surtout, je n'aurais pas dû sortir débraillée comme je l'étais. Je ne voulais pas passer pour une dépravée alors que mes voisins, que mon homme avaient risqué leur vie pour protéger le quartier.

Le rouge aux joues, je baissai les yeux et j'entrepris de rentrer chez moi. C'était difficile. Le sol bougeait de travers et mes jambes tremblaient. Je me sentais mal et j'étais certaine que les gélules de Soren n'auraient jamais dû être prises avec autant de vin. Pour un médecin, il avait fait une sacrée boulette ! Mais bon, peut-être qu'il voulait simplement que je pense à autre chose. Je ne pouvais pas lui en vouloir, j'avais été exécrable.

Une fois sur mon trottoir, Ax me rejoignit et me bouscula violemment. Je manquai de tomber et je me rattrapai de justesse à la boîte aux lettres.

— Ça ne va pas la tête ! hurlai-je.

Je le poussai à mon tour.

— Il t'a cherché, cette nuit. Pour te rassurer.

Je savais qu'il parlait d'Indy et j'eus encore plus honte de mon état actuel.

— Moi aussi, je t'ai cherchée.

— Je suis désolée, je...

— Je n'en ai rien à foutre de tes excuses. Tu te prends pour qui, hein ? Tu crois que tu peux te foutre de nous comme ça ? Il ferait tout, pour toi. *Je* ferais tout, pour toi. Et qu'est-ce que tu fais une fois que nous avons le dos tourné ? Tu vas de vautrer dans la fange avec ce connard qui passe ses journées à mater par la fenêtre juste pour pouvoir apercevoir une pute de temps en temps ! C'est ça qui te plaît, Ebony ? Ce type ? Mais je vais te dire, tu n'es *rien*, tu le sais ça ? Rien du tout.

Les yeux d'Ax étaient rougis et il puait le cannabis à plein nez.

— Calme-toi, lui dis-je doucement.

— Tu n'as pas à nous traiter comme tu le fais. Tu te crois meilleure que nous peut-être ?

Intelligente ? Mais quand on est une fille comme toi, on ne va pas voir ailleurs. Tu penses qu'un autre homme pourrait vouloir de toi ? De ça ?

Il fit un signe de tête pour me désigner tout entière.

Merde, ça commençait à mal tourner. Je remontai mon perron au pas de course et je m'engouffrai chez moi, mais Ax retint la porte du bout de sa botte en cuir. Il me regarda de haut en bas, un sourire méprisant sur les lèvres.

— Tu me dégoûtes. Physiquement, tu es trop grosse. Et mentalement, tu n'es qu'une pauvre conne.

Tu n'as rien pour toi et je ne comprends même pas comment Indy a pu s'intéresser à ça. J'espère que tu t'es bien éclatée, avec le débile d'en face. Peut-être que lui, il a des idéaux un peu plus bas que la moyenne, c'est pour ça qu'il te colle au cul sans arrêt.

J'étais tellement bouleversée que je ne pouvais plus fermer la porte. J'aurais voulu. J'aurais dû la claquer et lui péter le nez dessus. D'autant qu'à présent, plusieurs hommes étaient rassemblés sur la pelouse et nous observaient en buvant de la bière. Je voyais les lèvres d'Ax bouger, j'entendais les insultes fuser à mesure que ses grimaces s'intensifiaient.

— Tu peux bien jouer les intellos, mais dans le fond, tu n'es pas mieux que les putes qui viennent chez moi, version large. Enfin, il en faut pour tous les goûts. Après tout, le boudin, ça se mange aussi.

Putain de merde ! Est-ce qu'il venait de me passer à tabac ou étaient-ce ses mots qui me faisaient aussi mal ?

— Hé bien alors, poupée, tu n'as rien à dire pour ta défense ?

Son sourire narquois était aussi mauvais que moqueur. Mais moi, j'étais morte à l'intérieur. Brisée.

Finalement, Ax décampa et je pus fermer la porte. Je me dirigeai vers la cuisine, enragée. J'avais la haine de ne pas avoir été capable de le gifler, de répliquer ou même de lui arracher la langue. La haine qu'il m'ait parlé de cette façon et j'étais vraiment très énervée parce que d'un seul coup, je me sentais... salie.

Je me servis un verre d'eau que je serrai entre mes doigts à en avoir mal. Mon cœur battait fort et mes oreilles bourdonnaient des mots qu'Ax m'avaient hurlés.

On frappa à l'entrée et je me dirigeai vers la porte d'un pas décidé. Je l'ouvris à la volée et je balançai mon verre d'eau à la figure... d'Indy.

— Oh ! Mon dieu.

Il entra et ferma derrière lui.

— Ebony...

— Tu as tout entendu, c'est ça ?

— Oui.

— Sors d'ici.

— Non.

— Sors, hurlai-je.

Mais il me serra dans ses bras et je pleurai en enfonçant les ongles dans mon ventre. L'eau froide qui ruisselait de son visage me coulait dans le cou et m'aida à calmer la colère qui me brûlait les veines.

Jamais je ne m'étais trouvée ronde. Certes, je n'étais pas un mannequin. Je n'étais même pas mince.

Mais j'avais toujours accepté mon physique comme il était. Je me trouvais féminine, belle et confiante. Et en quelques secondes, j'avais été anéantie. Pas parce qu'on m'avait insultée ouvertement.

Non. Mais parce qu'un *ami* m'avait insultée ouvertement.

— Je reste, Eb. Je reste ici, avec toi. Et j'ai apporté le repas aussi. Des nouilles, des crevettes, des nems.

— Mais il n'est que huit heures du matin !

— Il est presque treize heures, en fait.

— Seigneur...

J'avais complètement perdu la tête. Ce que Soren m'avait fait prendre m'avait retourné le cerveau.

— Je te jure que je n'ai fait que dormir ! J'étais tellement stressée !

— Tu n'as pas à te justifier.

— Et j'ai été chez Soren pour essayer de penser à autre chose. J'avais peur ! Peur pour toi et pour Ax. J'étais terrorisée.

— Tout va bien, Ebony, tout va bien. Allons manger un peu. Tu es toute pâle et tu n'as pas l'air d'aller bien.

— Je ne veux pas manger.

Les ongles toujours plantés dans mon ventre, je m'extirpai de son étreinte et je me dévisageai dans le miroir au-dessus du meuble de l'entrée de longues minutes. Indy posa ses sachets sur la table basse du salon et vint me rejoindre. Il se mit derrière moi, prit mes mains dans les siennes et m'embrassa dans le cou.

— Tu es terriblement sexy.

Ses mains remontèrent sur mon ventre nu et il ôta les deux boutons de mon gilet. Des milliers de frissons

me parcoururent tandis que la douceur de ses gestes me berçait.

— Et intelligente.

Il fit tomber mon vêtement au sol puis fit glisser les bretelles de mon sous-vêtement sur mes épaules.

— Et douce.

Il les embrassa toutes les deux et me retourna entre ses bras.

— Tu es une femme merveilleuse et ne laisse personne te dire le contraire, surtout pas Ax.

D'abord parce qu'il est jaloux. Ensuite, parce qu'il n'a jamais su parler aux femmes. Et surtout parce qu'il ne pensait pas un mot de ce qu'il a dit.

— Le mal est fait. C'est trop tard.

— Je le sais. Laisse-moi le défaire, Ebony. Laisse-moi te montrer à quel point tu es excitante.

Il me conduisit jusqu'au canapé puis m'ôta mon jean et mes talons. J'étais en sous-vêtements, terriblement vulnérable, mais son regard me faisait me sentir invulnérable. Ne voulant pas être la seule dans cette tenue, je lui fis enlever sa veste en cuir si sexy et d'un geste gauche et pressé, j'ôtai son tee-shirt noir avant de le balancer à travers la pièce. Indy se débarrassa de ses chaussures et de son jean. Il ne resta que son caleçon qui masquait très mal son excitation.

— Allonge-toi. Je vais m'occuper de toi.

Je m'exécutai. Étendue de tout mon long sur le canapé, je relevai la jambe gauche pour le laisser s'installer entre mes cuisses, son membre chaud pressé contre moi. Il s'appuya sur ses coudes et me regarda avant de sourire. J'enlaçai son cou de mes bras pour le presser contre moi et l'embrasser et il se laissa faire. Sa bouche était chaude, sa langue était taquine et bon sang, son parfum me faisait tourner la tête.

— Indy, murmurai-je quand notre baiser se rompit. Promets-moi de ne pas me briser le cœur.

Je ne plaisantais qu'à moitié.

— Je te le promets, Ebony. Je te le jure.

— Encore.

— Je te jure que je ne te briserai pas le cœur. Jamais. Tu es importante pour moi.

— Est-ce que tu m'aimes ?

— Je... Je ne peux pas dire ces choses-là. Pas avec la voie que j'ai choisie. Pas en sachant que je peux mourir chaque soir que Dieu fait.

— Alors justement, pourquoi ne pas vivre ta vie à fond si tu as peur de mourir tous les jours ?

— Pour ne pas faire souffrir les personnes à qui je tiens.

— Alors tu m'aimes, puisque tu ne veux pas me faire souffrir ?

— Oui. Mais je ne peux pas te le dire. J'aimerais pouvoir Ebony, j'aimerais même te l'écrire, te le chanter, le faire tatouer sur ma peau. Mais le dire, c'est un peu comme jouer avec le feu. Rien de bon n'arrive jamais aux gens comme nous. Ax, Spider, moi. Rien de bon. Et dire qu'on est heureux, c'est faire un pied de nez à la vie et je ne veux pas que ma vie s'arrête maintenant que je t'ai trouvée. Alors je ne peux pas dire ces mots que tu attends. Et je ne veux pas que tu les prononces. On porte la poisse, tu sais. On vit avec la mort à nos trousses. Tant qu'on ne dit rien, tout va bien.

— Tu es trop superstitieux. Mais je respecte ton choix. Dis-moi seulement que tu les penses, ces mots.

— Oui, je les pense. Et toi ?

— Je les pense aussi. Maintenant, montre-le-moi.

Indy grogna et nous fit rouler et tomber du canapé. On atterrit sur le tapis et je ris tandis qu'il embrassait ma poitrine et mon soutien-gorge.

Je tournai la tête et ses lèvres se perdirent dans mon cou, me faisant gémir avec ferveur. Lorsque j'ouvris à nouveau les yeux, une paire de bottes noires se trouvait dans mon champ de vision et je hurlai de peur.

— Désolé, déclara Ax.

Je me levai d'un bond et plaçai un coussin sur ma poitrine pour qu'il ne me voie pas.

— Sors.

— Écoute, Ebony, je suis venu pour m'excuser. Je t'ai dit des horreurs que je ne pensais pas et je suis désolé. Tellement désolé !

— Je ne veux pas de tes excuses, Aksel.

— Allez, Eb ! Fais un effort, s'il te plaît. Tu ne sais pas à quel point le fait de faire des excuses est rare pour moi.

— Alors peut-être que tu devrais changer d'attitude. Et de personnalité. Maintenant, sors !

— Ebony...

— Non ! Tu crois qu'il te suffit de venir ici et de t'excuser pour que j'aie mieux ? Tes mots m'ont blessée, Aksel. Ils m'ont blessée parce que je pensais que tu étais mon ami, parce que j'avais confiance en toi et tu as brisé cette confiance comme tu as brisé tout le respect que j'avais pour moi. Et pour toi.

— Je t'en prie, ne le prends pas de cette façon...

— Je le prends comme tu me l'as donné. Comme un coup de poing dans la figure. Quand on humilie les gens, il ne faut pas s'attendre à ce qu'ils soient comme neuf quelques minutes après. Et tu m'as humiliée.

— Je suis désolé.

— Je m'en moque. Pars, Aksel. Tu n'es plus le bienvenu ici.

Indy m'enlaça pour me soutenir et fixa Aksel avec gêne.

— Boss, tu devrais rentrer chez toi. Tu n'as pas l'air bien.

— Ouais.

Il sortit et arrivé à la porte, il se tourna vers moi. Il fronça les sourcils, toisa Indy puis rougit.

— Ebony, avant que je parte, tu devrais savoir qu'Indy est marié.

Je me figeai avant de me tourner lentement vers l'homme qui venait de me faire un serment. Celui de ne pas me briser le cœur.

— Je peux tout t'expliquer, murmura ce dernier.

Je ricanai. Les phrases qui commençaient comme ça finissaient toujours mal. Ce n'était pas un « non ». Donc ça voulait dire que c'était un « oui ».

— Dégage. Barrez-vous. Tous les deux ! hurlai-je à pleins poumons.

Je bousculai Indy qui riposta et m'attrapa pour me coller à lui.

— Ebony, laisse-moi t'expliquer.

— Dégage, dégage !

Je ne pouvais plus m'arrêter de hurler. J'attrapai au hasard une lampe que je lançai vers Aksel à la porte. Celle-ci vola et s'explosa dans l'allée. J'attrapai ensuite un vase et Indy recula et sortit. Les deux hommes étaient désormais dans l'allée. Je leur lançai le vase, puis un autre en les insultant comme une furie.

— Dégagez de chez moi !

Et là, Indy se jeta sur Aksel et le cloua au sol avant de se mettre à le cogner. Ils se rouèrent de coups tandis que Soren sortait de chez lui et courait vers moi. Il m'attrapa dans ses bras et me fit rentrer.

— Ebony, hé, je suis là, tout va bien.

J'éclatai en sanglots dans ses bras pendant qu'il caressait mes cheveux.

— Je les déteste. Je les déteste, Soren.

— Ebony, murmura-t-il à mon oreille, maintenant que tu t'es débarrassée d'eux, tu es tranquille.

Il caressa mes épaules et je me rendis alors compte que j'étais en sous-vêtements. Je voulus aller me couvrir, mais ses mains se plaquèrent sur ma poitrine à m'en faire mal.

— Soren, arrête !

— Tu es mienne, maintenant. Mienne.

— Soren ?

Ma gorge se fit sèche et mes yeux s'écarquillèrent. Non, ça ne pouvait pas être lui.

— Mienne, dit-il une dernière fois avant de sortir un mouchoir blanc de sa poche et de le plaquer sur ma bouche. En quelques secondes, mon esprit s'embruma tandis qu'une odeur chimique asphyxiait mes poumons et je tombais entre ses bras, toute molle et incapable de hurler, de protester ou même de le repousser.

Chapitre 15

Je me réveillai en sueur, frigorifiée et percluse de douleurs. Je ne savais plus où j'étais, mais en ouvrant les yeux en grand, je reconnus peu à peu les murs fleuris de ma chambre et la coiffeuse au grand miroir face au lit. Mais mon soulagement fut de courte durée. Lorsque je voulus ôter les cheveux de mon visage, je remarquai que mes mains étaient attachées aux barreaux du lit.

Et hurler ? Un bâillon sur ma bouche m'en empêchait.

Le pire, c'est que je portais une robe vieillotte que je ne connaissais pas et que je ne sentais plus mes sous-vêtements.

Je me mis à couiner et à me défouler pour me libérer, mais je n'arrivais pas à me détacher. La panique m'assaillit. Seules mes jambes étaient libres et elles bougeaient dans le vide... Je n'étais rien de plus qu'une marionnette dont les fils étaient mes liens.

Alors je hurlais à nouveau. Avec un peu de chance, quelqu'un m'entendrait.

D'ailleurs, des pas lourds se firent entendre dans le couloir et quand Soren apparut, je fus soulagée.

Il allait me sauver...

Avant d'être horrifiée.

Il m'avait attachée !

Bordel, c'était lui, le taré qui m'écrivait des poèmes morbides et qui m'avait enfermée ici. Non, non, non !

J'avais des milliers de questions à lui poser. Des envies de meurtre. Et je ne comprenais rien à rien, ça m'angoissait.

— Oh, ma petite femme est réveillée. Comment te sens-tu ce matin, mon amour ? J'ai appelé le boulot pour leur dire que tu étais malade.

Oh ! Mon dieu...

Respirer était devenu compliqué. Je relevai la tête pour le regarder, même si la position était douloureuse.

Je voulais lui dire de me relâcher, mais ce satané bâillon était trop serré.

Et mes cris se turent quand je le vis enlever ses vêtements un à un. Tranquillement. Il les plia soigneusement, les posa sur la commode. Puis il grimpa sur moi. Lentement.

C'était un rêve. Il ne pouvait pas en être autrement. Parce que si c'était la réalité, je ne serais pas là, incapable de bouger, incapable de reconnaître ce qu'il se passait.

Ma respiration, déjà difficile, se fit presque impossible. Le tissu contre ma bouche se faufila entre mes lèvres sous mes hurlements sourds et des sons étranglés réussirent à s'échapper.

— Chut, tout va bien. N'aie pas peur, Ebony, je ne te veux aucun mal.

Je ruai, mais il était trop tard, il était déjà là.

Et Soren, mon meilleur ami depuis cinq ans, un des hommes en qui j'avais le plus confiance en ce monde, abusa de moi de la pire façon qui puisse exister.

Durant les quelques minutes où dura cette horreur, je ne pleurai pas. J'arrêtai même de hurler et pourtant, la douleur était intense et rêche. La brûlure que je ressentais entre mes cuisses me donnait l'impression d'être déchirée de l'intérieur et mon cœur se compressait à chaque fois que Soren ouvrait la bouche.

Je ne l'écoutais pas, j'étais incapable d'entendre autre chose que les battements sourds dans ma poitrine. Je voulais simplement qu'elle explose pour ne plus exister. J'étais incapable de me rappeler qui j'étais parce que c'était plus facile, ainsi, d'être sa victime.

Quand il eut terminé, il se redressa et s'allongea à mes côtés. Je sentais le liquide chaud couler entre mes cuisses et j'avais envie de vomir. De vomir et de mourir. Pour ne plus rien sentir. Ni mon corps ni le sien. Ni la douleur ni la honte. Ni la colère ni la haine.

— C'était parfait, mon amour. Je savais que ça valait le coup d'attendre mais pour tout te dire, je commençais à ne plus en pouvoir.

— Taré.

Mon commentaire fut étouffé par mon bâillon.

— Ah, je vois. Je vais t'enlever ce truc si tu promets de ne pas hurler.

Il pouvait aller se faire foutre. Mais avant, j'avais des questions.

Je hochai donc la tête. Je me sentais détachée de mon corps. Étrangère à l'intérieur de ma propre chambre, de ma propre maison. De ma propre vie.

Il me débarrassa du bout de tissu et caressa mes cheveux, mais je me dégageai d'un coup de tête.

— Pourquoi fais-tu ça, Soren ?

— Quoi ?

— M'attacher, me droguer... m'envoyer ces poèmes ignobles !

— Tu n'as pas apprécié mes vers ? Toi, la critique littéraire ? Je pensais pourtant te faire plaisir.

— Tu es mauvais en poésie, mon pauvre. Et mauvais en tout.

Il se redressa et me gifla, mais je souris.

— Tu es un minable, Soren. Minable, minable, minable.

— Ta gueule, bordel ! Ferme ta gueule ! hurla-t-il avant de se reprendre avec douceur. Et voilà, notre première dispute de couple. C'est excitant.

Ses cheveux étaient décoiffés et son regard brillant. Je ne reconnaissais plus le Soren que j'avais fréquenté si longtemps. Si souvent. Celui-ci semblait illuminé, à la dérive. Il racontait n'importe quoi... Vraiment, il me terrifiait.

— Nous ne sommes pas un couple.

— Mais si, ma belle. Je nous ai mariés cette nuit. Tu es mienne, maintenant. Jusqu'à ce que la mort nous sépare.

Je me mis à hurler. Fort. En y mettant tout mon cœur dans l'espoir que quelqu'un, n'importe qui entende et vienne à mon secours.

— Qu'est-ce que tu fais ?

Son poing s'abattit sur ma mâchoire, me coupant le souffle et d'un geste brutal il enfonça le bâillon dans ma bouche. Cet homme était un véritable fou. Comment avais-je fait pour ne pas m'en rendre compte avant ? Comment avais-je pu le laisser entrer dans ma vie sans rien faire ?

Soren me tourna le dos et s'endormit alors que la nuit commençait à tomber.

Quand le soleil monta dans le ciel dominical, je n'avais pas fermé l'œil une seule seconde. Des coups frappés à la porte réveillèrent Soren qui enfila son pantalon à la hâte avant de dévaler les escaliers, torse nu. Il ouvrit et je reconnus immédiatement Ax et Indy. Bon sang, il fallait qu'ils entrent. Qu'ils viennent me sauver. Il fallait qu'ils comprennent.

Je m'agitai, dans l'espoir de faire du bruit parce que le tissu dans ma bouche me donnait envie de vomir, me desséchait la langue et m'empêchait de crier.

— Où est Ebony ?

La voix d'Indy, chaude et vibrante, me retourna les pensées.

— Elle ne veut pas vous voir.

Si, je veux vous voir ! Pitié, venez, entrez et sauvez-moi !

— Bouge de là, connard, on a des choses à lui dire.

— Tu n'entreras pas dans cette maison tant qu'elle ne t'y autorisera pas.

Je vous y autorise ! Pitié, pitié, venez me chercher !

Ax ne bougea pas. Notre dispute lui avait effectivement remis les pendules à l'heure, à mon plus grand regret.

— Ebony ? hurla Indy à travers la maison.

Son cri était déchirant et suppliant, à la fois profond, dévastateur et dévasté.

Indy ! Je suis là ! Pitié, viens ! J'ai besoin de toi !

Je tirai sur mes liens comme une folle, me brûlant la peau mais rien n'y faisait, j'étais prisonnière.

Mes poignets étaient en feu, mes hurlements étouffés et peu à peu, mon espoir d'être secourue se fissurait. Les larmes roulaient sur mes tempes pour s'échouaient dans mes cheveux à mesure que je prenais conscience de la situation. Je terminerais sûrement ma vie ici, dans ce lit. Attachée. Et meurtrie par un homme en qui j'avais confiance.

— Ebony, s'il te plaît, viens nous parler !

Est-ce que je devais continuer à me débattre ? Continuer à me déchirer la peau alors qu'aucun bruit ne pourrait leur indiquer que j'étais ici...?

— Ebony, on a des choses à te dire ! Ne nous laisse pas tomber !

— Hé bien, je crois que sa réponse est claire.

Soren referma la porte avant de remonter et de se déshabiller.

Non, pas encore ! Je secouai la tête et serrai les jambes l'une contre l'autre.

Lorsqu'il s'approcha, je tentai de le repousser d'un coup de pied, mais il m'attrapa la cheville et m'écarta les jambes dans une salve de douleur humiliante. Son corps était froid et répugnant et j'avais l'impression d'être poignardée à chaque fois qu'il se forçait un passage en moi. Son souffle chaud sur mon visage me dégoûtait. L'expression satisfaite de ses traits me donnait envie de le tuer de mes mains nues. Et son regard, si plein de plaisir et de noirceur... Bon sang, je voulais lui crever les yeux avec les ongles.

Je me débattis, attisant son plaisir et alors, j'arrêtai de lutter. Je ne voulais pas qu'il prenne son pied avec moi. Je ne voulais pas que ce qu'il me faisait lui fasse autant plaisir.

Quand il eut terminé, il s'installa à côté de moi et se mit à me réciter chacun des poèmes qu'il avait écrits.

Tous plus morbides et sanglants les uns que les autres. Je l'écoutais à peine, mon cerveau ne butant que sur les mots les plus durs.

Mon corps, lui, était comme mort. Mon esprit n'allait pas tarder à suivre.

Entendre Ax et Indy abandonner si rapidement m'avait simplement anéantie.

En pleine après-midi le dimanche ou...un autre jour peut-être ? Je réussis à m'endormir quand Soren quitta la chambre pour descendre au salon. Son absence était devenue signe de sûreté pour moi.

Et quand il n'était pas là, je pouvais enfin souffler. Remarquer ces choses qui me dérangent. Un couteau ? Des gélules et des bouteilles d'alcool vides. Les chiffres du réveil qui étaient détraqués, car ils indiquaient des jours que je n'avais pas vu passer. Du sang sur ma chemise de nuit blanche. D'où venait-il ? Et cette douleur entre mes cuisses un peu plus forte à chaque minute.

Mon dieu, qu'est-ce qu'il m'avait fait ? Qu'est-ce que mon ami m'avait fait ?

Chapitre 16

Ax descendit les marches en marbre du grand escalier et alla se préparer un bol de céréales dans la cuisine. Son humeur était maussade depuis des jours, et c'était uniquement de sa faute. Parce qu'il avait fait le con. Il avait insulté la personne la plus brillante qu'il connaissait. Et ce n'était pas qu'intellectuel. La lumière qu'Ebony avait fait entrer dans la vie d'Ax l'avait fait se sentir bien.

Différent. Mieux, en fait, qu'il ne l'avait jamais été. Et il avait réussi à détruire cela. Il était comme son père, à s'en prendre aux femmes, même si ce n'était pas à coup de poing.

Il s'était longtemps cru prêt à tout pour avoir Ebony. Ou du moins, pour qu'elle et Indy rompent brutalement. Et éventer le vilain petit secret de son ami avait été jouissif durant les quelques secondes où les mots étaient sortis de sa bouche. Oh, Dieu, il avait gardé cette carte pour le cas où les choses deviendraient sérieuses et il avait presque joui en l'abattant sur Ebony. Presque. Parce que rares étaient les personnes qu'il chérissait et leur faire du mal l'avait finalement blessé, également.

Comment avait-il pu penser que détruire leur bonheur le rendrait heureux ? Il avait cru être lui aussi amoureux d'elle alors que c'était faux. Il s'en rendait compte à présent, mais il était trop tard. Ce qu'il éprouvait pour la jeune femme était simplement la plus belle forme d'amitié possible et étant peu habitué à cela, il n'avait pas su le reconnaître. Ni même le gérer.

Et aujourd'hui, il n'en restait rien.

Bien sûr, Indy était là, lui aussi. Plus que l'ombre de lui-même depuis qu'il avait été largué et d'un sens, Ax s'en voulait terriblement, car il avait gâché le bonheur de ses deux amis dans le but égoïste qu'ils soient aussi malheureux que lui. Il aurait dû être content qu'Ebony soit désormais libre, mais il n'y arrivait pas. Avoir atteint son but ne le rendait que plus dégoûté de lui-même et savoir Ebony triste et enfermée chez elle ne le réjouissait pas.

Alors il allait réparer les pots cassés.

Ax se positionna à la fenêtre. C'était lundi, le soleil brillait et le facteur n'allait pas tarder à passer, ce qui

voulait dire qu'Ebony allait sortir récupérer ses livres. Ils ne l'avaient pas vue depuis des jours et cela lui manquait de ne plus taquiner la jeune femme. Il avait hâte de la revoir. Hâte de lui parler. Et Indy aussi. Il se mit derrière lui et observa la rue. Quand le facteur fut en vue, les deux hommes sortirent presque en courant. Ax récupéra une seule lettre et lorsque le facteur sortit trois colis pour la voisine, ils éclatèrent de rire. Ce dernier tenta de mettre les ouvrages dans la boîte, mais apparemment, elle était pleine.

— Je peux vous donner ça pour la petite dame ? demanda l'homme avec un accent texan prononcé.

— Bien sûr.

Indy attrapa les trois paquets en fronçant les sourcils puis ils regardèrent tous les deux le facteur s'éloigner.

— Ce n'est pas normal. Sa boîte aux lettres est pleine, ça ne lui ressemble pas.

— En même temps, on ne l'a pas loupée. On n'a pas été correct avec elle alors si elle a perdu goût à tout ce qu'elle aimait, c'est un peu notre faute, rétorqua Indy, amer.

— On devrait à nouveau essayer de lui parler. Elle est peut-être malade.

Ils marchèrent jusqu'au perron avant de frapper à la porte. Ce fut encore ce connard de Soren qui ouvrit. Cet homme le dégoûtait jusqu'au plus profond de lui-même, mais Ax ne savait pas pourquoi.

Quelque chose dans son regard vide. Dans son sourire fourbe. Et le fait qu'il soit là, torse nu, chez Ebony. Indy pâlit et serra les poings. Ax, lui, tenta de calmer sa propre colère.

Soren avait investi la maison de la voisine depuis l'incident. Ax l'avait observé et il n'avait vu ce con n'en sortir qu'à de très rares occasions. Est-ce qu'il aidait Ebony à faire le deuil de sa relation avec Indy ? Bordel, est-ce que cet enfoiré avait profité de sa faiblesse pour la séduire ?

— Où est Ebony ?

— Au lit.

La respiration d'Indy se fit plus forte.

— On veut la voir.

— Mais elle, elle ne veut pas. Elle ne veut plus jamais avoir à faire avec vous. Vous êtes des parasites, des moins que rien, des criminels. Et elle voudrait vous voir morts. Les merdes comme vous ne méritent pas les femmes comme elle. Vous auriez dû le savoir avant de vous lancer, ça ne vous a apporté que la honte d'être largués comme les deux abrutis que vous êtes.

Indy balança les trois colis par terre et s'avança vers Soren, les poings levés. Ax l'arrêta avec difficulté tandis que le gringalet reculait dans la maison, les lèvres tremblantes.

Ax savait qu'Ebony ne leur pardonnerait jamais s'ils touchaient à un seul cheveu de cet idiot. Mais il avait tout de même envie de l'écorcher vif, de lui faire payer son sourire narquois, et de le battre à mort.

— Fais gaffe à ce que tu dis, Soren, susurra Ax. Les parasites ont toujours raison de leur hôte.

Ax attrapa Indy par le col et retourna à la maison, le traînant derrière lui malgré les protestations de son ami. Dans son malheur, il avait de la chance qu'Indy lui ait pardonné sa faute, car il se sentait coupable d'avoir caché un si lourd secret à Ebony. Du moins, d'avoir caché une partie de la vérité.

— On doit faire quelque chose, je ne peux pas laisser ce connard me voler la femme que j'aime !

Oh bordel, Ax se rendait tout juste compte qu'il avait fait une énorme erreur. Il avait vu la douleur dans les yeux d'Indy quand Ebony l'avait mis à la porte, mais il ne pensait pas que ses sentiments étaient si profonds. Ni qu'il oserait prononcer à nouveau le mot « aimer ». Pas après ce que sa femme lui avait fait subir.

— Indy, écoute, retournons là-bas.

— Mais elle ne veut pas nous voir !

— Je m'en moque. Allons-y. Elle ne va pas bien. Quand on lui dira la vérité, elle ne pourra qu'aller mieux. Et peut-être qu'elle te pardonnera. Je sais que j'ai déconné et que moi, elle ne me fera pas de cadeau. Mais l'un de nous deux peut l'aider à aller mieux alors il faut qu'on force le passage.

— Mais ça fait des jours et... Et je n'en peux plus, putain, il faut que je la voie ! Tu as raison, on la forcera à nous écouter s'il le faut, mais je ne peux plus supporter qu'elle se laisse dépérir à cause de nous.

Ils retournèrent chez Ebony. Cette fois, Ax ne frappa pas à la porte, il se contenta d'ouvrir avec douceur et les deux hommes s'introduisirent dans la petite maison. Le bas était vide et le désordre régnait. Une lampe était renversée et brisée sur le sol. La couche de poussière sur tous les meubles et les assiettes empilées, pleines de nourriture, rendaient les lieux presque insalubres. Tout comme l'odeur qui régnait ici bas. La maison semblait avoir perdu son âme et un sentiment étrange naquit au fond du cœur d'Ax.

La peur.

D'un regard échangé, ils montèrent à l'étage sans faire le moindre bruit. Une seule porte était ouverte et ils allèrent jusqu'à elle. Le couloir était petit, à peine quelques mètres de longueur, mais il sembla s'étendre sur des dizaines de kilomètres tant l'effroi les étreignait.

Les deux hommes s'arrêtèrent, et regardèrent dans la chambre.

Ils se figèrent en voyant Soren nu, de dos, en train de faire l'amour à Ebony.

Ax sentait qu'Indy était anéanti.

Mais quelque chose n'allait pas, vraiment pas, dans cette scène. Et c'est cela qui les fit rester sur place à regarder ce qu'il se passait vraiment.

Soren parlait, mais Ebony ne répondait pas.

Soren bougeait, mais Ebony était figée.

— Mon amour, pourquoi est-ce que tu pleures ?

Seuls les ressorts du lit qui grincèrent lui répondirent.

— Est-ce que tu as mal ? Tu ne devrais pas avoir mal. Les femmes n'ont pas mal quand leur mari les aime.

Silence.

Ax tourna la tête vers Indy. Les deux hommes étaient sous le choc. Les pleurs ? Un mariage ? Et...

du sang ? Partout sur les draps. Soren avait complètement perdu les pédales ou quoi ?

— Peut-être que tes liens sont trop serrés, alors ?

Il ne leur en fallut pas plus pour comprendre la situation.

Indy et Ax se précipitèrent dans la chambre et attrapèrent Soren par les épaules avant de le jeter au sol. Et putain, le cœur d'Ax se serra si fort dans sa poitrine qu'il laissa échapper un gémissement de douleur. Ebony semblait morte. Elle ne bougeait pas. Elle était si pâle que sa peau se confondait aux draps. Seules ses larmes qui coulaient lui indiquèrent qu'elle était toujours en vie. Ses mains, attachées au-dessus de sa tête étaient jointes comme si elle priait et la robe blanche qu'elle portait était relevée jusque sous sa poitrine, dévoilant son corps ensanglanté. Sa mâchoire était bleue par les coups et son regard vide le fit hurler de rage. Il commença à cogner Soren qui tentait de se relever. Et plus il bougeait, plus Ax cognait fort. La rage qu'il déversait dans chaque coup le rendait un peu plus fou, mais en même temps, cela le calmait. Oui, il aimait cela. Frapper à en perdre la raison. Jusqu'à oublier les conneries qu'il avait faites. Et oublier qu'à cause de lui, une femme bien avait été blessée.

Indy s'occupa de détacher Ebony, mais lui, il avait un homme à tuer. Ses coups s'abattaient sur le visage et le corps de Soren ; et le sang coulait tellement qu'il ne voyait plus la couleur de sa peau.

Allongé au sol, inerte, l'homme respirait encore.

Ax ne le tolérerait pas.

La douleur lui vrillait le poing à chaque coup qu'il portait mais il ne pouvait pas le laisser en vie.

Pas après ce qu'il avait fait à l'une des femmes les plus fortes qu'il n'ait jamais rencontré.

Ax posa le genou sur la poitrine de Soren qui commença à étouffer. Alors il appuya plus fort. Ses mains se portèrent à son cou frêle qu'il se mit à serrer à en trembler. Dans sa tête, plus aucune pensée logique ne naissait. Il n'y avait que la rage, la peur, et une putain d'envie de tuer, massacrer, exterminer.

Dans son dos, il entendit Indy appeler les urgences et Ax resta au sol, le souffle court quand les yeux de Soren, injectés de sang, se fermèrent. Qu'est-ce qu'il était en train de faire ? Il ne pouvait pas tuer Soren. Non... Cet homme allait passer le reste de sa vie en prison, tabassé par les autres détenus, il en faisait le serment. Ce serait bien plus drôle que de le tuer directement. Et il se ferait un plaisir de payer une fortune pour que les pires raclures soient enfermées avec lui, dans une cellule minuscule et pour longtemps.

Il lâcha prise, même s'il n'en avait pas envie. Il leva les yeux vers ses deux amis. Indy tenait Ebony dans ses bras en pleurant. Il était assis au bord du lit et la berçait d'avant en arrière en s'excusant. La jeune femme semblait toujours aussi morte. Sa tête penchait en arrière, ses yeux fixaient un point perdu à l'horizon de sa vision. Ses bras et ses jambes pendaient, lâches, dans le vide.

Ce spectacle lui fendit l'âme. Tout était de sa faute. S'il n'avait pas...

Pourquoi gâchait-il toujours tout ? Le bonheur des autres, même le sien.

La relation qu'il avait eue avec Ebony, même si elle n'était pas celle qu'il avait souhaité, lui convenait parfaitement. Et il l'avait détruite. Comme il avait détruit Indy. Parce qu'il était égoïste et lâche et mauvais.

Sur le matelas drapé de blanc, une immense tache rouge s'épanouissait, tout comme sur le jean d'Indy. La chemise de nuit d'Ebony était toujours relevée et son ventre pâle était rougi, mais il n'arrivait pas à voir la moindre blessure. Qu'est-ce qu'il s'était passé ici, dans cette chambre ? Quelles horreurs avait-elle dû subir de la part de cet homme qu'il exécrait ?

Quand les sirènes de police et d'ambulances se firent entendre, Indy se leva et transporta Ebony au rez-de-chaussée. Ax lui ouvrit la porte et ils sortirent tandis que des hommes en uniforme se précipitaient vers eux. Ax était dans un brouillard épais et il n'entendait rien de ce qu'on lui demandait.

Des hommes se mouvaient autour de lui, près de lui. Ils posaient des dizaines de questions, mais tout ce qu'il entendait, c'était sa propre respiration, mêlée de râles de douleur. La douleur d'avoir anéanti une femme innocente.

Chez lui, il aperçut ses motards tous sortis pour regarder la scène. Ils portèrent leur main sur leur cœur en pensant qu'Ebony était morte et même les secours le pensèrent. Elle était si pâle et immobile.

Et personne ne s'occupait d'elle... Peut-être que le corps pouvait produire des larmes dans la mort...

Peut-être qu'elle était bel et bien morte et qu'il avait rêvé sa poitrine se soulevant un soupçon. Peut-être...

Ax s'écroula à genoux et hurla en se prenant la tête entre les mains. Tout ceci n'était qu'un cauchemar, un affreux cauchemar, ça ne pouvait pas être vrai. Il leva les yeux et regarda autour de lui.

Indy, lui aussi, était dans le même brouillard. Il ne parlait pas, se contentait de serrer Ebony contre lui, debout au milieu de la foule de policiers et d'ambulanciers qui tentaient d'attirer son attention.

Bordel, son sang s'égouttait sur le sol, formant une marre écarlate et personne, pas un seul secouriste ne la soignait !

Alors Ax reprit les commandes de son corps. Il le devait. Pour Ebony. Parce qu'il était sûr et certain qu'elle n'était pas morte. Non. Elle était forte et fière, et c'était pour cela qu'il la savait en vie.

Il accosta un jeune policier et celui-ci recula d'un pas lorsque les yeux d'Ax reprirent leur lueur ardente.

— Notre amie est blessée, dit-il d'un ton fort, il faut l'emmener à l'hôpital tout de suite.

Le policier ne perdit pas une seconde et bouscula ses collègues en arrivant près d'Ebony. Il lança ses ordres aux urgentistes et à Indy. Celui-ci fut incapable de lâcher la voisine et lorsqu'on la lui retira de force, il se mit à hurler. Deux secouristes l'immobilisèrent avant de lui parler pour le calmer, mais il tremblait de tout son corps. S'il pensait la même chose que lui, alors il se sentait probablement coupable pour ce qui était arrivé. Et la sensation de mourir à petit feu devait également lui brûler la poitrine.

Des hommes se penchèrent sur Ebony et lorsqu'ils comprirent qu'elle était vraiment en vie, ils se hâtèrent de la mettre sous respiration artificielle avant de la couvrir d'une couverture chauffante. Puis elle disparut avec eux dans le véhicule jaune.

Indy resta figé un instant, avant de s'élaner après elle et de sauter dans l'ambulance pour être à ses côtés. Les sirènes se remirent en marche, tout comme le véhicule et en un instant, ils étaient partis.

— Que s'est-il passé, Monsieur ? Pourquoi êtes-vous couvert de sang ?

Le jeune policier qui l'interrogea semblait nerveux et inexpérimenté. Il savait déjà probablement qu'Ax était un meurtrier. Un homme de la pire espèce. Mais Ax n'avait pas de temps à perdre avec les conneries du gang. Aujourd'hui, il ferait quelque chose de bien. Aujourd'hui, il allait dénoncer un coupable au lieu de faire justice lui-même comme avec son père. Il allait enfin être un homme bien.

— Soren... Le voisin d'en face... Je l'ai surpris avec Ebony. Au lit.

Merde, ses pensées partaient dans tous les sens. Il fallait qu'il se ressaisisse.

— Alors vous l'avez tué ?

Le policier joua avec son arme à feu dans son holster.

— Elle était attachée. Bâillonnée. Et il la violait, cracha-t-il en serrant les poings. Je l'ai frappé.

Frappé jusqu'à ce que je n'en puisse plus. Il est en haut, dans la chambre. Mais il n'est pas mort, je l'ai simplement immobilisé.

Le policier demanda une unité scientifique et alla inspecter la maison pendant qu'un autre flic le retenait. Il n'était pas menotté, mais Ax savait qu'au moindre geste de travers, il serait "tasé". À moins que ses gars ne le défendent et créent une fusillade juste ici.

Il sourit. Ces salauds en seraient bien capables.

Mais alors que les gyrophares des véhicules projetaient une lumière blafarde devant la jolie maison d'Ebony, cela lui sembla plus que déplacé d'arborer son sourire mauvais. Il soupira. Effacer les images sanglantes qu'il avait en tête ne servirait à rien car elles resteraient gravées en lui jusqu'à la fin de sa vie. Tout comme il revoyait chaque soir le crâne défoncé de sa mère gisant dans une flaque de sang sur le sol d'une chambre de motel. Son père affalé dans un fauteuil et qui buvait une bière sans même s'inquiéter d'elle. Et les murs qu'il avait repeints de sang à force de le frapper jusqu'à ce qu'il cesse de respirer. Ax n'avait pas revu sa mère depuis des années. Elle avait peur de lui. Elle l'avait vu tuer son mari et ses souvenirs étant complètement confus, elle le prenait pour un meurtrier.

Peut-être pensait-elle aussi que c'était lui qui l'avait frappée, et qui avait provoqué l'horrible cicatrice sur sa tempe défoncée. Il ne le saurait jamais, car pour son bien, il l'avait abandonnée dans le meilleur institut de soins du Texas. Mais il ne ferait pas la même chose avec Ebony. Il réparerait ses sentiments pour lui, pour Indy. Et pour elle-même.

Quand le policier revint de la scène de crime, il lui posa d'autres questions avant de le laisser partir pour l'hôpital. Soren était en vie et les flics avaient sûrement corroboré ses déclarations. Pour autant, le voir sortir menotté, le visage tuméfié, mais le sourire aux lèvres le fit presque regretter sa clémence. Oh, comme il allait souffrir en prison. Tous les jours.

Ax grimpa sur sa Harley et démarra en trombe pour arriver en un temps record sur le parking des urgences. Le vent qui avait fouetté sa peau lui avait remis les idées en place, faisant disparaître le brouillard épais dû au choc. Il entra et parcourut la foule du regard dans la salle d'attente. Des mères avec leurs enfants, des personnes âgées, des hommes d'affaires se côtoyaient sur un même pied d'égalité, tous là dans l'attente d'une bonne nouvelle. Il y avait beaucoup de monde aujourd'hui, mais une seule personne attira son attention. Un homme grand, en blouson en cuir et au cœur brisé. Ax rejoignit Indy et s'installa sur le siège vide à côté de lui.

— Qu'est-ce qu'ils ont dit ?

— D'attendre ici.

— Mais à propos d'Ebony ?

— Rien. Ils n'ont rien dit. Ils doivent lui faire passer des examens, je ne sais pas moi. Je...

Indy s'effondra et Ax se sentit l'homme le plus misérable de cette planète. Ils patientèrent dans la salle emplie de larmes et de tristesse durant quelques heures, à tourner en rond. À écouter les prières de mères de famille et à plonger dans l'angoisse qui poignait en eux.

— Allons la retrouver, dit soudain Indy qui était pâle et dont les yeux injectés de sang semblaient hagards.

Ils se levèrent et parcoururent les urgences tandis que des médecins et des infirmières couraient un peu partout. Arrivés à un comptoir, ils interpellèrent un infirmier en tenue rose. Celui-ci les regarda à peine, trop occupé à prendre des notes dans un dossier. C'était une chance pour eux qu'il ne soit pas attentif.

— Où se trouve Ebony Miller ? demanda Indy, d'une voix forte, comme s'il reprenait vie rien qu'en sachant qu'il allait la voir.

— Elle a été conduite en chambre 259 pour un examen, leur répondit-il.

— Merci.

Derrière eux se trouvait la chambre 138. Ils se dirigèrent donc vers l'ascenseur et montèrent au deuxième étage. Après un dédale infini de couloirs et de cris de malades, ils arrivèrent à la chambre indiquée. Tous les rideaux du mur de verre étaient fermés, aussi, ils s'assirent sur un banc en face de celle-ci. L'odeur chimique de désinfectant commençait à leur donner la nausée, mais ce n'était rien comparé aux divers scénarii qui se formaient dans leurs esprits et qui tous se terminaient par un cœur s'arrêtant de battre. Le

cœur d'Ebony. Dans ce lit d'hôpital où elle reposait.

Les minutes passèrent, puis les heures et enfin, une jeune infirmière ouvrit les rideaux avant de sortir de la pièce. Indy et Ax se levèrent d'un bond et la stoppèrent quand elle voulut partir. Infirmière Pond. C'était le nom sur le badge de sa tunique rose.

— Excusez-moi, dit doucement Indy, vous pouvez nous dire comment va Ebony ?

— Je n'ai pas le droit de parler des patients.

La jeune femme avait dans les trente ans. Elle était de taille moyenne, ronde et son inquiétude se lisait dans ses yeux. Sa peau foncée mettait en valeur le bleu de ses yeux saisissants et ses cheveux noirs descendaient en une longue tresse sur l'une de ses épaules.

— Mais nous sommes ses amis.

— Je suis désolée, seule la famille a le droit de savoir.

Elle repartit, mais Ax la retint à nouveau.

— S'il vous plaît, c'est nous qui l'avons trouvée...

À ce moment, l'infirmière sembla remarquer le sang qui maculait les mains et le visage des deux hommes. Elle soupira et les regarda chacun leur tour.

— Elle va mal. Très mal. Elle ne parle presque plus et elle souffre beaucoup. Ses lésions sont profondes et...

— Des lésions ?

— Elle a été poignardée à de multiples reprises.

— Elle ne va pas mourir, n'est-ce pas ? demanda Indy dont la voix s'était brisée.

— Non. Mais elle est dans une sorte de bulle qui l'aide à faire face. Elle a été agressée sauvagement par quelqu'un en qui elle avait toute confiance. Si elle arrive à s'en remettre psychologiquement, ce ne sera pas sans aide.

— Est-ce qu'on peut aller la voir, alors ?

— Je ne pense pas que ce soit une bonne idée. Elle a ... J'en ai déjà trop dit, je suis désolée.

— Qu'est-ce qu'elle a ? Je vous en prie, dites-le-nous.

— Elle a mal réagi à la présence du médecin et du policier qui sont venus la voir. Je crois qu'il vaut mieux qu'elle ne soit pas en présence d'hommes durant au moins quelques heures. Le temps qu'elle reprenne ses esprits. Elle a été opérée en urgence à son arrivée ici, mais elle va probablement devoir y retourner sous peu. J'espère que vous arriverez à la rassurer quand elle ira mieux.

Les deux hommes approuvèrent et retournèrent s'asseoir face à la chambre d'Ebony. Indy n'osait pas lever les yeux du sol. Il semblait sur le point de s'écrouler et de mourir. Ax, lui, la regardait.

Ebony était allongée sur le dos, sans bouger. Toujours aussi pâle. Toujours aussi inerte. S'il ne voyait pas sa poitrine se soulever à un rythme lent et régulier, il irait vérifier si son pouls battait encore.

Après que la journée entière se fut écoulée, elle finit par leur tourner le dos et elle se recroquevilla dans le lit. Ses cheveux blonds éparpillés sur l'oreiller ressemblaient à des fils d'or qu'Ax avait envie de caresser pour l'apaiser. Il était près de deux heures du matin à présent. Il allait bientôt falloir qu'il rentre auprès de ses hommes. Il se leva, imité par Indy qui n'était plus qu'une coquille vide et ils entrèrent dans la chambre d'Ebony.

Indy ne sembla reprendre vie que lorsqu'il fut près d'elle. Il se précipita vers le lit, se baissa et posa la main sur la sienne. Ebony eut un mouvement de recul. Elle se recroquevilla davantage et ferma les yeux avant de se couvrir le visage.

— Ebony, on ne te veut aucun mal. On est juste là pour s'excuser.

Sa respiration était de plus en plus forte et de petits couinements s'échappaient de ses lèvres. Ax attrapa Indy par le bras pour le faire sortir, mais il se débattit et retourna auprès d'elle.

— Ebony, je t'en prie, écoute-moi.

— Indy, on lui fait peur !

Il l'attrapa à nouveau, mais cette fois, son ami ne protesta pas. Il regarda la jeune femme, effrayée comme un petit animal sauvage prit au piège et il donna un violent coup de pied dans la chaise face au lit. Ebony hurla et une infirmière accourut aussitôt.

Elle les fit sortir de la chambre sans ménagement avant d'administrer un liquide transparent à leur amie dont le cri mourut en quelques secondes. Elle se calma. Les bips de la machine également. Puis elle s'endormit.

— Sortez de cet hôpital avant que je n'appelle la sécurité, leur ordonna la femme.

— Mais elle...

— Elle a besoin de repos, pas de deux idiots qui lui font peur. Maintenant, partez.

À contrecœur, et avec un dernier regard vers Ebony qui semblait paisible à présent, ils rentrèrent chez eux.

Chapitre 17

J'étais allongée dans ce lit depuis des jours, semblait-il. J'avais complètement perdu la notion du temps. Je dormais mal quand j'arrivais à m'endormir de moi-même, sans l'aide des médicaments.

Cauchemar sur cauchemar, je me réveillais ensuite en sueur avec un cri coincé dans le fond de la gorge. La lumière du couloir allumée en permanence m'aidait à me rappeler où j'étais. À l'hôpital. En sécurité.

Alors, je me laissais retomber dans le lit et je ne bougeais plus de la journée. Les yeux ouverts sur le plafond.

Mon corps était souffrance. Il brûlait de l'intérieur, gelait à l'extérieur. Même mon esprit avait encore parfois du mal à assimiler ce qu'il s'était passé.

L'infirmière Pond venait me voir presque toutes les heures pour s'assurer que j'étais bien. Une psychologue passait tous les jours, mais je n'arrivais pas à ouvrir la bouche en sa présence. Je ne pouvais pas parler de ce qu'il s'était passé avec Soren. Comme si ma gorge était tranchée à chaque fois que je voulais prononcer le moindre mot de cette affaire. Ou son prénom.

Une matinée, la policière brune qui m'avait tenu la main lors de mon examen vint me revoir. Je ne me souvenais pas tellement de mes premières heures dans cet hôpital, juste qu'elle me répétait inlassablement « ce n'est qu'une procédure de routine. Tout se passera bien. Tout ira bien maintenant.

»

Elle attrapa la chaise en bois qu'elle posa près de mon lit et s'installa dessus. Je tournai la tête vers elle et j'esquissai un sourire. Son visage enfantin et ses traits délicats me mettaient en confiance. Elle avait la peau pâle et des yeux pleins de vie, remarquables quand je savais les miens éteints.

— Est-ce que vous vous sentez prête à rentrer chez vous, Mademoiselle Miller ?

Je hochai la tête.

— C'est moi qui vous raccompagnerais. Je vous ai noté mon numéro de téléphone personnel sur ma carte professionnelle et j'aimerais que vous m'appeliez si vous avez le moindre problème. Peur de quelque chose, de quelqu'un. N'importe quoi.

Je hochai à nouveau la tête.

— Votre agresseur...Votre voisin, il est en prison. Il ne pourra plus vous faire de mal.

Je fermai les yeux, et acquiesçait. C'était devenu ma nouvelle façon de communiquer, car je ne parlais que très rarement. Le souvenir du bâillon sec et rêche dans ma bouche me donnait toujours des sueurs froides et la nausée.

— Nous avons trouvé les lettres et c'est bien lui qui les a écrites. Il n'a pas masqué ses traces.

Vraiment pas. Nous avons plusieurs preuves accablantes pour le laisser enfermé durant des années. Sa psychologue a aussi été interrogée et elle va être écrouée pour mise en danger de la vie d'autrui.

Durant ses séances avec elle, il avait bien dit qu'il s'en prendrait à vous. Plusieurs fois, même. Il était obsédé par tout ce qui vous touchait de près ou de loin, et ce, depuis des années.

Mon cœur battait à tout rompre en découvrant ce qu'elle me disait. Soren allait chez une psychologue ? Il était malade à ce point ? Et elle l'avait laissé en liberté ? La bile brûlante me remonta à la gorge et je tentai de me redresser dans le lit quand une salve de douleur me déchira le bas-ventre.

Je haletai et l'inspectrice se leva d'un bond pour se pencher sur moi et me calmer. Elle appuya sur le bouton pour relever le lit et j'évitai son regard de honte.

— Pourquoi n'ai-je rien vu avant ? Pourquoi ?

Ma voix était éraillée. Elle contenait toute ma faiblesse, mais aussi mes doutes et mes craintes. Je me détestais à cet instant. Je détestais cette femme dont le corps n'était plus le sien, dont l'esprit était torturé et je répugnais cette solitude qui me gelait et me vidait.

— Parce qu'il cachait bien son jeu, tout simplement. Ses parents non plus ne savaient pas à quel point il était malade. Il les a bernés. Il a vécu de l'argent qu'ils leur versaient durant longtemps, leur disant qu'il était agoraphobe et qu'il ne pouvait pas sortir de chez lui. Ce n'était qu'un affabulateur. Il s'est inventé des histoires, s'est perdu dedans. Et vous, vous étiez le centre de sa vie.

— Mais il est médecin ! Pourquoi n'a-t-il pas constaté avant qu'il était malade ? Pourquoi n'a-t-il rien fait pour se protéger ?

— Il n'était pas docteur, il a menti, Ebony. Sur tout, tout le temps et à tout le monde.

Nous restâmes un long moment sans parler. Le silence était apaisant après tous les cris que j'avais entendus dans la nuit. Mes cris.

— Quand vous vous sentirez prête, je vous ramènerais chez vous.

— Je suis prête, inspectrice.

Je tournai sa carte entre mes doigts et je caressai les lettres bombées. Elle s'appelait Annabel Hyson. Grande, élancée avec de longs cheveux noirs attachés en queue de cheval. Ses yeux bleu clair bordés de doré m'apaisaient autant que la douceur dans sa voix. Et je savais qu'elle avait été là pour moi tous les jours, à me tenir la main avant que les médecins ne m'endorment. À me rassurer quand tout se mélangeait dans ma tête. Combien de jours avais-je perdu ? Je ne le savais pas. Mais je savais que tant que l'inspectrice Hyson était près de moi, je ne pouvais que m'en sortir.

Je me levai du lit et passai à la salle de bain pour me laver, m'habiller puis nous prîmes la route tranquillement.

Dehors, il faisait calme. Beau. Le ciel était d'un bleu profond et le soleil brillait derrière nous. Les gens flânaient sans se soucier de la vie. Le vent soufflait, léger et doux, sans se soucier de *nos* vies.

Les paysages défilaient par la fenêtre sans que je n'arrive à m'y accrocher. C'était un rêve. Ou un cauchemar. Non ? Parce que ça ne pouvait pas être la réalité. Je ne pouvais pas sortir du Townright Hospital en me souvenant à peine de ce qui m'était arrivé. En sachant que rien ne serait plus pareil désormais. Et qu'est-ce qui allait se passer pour moi, maintenant ?

— Vous allez bien ? demanda l'inspectrice Hyson en me tirant de mes pensées.

— Oui, oui.

— Vous savez, une fois chez vous, il vous faudra avoir du soutien. Vos voisins se sont fait beaucoup de

souci pour vous et tous vos collègues sont passés vous voir, mais vous étiez ailleurs. Ils sont fous d'inquiétude et ils s'en veulent tellement de ce qu'il s'est passé. Ils se sentent coupables de ne pas être passés vous voir quand Soren leur a dit que vous étiez malade. De ne pas vous avoir tirée de ses griffes.

Je contemplai les trottoirs de bitume défiler pour éviter de penser à tout cela. Ils se sentaient coupables ? Hé bien moi aussi. Pour ne pas avoir su plus tôt que Soren était un fou. Pour l'avoir laissé entrer dans ma vie. Mais pire, pour ne pas avoir autorisé Ax et Indy à m'aider avec les lettres quand ils me l'avaient proposé.

Arrivées devant chez moi, je fus incapable d'esquisser le moindre geste. D'attraper ne serait-ce que la poignée de la portière de la voiture.

La porte de Soren était scellée d'un ruban jaune où mon regard resta accroché de longues minutes.

Puis je tournai la tête. Ax, Indy, Spider et d'autres personnes étaient devant chez mes voisins. Voir tous ces hommes me fit perdre pied un peu plus. Je ne me sentais pas en sécurité. Je ne me sentais pas à l'aise.

— Mademoiselle Miller, tout va bien se passer. Ils sont là pour vous, vous savez. Ils s'inquiétaient.

Et ils s'inquiètent toujours.

Je hochai la tête et détournai les yeux pour fixer ma porte d'entrée. Elle semblait tellement loin.

Inatteignable.

— Quand vous serez prête, nous sortirons.

— Je suis prête.

Non. Non, je ne suis pas prête. Je ne suis pas prête...

La jeune femme sortit de la voiture, fit le tour et vint m'ouvrir la portière. Je défis ma ceinture de sécurité. La sangle noire glissa le long de ma poitrine, de mon cou comme les mains de Soren l'avaient fait tant de fois. Je ravalais ma bile et je mis les pieds dehors. Ma tête tournait et la sueur perlait sur mon front et coulait dans mes yeux. J'avais l'impression que chaque geste que j'esquissais était d'une lenteur exaspérante. Paralysante.

— Je ne vais pas y arriver, murmurai-je en vacillant.

Indy, Ax et Spider s'approchèrent, effrayés en me voyant basculer et se retrouvèrent dans mon champ de vision. Je paniquai un peu plus. L'inspectrice Hyson les fit reculer puis elle me soutint sur toute la longueur de mon allée et jusqu'à ce que je sois chez moi. J'étais agrippée à son bras et je ne pouvais plus le lâcher parce que je savais que je tomberais à genoux une fois son soutien envolé.

Quand je fus en sécurité à l'intérieur de la maison, je plaquai le dos contre la porte en observant mon environnement comme si c'était la première fois que je le voyais. Tous mes tiroirs étaient ouverts, leur contenu étalé un peu partout sur les meubles. Des coussins traînaient au sol, de la poussière et des traces de pas sur le carrelage salissaient mon intérieur. Mon univers entier était chamboulé. Annabel me lâcha quelques minutes puis revint vers moi avec un verre d'eau que je bus d'un trait. La fraîcheur du liquide

apaisa la brûlure dans ma gorge, mais pas le choc de ma maison mise à sac.

— Je suis désolée pour tout ça, me dit la jeune femme. On a fouillé la maison pour trouver des preuves de la présence de Soren ici et on n'a pas vraiment rangé derrière nous.

— Pas grave, murmurai-je.

— Est-ce que vous avez besoin de quoi que ce soit ?

— Non. Je vous remercie. Pour tout.

— Ce n'est rien.

— Vous allez bien ?

Combien de fois m'avait-elle posé cette question ces derniers jours ?

— Oui. Inspectrice...

— Appelez-moi par mon prénom, ce sera plus simple.

— Annabel, combien de temps suis-je restée à l'hôpital ? J'ai un peu perdu la notion du temps.

— Treize jours.

Mon dieu...

— Vous avez été gravement blessée et traumatisée par Soren, c'est normal que vous soyez restée si longtemps.

L'infirmière Pond m'avait raconté ce qu'il s'était passé, je lui avais même demandé des détails, pour reconstituer les faits. Mais j'oubliais tout aussitôt, comme si mon esprit n'était pas capable d'assumer les faits.

Je me décalai de la porte pour laisser Annabel sortir, mais avant, elle posa une carte de visite sur la tablette à l'entrée de la maison. C'était au moins la troisième qu'elle me donnait.

— Prenez soin de vous, Ebony Miller. Et n'hésitez pas à appeler si vous avez besoin d'aide.

Je hochai la tête et je laissai la jeune femme sortir de chez moi avant de refermer et de pousser tous les verrous possibles et imaginables.

Me retrouver seule ici alors que les derniers moments que j'avais passés dans cette maison étaient cauchemardesques m'angoissa tant que je m'adossai à la porte et me laissai tomber sur le sol sale.

Après quelques minutes, on toqua et je sursautai, mais je fis la morte et n'ouvris à personne.

Dehors, Ax et Indy me suppliaient de leur parler, de les écouter, mais j'étais incapable de les laisser m'approcher. Je me bouchai les oreilles des deux mains et je commençai à marmonner, à parler sans

même savoir ce que je disais. Je voulais simplement qu'ils arrêtent de parler, je ne voulais plus les entendre.

La nuit finit par tomber et avec elle, les restes de mes cauchemars s'abattirent sur moi. Chaque mouvement de lune d'une beauté surnaturelle faisait danser les ombres des arbres sur la pelouse.

Debout, devant la baie vitrée, je les regardais, je les craignais comme si elles allaient prendre vie et venir me dévorer.

Incapable de dormir, j'allumai la lumière puis j'entrepris de ranger la maison. Juste le rez-de-chaussée.

Les premiers rayons du soleil arrivèrent sans que je ne m'en rende compte et je passai encore les heures suivantes à ramasser, jeter, aspirer. Satisfaite de mon travail, je m'allongeai dans le canapé et je me mis à fixer le plafond. La douleur entre mes cuisses était toujours présente et me rappelait à chaque instant ce qui était arrivé. L'horreur que j'avais vécue. La façon dont mon corps et mon esprit s'étaient dissous pour me permettre de tenir le coup.

J'étais forte.

Et faible à la fois.

Je savais que les infirmières et les docteurs m'avaient dit de nombreuses fois que j'étais une survivante. Qu'il y avait eu des atrocités commises dans cette chambre que je ne pouvais plus voir.

Mais je ne me souvenais de rien. Cela m'effrayait. Mais j'étais tout de même soulagée de ne pas pouvoir me le rappeler. Les médecins m'avaient opérée, mais je ne savais pas pourquoi. Ils m'avaient prescrit des médicaments que je prenais sans savoir à quoi ils servaient. Et l'inspectrice Hyson m'avait raconté le déroulement des événements du jour où j'avais jeté Ax et Indy dehors jusqu'au jour où ils m'avaient sauvée. Mais rien, je ne me souvenais de rien.

Je fermai les yeux lorsque le sommeil me rattrapa. Mon corps était mort, allongé sur le canapé. Je ne pouvais plus bouger et je ne pensais à rien d'autre qu'à la trahison de Soren. Aussi, lorsque mes paupières me plongèrent dans le noir, durant une seconde, je me sentis bien. Une seule, petite, minuscule seconde avant que tout se peigne en rouge. Avant que je ne manque de m'étouffer tant j'avais l'impression qu'un chiffon était enfoncé dans ma gorge. L'impression qu'un poids me comprimait douloureusement la poitrine. Et les cris dans ma tête, et la douleur dans mon ventre, mon cœur, entre mes jambes me faisait mourir de peur.

Un long sanglot étranglé s'échappa de mes lèvres et j'ouvris les yeux à nouveau. Je fixai le plafond. C'était bien la seule chose qu'il me restait à faire, car je n'étais plus capable de trouver le sommeil. Ni la paix.

Chapitre 18

Une nouvelle journée passa où je me tordis de douleur dans le canapé. J'étais éreintée, psychologiquement, physiquement, mais il m'était impossible de dormir. Je n'y arrivais tout simplement plus. Et j'avais l'impression que mes blessures se rouvraient à chaque mouvement, me faisant revivre les moments que j'avais passés avec Soren.

Je passai une main sur les marques rosées autour de mes poignets, puis sur les bleus pâles sur mes joues. Ma lèvre fendue était désormais complètement guérie. J'avais envie de me mettre à travailler, mais rien que de penser à mes collègues me donnait la nausée. Ils m'avaient apporté des fleurs à l'hôpital, ils m'avaient parlé et caressé le front, mais je n'avais jamais été capable de les regarder dans les yeux, ni même de leur répondre. J'étais dans mon monde désormais, un monde peuplé de cauchemars que je devais supporter seule pour ne pas accabler les autres. Je ne voulais pas qu'on me plaigne, qu'on me protège. Je voulais rester seule et ne plus jamais sortir de cette maison.

Après une énième fois à me retourner sans trouver la position idéale pour souffrir le moins possible, une douleur aiguë dans le bas de mon ventre me fit pleurer et j'étouffai un cri dans mon coussin duveteux. J'avais l'impression d'être poignardée par des échardes de glace. Je glissai une main sous mon pantalon de jogging, dans ma culotte et je la ressortis aussitôt. Elle était couverte de sang.

— Putain !

Les larmes aux yeux, je montai à l'étage en tremblant et sans même jeter un regard à ma chambre, je fonçai dans la salle de bain au bout du couloir. Je fermai la porte à clef puis je m'assis sur le carrelage blanc de la douche avant de mettre l'eau en route. Le froid me fouetta les épaules avant que le chaud ne les relaxe. Un filet de sang s'écoula et je hurlai ma frustration d'être aussi fragile et stupide.

Pourquoi ne m'étais-je jamais rendu compte que Soren était dangereux ? Et dérangé ?

C'était de ma faute si j'avais été abusée. Maltraitée. Rien que de ma faute. Stupide, stupide, stupide.

J'aurais dû écouter Ax et aller voir la police quand il me l'avait proposé. Je n'aurais jamais dû laisser une simple lettre me détruire et un homme me faire ce qu'il m'avait fait.

Je restai sous la douche jusqu'à ce que l'eau soit de nouveau froide puis je sortis. Les saignements avaient stoppé, mais pas ma terreur. Qu'est-ce qu'il m'arrivait ? Qu'est-ce qu'on m'avait fait ?

La nuit tomba après une nouvelle journée exécrable et je tournais en rond.

Je n'avais rien mangé depuis ma sortie de l'hôpital, mais deux bouteilles de vin vides trônaient sur la table. Il ne me restait qu'une bouteille de bourbon et une de vodka. Je me servis un verre de chaque, que je bus d'un trait. La chaleur et l'engourdissement me firent du bien. Presque autant de bien que les analgésiques que je devais prendre.

Et ils me donnèrent le courage d'affronter ce que je voulais faire.

Vers deux heures du matin, j'attrapai un gilet que je passai sur mes épaules puis je pris les clefs de chez Soren, pendues au porte-clefs. Il avait celles de chez moi, j'avais celles de chez lui. Voilà jusqu'où allaient notre confiance et notre amitié. Aujourd'hui, il n'en restait que des cendres.

Je descendis les marches du perron pieds nus et je jetai un œil chez Ax. De la lumière filtrait des fenêtres. Une musique douce s'élevait jusqu'au-dehors, mais seules deux motos étaient garées devant chez lui. La sienne et celle d'Indy.

Mon cœur se comprima dans ma poitrine.

Je posai le poing serré sur mon ventre douloureux et je fermai les yeux.

Aucun d'eux n'avait vraiment mérité mon amitié et pourtant, ils l'avaient tous eu dans la journée où je les avais rencontrés. Qu'est-ce que cela disait sur moi ?

Naïve. Idiote. Stupide.

Naïve. Idiote. Stupide.

Naïve. Idiote. Stupide. Brisée.

Je marchai jusqu'à chez Soren et je décachetai le ruban de police avant d'entrer dans la maison lugubre et sombre. J'allai jusqu'au salon en mode robot, me rappelant toutes les fois où j'étais venue ici, où nous avions ris et chanté et bu. Où je lui avais offert mon amitié, mon amour, ma confiance.

Un amour certes platonique mais tout aussi fort que celui que j'avais ressenti ces dernières semaines pour Indy.

Plus rien ne subsistait.

J'allumai la petite lampe posée sur une table près du canapé. Devant moi s'étendait l'immense mur rempli de livres. Les livres de médecine de Soren. Ils étaient tous reliés de cuir marron et doré, mais ne portaient aucun titre.

Certains étaient dans des cartons de police, mais il y en avait tellement encore ! Il les avait accumulés petit à petit depuis que je le connaissais. D'ailleurs, près de la bibliothèque trônait fièrement son diplôme de médecine.

S'il n'avait pas été médecin, s'il n'avait pas vraiment eu ce diplôme, alors tous ces livres, qu'étaient-ils au juste ?

J'attrapai l'un d'eux au hasard et je l'ouvris.

Il contenait des centaines et des centaines de lignes où seul mon prénom était écrit. Dans un sursaut d'horreur, je le lâchai par terre et il se referma. J'ouvris un deuxième, un troisième, un quinzième livre.

Ebony. Ebony. Ebony. Ebony. Ebony...

À l'infini.

Je me mis à fouiller frénétiquement tous les tiroirs du salon et je découvris tour à tour des revues pour homme spécialisées dans les déviations, des notes qu'il prenait lui-même sur moi, sur lui, sur nous. Des centaines d'autres poèmes se trouvaient dans un dossier avec le sigle de la police et au milieu de la table de salon, un appareil photo que je n'avais jamais vu. Il était dans un sachet transparent scellé et à travers le sachet, j'allumai l'appareil. Il contenait une vingtaine de photos de moi la dernière nuit où j'avais dormi ici. Quand il m'avait droguée, du moins, c'est ce que je croyais.

L'alcool et les médicaments qu'il m'avait donnés n'avaient pas fait bon ménage. Quelle idiote j'avais été, de le laisser me servir ce vin en même temps que les gélules. J'aurais dû réfléchir, j'aurais dû dire non.

Tout ce que j'avais vu à ce moment, c'était un moyen d'échapper à mon angoisse de savoir Indy dehors face à la mort. Et qu'est-ce que j'avais récolté ? De me retrouver face à ma propre mort.

Sur les photos, mon gilet était ouvert, dévoilant mon soutien-gorge et je me sentis à nouveau honteuse et stupide. Ce jour-là, cette nuit-là, j'aurais dû savoir. Me rendre compte de quelque chose.

Ces clichés étaient dégradants. Moches. Crus. J'étais allongée sur le canapé, un bras dans le vide, l'autre au-dessus de ma tête. Mes cheveux couvraient mon visage et sur mon ventre, je voyais l'ombre de Soren en train de prendre les photos.

J'éteignis l'appareil.

Durant un instant, j'eus envie de brûler toute cette maison tant j'avais la rage. La brûler avec moi dedans. La fatigue me rattrapa dans la seconde et je me sentis si lasse. Encore plus lorsque je vis le portrait de Soren et moi, détendus, accroché sur le mur à ma gauche. Je m'avançai vers elle, les larmes aux yeux.

— Pourquoi ? Pourquoi m'as-tu fait ça ?

D'un seul coup, la vie était trop lourde, trop difficile à supporter. Je sentis la douleur cuisante entre mes jambes se réveiller et avec elle, la déception. Les déceptions que j'avais accumulées ces derniers jours. C'était dur.

Mon frère était en Europe, mes parents voyageaient tranquillement dans le pays et je ne voulais pas les déranger. Mes collègues et mes patrons étaient assez soucieux comme ça sans que je ne les appelle pour me plaindre. Il ne restait que moi. Et je n'en pouvais plus.

Je me précipitai dans la cuisine et ouvris le tiroir où Soren avait pris les gélules qu'il m'avait données. Il ne contenait que quelques couverts, mais le tiroir semblait énorme par rapport à la place qu'il y avait. Je tâtai les bords et trouvai deux petites encoches. J'y glissai les doigts et je soulevai pour découvrir un double fond. Là-dessous, des dizaines de boîtes de médicaments, principalement des antidépresseurs et des somnifères se battaient la place. J'éclatai de rire. Bon sang, c'était exactement ce qu'il me fallait.

J'en attrapai une boîte de chaque puis je remis tout ce que j'avais dérangé à sa place. Je ressortis vers trois heures, refermant la porte à clef et je traversai la rue pour rejoindre la sécurité de mon domicile.

Ax se tenait sous son porche éclairé et me regardait.

Il se dirigea vers moi au moment où j'atteignis le trottoir et prise de panique, je me mis à courir.

— Ebony, attends !

Je le voyais se rapprocher et un cri déchirant remonta dans ma gorge sans que je ne puisse le laisser échapper. La sueur roulait dans mon dos et j'avais tellement chaud que des points lumineux se mirent à danser devant mes yeux.

Mais Ax ne m'atteignit jamais. Je m'engouffrai chez moi et verrouillai la porte avant de m'effondrer sur le sol.

Pourquoi me sentais-je si peu en sécurité dehors ? Et avec ces hommes ? Peut-être parce qu'ils avaient

tous contribué à leur manière à me détruire à petit feu.

Dépitée, j'allai m'affaler sur le canapé avec ma bouteille de bourbon et mes pilules. Il fallait que je dorme. Je ne pouvais pas continuer ainsi. Mes yeux me brûlaient, mon cerveau était en vrac et mes membres pouvaient à peine me supporter tant ils étaient lourds.

J'avalai deux antidépresseurs et deux somnifères avec une lampée d'alcool puis je m'allongeai correctement.

L'obscurité m'effrayait toujours autant et je m'emmitouflai dans un plaid tout chaud. Je fixai le plafond. Sans bouger. Mes yeux étaient lourds de sommeil, mais refusaient de se fermer. Mon corps était meurtri de fatigue, mais refusait de lâcher prise. Le tic-tac de mon horloge était le seul bruit qui retentissait dans la maison et il me plongeait chaque seconde un peu plus dans l'angoisse.

Quatre heures.

Cinq heures.

Six heures.

Les premières lueurs de l'aube.

Je n'en pouvais plus.

J'étais lessivée, démoralisée, seule.

Seule comme jamais je ne l'avais été.

Seule et terrifiée.

Et perdue.

Chapitre 19

J'avais trois hommes dans ma vie.

L'un m'avait humiliée et insultée. Il avait détruit la confiance que j'avais en chacun de nous deux.

Une confiance que nous avons construite sur des bases bancales, mais solides. Une confiance qui m'avait fait plaisanter avec lui, qui m'avait fait découvrir un homme avec des forces et des faiblesses tout comme je lui avais exposé mes propres forces et mes propres faiblesses. Un homme qui avait été l'un des seuls à savoir que j'étais harcelée. Il avait voulu me protéger en me conduisant au commissariat alors que deux semaines plus tôt, il m'avait menacée de me tuer pour protéger sa grand-mère. Cet homme, je l'avais respecté pour avoir réagi si viscéralement face à une menace possible et il ne m'avait jamais effrayée sauf ce fameux jour où j'avais vu la haine dans ses yeux.

Le deuxième m'avait trompée et m'avait brisé le cœur en tant de morceaux que je ne saurais jamais le reconstruire totalement. Il l'avait brisé alors même qu'il m'avait juré qu'il ne le ferait pas. C'était un homme que j'avais aimé rapidement, complètement et douloureusement. Je l'avais cru bon, gentil,

respectueux, mais il avait joué avec moi. Il s'était servi de moi. Pour passer le temps ? Pour s'amuser un peu ? Pour quoi, au juste ? Je ne le saurais jamais.

Et le troisième...

Le troisième m'avait trahie de la plus ignoble manière qui soit.

Il s'était immiscé dans ma vie, il m'avait souri, m'avait embrassée, m'avait parlé de ses passions sans que jamais rien n'ait été vrai. Il m'avait menti si souvent que je ne savais plus rien de lui. Et il m'avait massacrée, corps et âme. Il avait abusé de moi physiquement, mentalement. Il avait fait de moi une étrangère dans mon propre corps et dans ma propre vie.

J'avais trois hommes dans ma vie, et chacun d'eux m'avait piétinée, traumatisée et brisée. Chacun d'eux.

Je me levai et j'ouvris la baie vitrée pour sortir dans le jardin.

Tout était éteint chez Ax. Lumière, musique. C'était rare. Le calme me fit du bien. Il m'apaisa. Me réconforta.

Dehors, la lumière du jour pointait à peine. L'atmosphère était calme, rendue paisible grâce au petit banc de brouillard qui recouvrait l'herbe froide et humide. Et aucun son ne filtrait jusqu'ici. Pas le moindre oiseau ne chantait. Pas la moindre voiture ne passait.

Je me dirigeai vers la chaise longue au milieu du jardin. Elle était surmontée de mon parasol écru pour plus d'intimité et moins de soleil, mais aujourd'hui, je me fichai de l'un comme de l'autre. Je titubai jusqu'au fauteuil avant de m'y affaler.

J'étais au fond du gouffre. Je voulais simplement dormir. Dormir longtemps et sans cauchemars.

Simple, non ?

Alors pourquoi n'y arrivais-je pas ?

Je pris deux nouveaux somnifères et j'attendis.

Rien.

Dormir. Dormir. Dormir. J'avais besoin de dormir. Ces pensées sombres et troubles et dérangeantes qui menaçaient de me rendre folle commençaient à me terroriser. Pourquoi n'arrivai-je pas à oublier ma douleur ? Ma peur ?

Deux autres cachets et une nouvelle lampée d'alcool.

Rien.

Je pleurais. Je pleurais toutes les larmes de mon corps pour avoir enfin le repos que je méritais et oublier ces scènes qui me revenaient sans cesse en tête. Soren. Sur moi. Me faisant du mal. Tellement de mal. Je voulais oublier tout. Tout et pour toujours. Oublier mes cris étouffés par le bâillon, mais qui résonnaient et vibraient en moi. Les paroles de Soren qui me disait tantôt que j'étais belle, tantôt qu'il allait me tuer.

Je voulais oublier son regard extatique quand il montait sur moi, totalement nu, et qu'il me forçait à écarter les jambes.

Je pris une poignée de somnifères supplémentaire puis je bus. Et je répétais l'opération.

Il fallait que je dorme. Maintenant. Tout de suite. Il le fallait.

Au moment où je voulus porter la bouteille à ma bouche, elle me glissa entre les doigts et tomba dans l'herbe dans un bruit mat. Mon corps ne réagissait plus. Il était engourdi. Mais il tremblait. Du moins, j'en avais l'impression. Mon rythme cardiaque augmenta et me bousilla la poitrine. C'était douloureux, mais pas autant que le fait de ne plus réussir à faire entrer assez d'air dans mes poumons.

Je m'agrippai aux bras du fauteuil pour me calmer, mais peu à peu, le noir se fit enfin dans mon esprit. Et autour de moi.

Et qu'est-ce que c'était bon !

J'en ris. J'en ris, j'en pleurai. Je n'arrivais plus à m'arrêter de faire l'un comme l'autre jusqu'à ce que je tombe dans... le sommeil. ? La mort ?

Ça m'était égal.

J'allais enfin pouvoir me reposer.

Chapitre 20

Ax pensait sans arrêt au regard vide d'Ebony lorsqu'il l'avait retrouvée dans sa chambre. À son regard terrifié la nuit dernière dans la rue. À son regard d'une infinie tristesse lorsqu'il l'avait insultée violemment. Jamais il n'avait été du genre galant ou chevaleresque comme Indy, mais il était tout de même le genre de type à penser qu'une femme n'était pas faite pour porter ce genre d'émotion en elle.

Une femme devait être bien traitée et protégée.

Malheureusement, il avait tout fait de travers.

Il se leva aux aurores et s'installa dans la cuisine. La maison était dans un état exécrable et il aurait eu honte s'il n'avait pas d'autres préoccupations pour le moment. Au comptoir du centre de la pièce, il rejoignit Indy qui y était accoudé, la tête sur les mains.

— Ça ne va pas marcher.

Ax soupira. Indy était pessimiste et il avait raison. Tous les deux étaient témoins dans le procès de Soren, mais puisqu'ils étaient membres de gang, la partie adverse jouerait là-dessus pour les décrédibiliser et ça risquait de porter préjudice à toute l'affaire.

— Qu'il soit condamné ou non, il ne sortira jamais de cette prison !

Et Ax en était persuadé. Parce qu'il n'y avait que deux options. Il y serait enfermé en tant que coupable et dans ce cas, Ax payerait les pires criminels enfermés à ses côtés pour lui faire vivre un enfer. Et si les

jurés n'avaient ne serait-ce que le moindre doute, Ax le ferait tuer dès qu'il remettrait un pied là-bas en attendant la libération. Être chef de gang, cela vous aidait à avoir toutes sortes de relations, dans toutes sortes de milieux. Et il n'avait jamais été aussi heureux d'être une telle raclure.

— Je vais aller la voir. Je resterais devant sa porte toute la journée, mais il faut que je lui parle, Ax. Je n'en peux plus. Je veux qu'elle sache qu'elle peut compter sur moi même dans un moment aussi difficile et que je ne la laisserais pas tomber.

Dehors, la pluie se mit à tomber, se fracassant contre les fenêtres. Les deux hommes levèrent la tête et en même temps, ils aperçurent le bout des pieds d'Ebony sur sa chaise de lecture.

— Qu'est-ce qu'elle fait dehors à cette heure-ci ? Elle va être malade.

Il ne faisait pas vraiment froid dehors. C'était même le contraire. Mais l'eau de la pluie était gelée.

— Et pourquoi est-ce qu'elle ne bouge pas ?

Indy sauta de sa chaise et sortit. Il se dirigeait droit sur Ebony et Ax lui emboîta le pas. Ils enjambèrent le petit parterre de fleurs en prenant garde à ne pas les piétiner puis ils se plantèrent devant la jeune femme. Au début, Ax pensa qu'elle était seulement endormie.

Mais quand Indy commença à paniquer et à ramasser une petite boîte orangée au sol, il comprit. Il comprit qu'Ebony avait mis fin à ses jours.

Incapable de bouger, il continua à la fixer, l'horreur et le choc se succédant en lui.

Son visage aux traits fins était plus pâle que jamais. Des cernes noirs descendaient jusqu'à ses pommettes et lui donnaient l'air malade et ses yeux... Bordel, ses yeux mi-clos et ternes lui retournèrent les tripes douloureusement.

Indy attrapa délicatement Ebony dans ses bras, l'allongea sur l'herbe et prit son pouls au niveau de sa gorge.

— Putain, son cœur bat. Il bat ! J'en suis sûr ! Ax, va appeler les secours, bouge-toi !

Sans une seconde à perdre, il se dirigea vers la maison et composa le numéro des urgences.

Quand il revint, Indy était en train d'enfoncer les doigts dans la gorge d'Ebony.

— Qu'est-ce que tu fous, bordel ?

— Je lui vide l'estomac ! Je ne veux pas qu'il soit trop tard, tu comprends ?

— Mais tu ne sais même pas si c'est bon pour elle ! Et si ça empirait la situation !

Il n'écoutait plus. Ebony fut prise de convulsion et ses yeux s'ouvrirent en grand. Elle vida le contenu de son estomac sur le gazon et à part quelques cachets et un liquide trouble, il ne contenait rien. Est-ce qu'elle se laissait mourir depuis des jours ? Et cette odeur d'alcool...

— Ebony, mon amour, pourquoi as-tu fait ça ? Parle-moi, s'il te plaît.

Indy la prit sur elle, tremblante et perdue, et il lui caressa les cheveux.

Elle émit un gémissement de douleur en se tenant le ventre puis elle perdit connaissance. Son visage était toujours aussi pâle. Et cela le rendait malade.

Il s'accroupit près de ses amis et prit les mains d'Ebony entre les siennes. Elles étaient gelées tandis que celles d'Ax étaient brûlantes du doute et de la peur. Il la sentit les serrer et il eut alors l'intime conviction qu'elle se battrait jusqu'au bout pour s'en sortir.

Après quelques minutes d'attente et d'angoisse, deux ambulanciers débarquèrent dans le jardin. Ax leur expliqua la situation avant qu'ils ne disparaissent avec le corps de la jeune femme inerte sur un brancard.

À nouveau, les deux hommes se retrouvèrent à l'hôpital pour l'une des seules femmes au monde qu'ils aimaient.

Dans la salle d'attente, Indy était assis sur l'un des bancs de plastique blanc, près d'une fausse plante. La tête entre les mains, le visage fermé, il avait l'air si mal en point qu'Ax se sentait monstrueux.

— Je suis désolé. Ce que j'ai fait... Ce que j'ai dit...

— Non, c'est de ma faute, je n'aurais jamais dû lui cacher si longtemps que j'étais marié. J'aurais dû lui en parler, elle aurait compris. Je le sais. Je voulais juste avoir quelque chose de bien. La seule chose de bien dans ma vie. C'était elle. Quand je la vois, je l'aime. Quand je l'entends, je l'aime. Quand elle me souriait, je l'aimais encore plus, mais elle n'a plus souri depuis des semaines, et c'est à cause de nous.

Ax se sentait responsable. Il savait que ce qui avait conduit Soren chez Ebony ce fameux jour, c'était la haine de la jeune femme envers lui, sa colère envers Indy. Ses hurlements avaient ramené le loup chez elle, avaient fait sortir le monstre du placard. Et à cause de lui, elle avait subi les violences les plus ignobles. Elle avait baissé les bras. Elle avait tenté de mettre fin à ses jours et si Ax était responsable de la mort de beaucoup d'hommes mauvais, c'était la première fois qu'il était responsable de la déchéance d'une personne aussi magique qu'Ebony. Une femme qui par un simple sourire avait fait fondre son cœur, comme celui de son meilleur ami. Une femme qui, par sa bonne humeur et sa légèreté, avait réussi à lui faire voir la vie sous un jour où tout n'était pas noir. Et elle ne méritait certainement pas d'avoir été traitée comme elle l'avait été.

Lorsque l'infirmière Pond, qui avait aidé Ebony la première fois, passa près d'eux, Ax l'interpella et elle vint leur faire face. C'était une femme de petite taille, avec un embonpoint qu'elle portait très bien. Ses cheveux étaient noirs et tressés sur le côté et ses yeux perçants lui firent comprendre qu'elle se souvenait d'eux.

— Comment va Ebony ? demanda-t-il de but en blanc.

Il savait que ce genre de personne n'oubliait pas le nom de ses patients. La passion pour son métier était littéralement gravée sur ses traits soucieux.

— Qu'est-ce qu'il s'est passé, bon sang ? rétorqua-t-elle. Vous deviez veiller sur elle. Vous deviez l'aider !

— Elle nous a rejetés, déclara Indy d'un ton plat, sans quitter sa position abattue.

— On lui a fait un lavage d'estomac et il n'y aura pas de conséquences graves. Mais ce n'est pas passé loin.

— Est-ce qu'on peut la voir ?

— Attendez encore quelques heures. Elle dort et je pense qu'elle ne l'a pas fait depuis très longtemps.

— Elle va mal, n'est-ce pas ? Elle...

— Elle a fait un déni. Elle a rejeté tout ce qu'il lui était arrivé, mais ses insomnies l'ont plongée dans une sorte de cercle vicieux où tout ce qu'elle avait vécu a assombri ses pensées.

— Mais maintenant, elle dort, alors elle va aller mieux ?

Ax avait besoin d'entendre qu'Ebony s'en sortirait. Il fallait qu'elle s'en sorte.

— Je ne peux pas vous le dire. Tout dépend d'elle. Elle n'a pas assisté à ses séances avec la psychothérapeute, elle n'a pas demandé ni cherché d'aide. Je ne pense pas qu'elle ait vraiment tout laissé tombé. Je crois qu'elle a juste besoin de soutien et qu'elle n'ose pas le demander.

Indy se leva d'un bond en entendant ces mots.

— Vous voulez dire que si on avait insisté...

— Non ! Non, ce n'est pas ce que je dis. Vous n'avez pas à vous en vouloir. En aucun cas, ce qui est arrivé n'est de votre faute. Ce que je dis, c'est qu'elle a vraiment, vraiment besoin de vous. Même si elle vous repousse, même si elle n'arrive pas à vous parler, à vous le dire, elle a besoin d'être entourée. Je crois... Je crois qu'elle n'a même pas parlé à sa famille. Elle les a gardés à l'écart pour les protéger, mais vous, vous savez ce qu'il s'est passé. Vous pourriez l'aider à avancer. Ne la laissez pas tomber. Je pense sincèrement qu'avec votre soutien, elle pourrait s'en tirer.

Les yeux d'Indy pétillaient d'impatience et Ax, lui, hé bien, il avait hâte de prouver à Ebony qu'il ferait tout pour elle.

Chapitre 21

La chambre était plus petite que la précédente, mais aussi plus éclairée. Elle disposait de fenêtres plein sud et le soleil qui caressait la peau d'Ebony la réchauffait. Ses joues toutes rouges en attestaient et Ax était heureux de voir à nouveau de la couleur sur son visage.

Cela faisait vingt-quatre heures qu'il était dans ce couloir avec Indy. L'infirmière Pond leur avait interdit l'entrée pour le moment. Elle semblait si inquiète et pourtant, elle la connaissait à peine. La psychologue et la policière étaient également au chevet de leur amie. Elle avait eu droit à un lavage d'estomac et elle s'était à peine réveillée quelques secondes.

Au moment où elle commença à battre des paupières et à poser une main sur ses yeux, Ax et Indy se précipitèrent dans la chambre. Malgré les protestations des trois femmes présentes. Mais aucune d'elles n'eut la force de repousser un Indy en pleurs et agenouillé au pied du lit en train de prier.

Lorsqu'il se redressa, Ebony et lui se lancèrent un regard chargé de tant d'émotions que son cœur se serra dans sa poitrine.

— Ebony, dis-moi, pourquoi as-tu fait ça ?

Il se pencha sur elle et lui serra la main, mais elle la retira avant de détourner le regard.

— Écoutez, dit Ax d'un ton neutre même s'il bouillait à l'intérieur, il faudrait que je parle seul à seul avec Eb.

Il se racla la gorge et elle tourna la tête vers lui, les yeux écarquillés.

— Quoi ? Non, pas question, protesta-t-elle.

Sa voix était grave et éraillée, comme si elle n'avait pas parlé depuis des années.

— Ebony, c'est important. Je t'en prie ! Je sais que tu ne veux plus rien avoir à faire avec moi et je respecte ton choix. J'ai mal agi, je t'ai blessée et c'est la chose la plus stupide que j'ai faite de toute ma vie et crois-moi, en matière de choix de conduite, j'ai souvent emprunté les mauvais sentiers. Mais j'ai quelque chose à te dire. S'il te plaît.

Elle hocha la tête au bout de longues secondes et les trois femmes sortirent pour attendre devant les vitres, sans cesser de surveiller. De la protéger.

Indy le regarda en penchant la tête sur le côté et Ax lui fit signe de sortir lui aussi. À contrecœur, il recula sans la quitter des yeux, puis il ferma la porte.

Ebony se mit alors à respirer fort et à regarder partout autour d'elle.

— Tu veux que j'ouvre la porte ?

Elle hocha la tête. Ses cheveux blonds étaient dans un état catastrophique, mais pas plus que d'habitude. Ce constat le fit sourire doucement, comme s'il ne s'était rien passé ces dernières semaines. Comme si

tout était redevenu normal.

Quand il revint vers elle, il s'approcha et baissa les yeux. Sa honte lui tirait la peau, mais ce n'était rien en comparaison de la douleur d'avoir blessé ses deux amis les plus proches. Il se pencha vers Ebony, à une distance qui la laissait respirer, qui ne l'effrayait pas et il parla assez bas pour que personne n'entende.

— Ebony, je t'ai menti. Indy n'est pas marié.

Son visage devint si rouge qu'il lui fit un sourire en coin.

— La situation est compliquée. J'ai menti par jalousie, mais Indy, lui, a menti par chagrin. Enfin, il n'a pas vraiment menti, disons qu'il ne t'a pas raconté ce qu'il était en train de vivre. Il est en instance de divorce. Sa femme l'a trompé et elle s'est barrée avec un des types du gang. Il les voit régulièrement et je sais qu'il a beaucoup de peine parce qu'elle lui en a vraiment fait voir de toutes les couleurs. C'est pour ça qu'il n'en parle pas. Jamais. À personne. Mais il n'est pas marié. Et ses sentiments pour toi sont réels.

Elle hocha à nouveau la tête et regarda ses mains.

— Tu veux que je le fasse entrer ?

Elle secoua la tête.

— Ebony...

— J'ai dit non ! hurla-t-elle.

Et il recula d'un pas.

Les trois autres femmes se précipitèrent vers eux et lui demandèrent de sortir, mais il refusa. Il avait des choses à entendre. Comme la raison de son comportement suicidaire.

Indy revint justement à la charge avec cela. Elle le repoussa lorsqu'il posa la main sur la sienne et son ami eut l'air d'en souffrir terriblement.

— Pourquoi, Ebony ? Dis-nous pourquoi.

— Pourquoi quoi ?

— Pourquoi as-tu essayé de te suicider ?

Sur son visage, la consternation laissa place à la honte.

— Je n'ai pas fait ça.

— Bien sûr que si ! Si tu avais besoin d'aide, pourquoi n'es-tu pas venue nous voir ? Pourquoi t'es-tu laissée mourir comme tu l'as fait ? On était tous là pour toi !

— Oh ! Je t'en prie, c'est facile de dire ça après m'avoir menti et humiliée. Tu crois que j'avais envie de

venir te parler ? Tu crois que je ne préférerais pas être toute seule après que chaque personne importante dans ma vie m'a blessée volontairement ? Je n'ai pas essayé de me suicider alors tu peux rentrer chez toi l'esprit léger.

— Non. Je resterais ici jusqu'à ce que tu ailles mieux, tempêta Indy.

— Comme tu le sens, bougonna-t-elle en croisant les bras.

L'infirmière s'avança à son tour.

— Ebony, dites-nous ce qu'il s'est passé.

— Je... J'ai...

Ses lèvres tremblèrent et une seconde plus tard, ses larmes se déversaient sur ses joues rosées.

— Je voulais seulement dormir. Et oublier.

Indy se jeta sur elle comme un fou et plaqua le visage humide de la jeune femme contre son torse.

— Ebony, tu n'aurais jamais dû garder tout ça pour toi !

Il la serra fort et elle ne protesta pas. Il la serra fort et Ax se sentit soudain heureux comme il ne l'avait jamais été. Heureux parce que ses deux amis se retrouvaient. Et parce qu'il savait qu'il y avait une place au Paradis pour l'amour de ces deux-là.

Ebony s'accrocha à sa veste en cuir de longues minutes, minutes durant lesquelles personne n'osait bouger ou parler. Indy lui murmurait qu'il serait toujours là pour elle et Ebony hochait la tête, les yeux fermés et un semblant de sourire sur ses lèvres rosées.

Puis elle se mit à gigoter, mal à l'aise et sur son visage, Ax ne lut plus que de la douleur. Elle repoussa Indy et se redressa avant de poser une main sur son ventre.

— Je voulais juste oublier la douleur. Je n'en pouvais plus ! J'étais à bout, vous comprenez ? Je ne dormais plus du tout. Plus jamais.

La voir se balancer d'avant en arrière, les yeux rougis et le regard affolé brisa Ax et lui fit ressentir sa culpabilité avec la force d'un ouragan.

— Quand je fermais les yeux, je voyais Soren. Quand je gardais les yeux ouverts, je voyais mon propre corps tomber en ruine. Je voulais oublier et même avec les somnifères, je n'arrivais pas à dormir. Alors j'en ai pris plus. Trop.

Elle enfonça les ongles sur son ventre et hurla.

L'infirmière les fit tous reculer.

— Ebony, qu'est-ce qu'il se passe ?

— Je crois que j'ai un problème, haleta-t-elle, le visage défiguré par une grimace.

D'un geste mal assuré, elle ôta la couverture de son corps et leur montra le bain de sang dans lequel elle baignait. Les draps sous elle ainsi que sa chemise de nuit étaient complètement poisseux du liquide cramoisi.

— Tout le monde dehors, hurla l'infirmière en bipant ses collègues, mais personne ne bougeait.

Ils étaient tous sous le choc.

— Ebony, depuis quand est-ce que vous saignez ?

— Depuis que je suis rentrée à la maison.

— Pourquoi n'avez vous rien dit ?

— J'avais peur ! Et je ne pouvais pas... Je n'y arrivais pas.

— Oh ! Mon dieu...

— Je ne comprends pas. Je ne comprends pas. Comment en trois jours, il a réussi à me détruire ainsi ?

— Vous parlez de Soren ?

— Oui.

— Ebony, vous êtes restée dix jours sous son emprise.

— Quoi ?

Indy s'approcha d'elle et cette fois, ce fut elle qui lui prit la main. Elle le regarda, cherchant la réponse dans ses yeux et il hocha la tête.

Le corps d'Ebony fut pris de tremblement tandis que son sang commençait à goutter sur le sol. Ses yeux se révulsèrent et elle tomba sur le matelas. Inerte.

— Faites quelque chose, hurla Indy. Soignez-la !

Ax n'aurait su dire qui des cinq personnes présentes était la plus choquée.

Chapitre 22

Quand je me réveillai, il faisait nuit et les bips qui résonnaient autour de moi me troublèrent.

J'ouvris les yeux et découvris des machines tout autour de mon lit.

J'étais de retour à l'hôpital. Je ne me souvenais de rien.

Dans ma main, quelque chose de chaud me serrait les doigts.

Je me redressai pour voir Indy endormi, la tête sur le matelas et Ax sur une chaise un peu plus loin. Il ronflait comme un ours.

De ma main libre, je caressai ses cheveux sans pouvoir m'en empêcher. Le contact humain m'avait manqué. Son contact à lui.

Finalement, il ne m'avait pas trompée. Il ne m'avait pas brisé le cœur.

Mais une sensation de peur m'enivrait.

Je me retrouvai seule avec deux hommes...

J'inspirai profondément et je me concentrai sur le bip régulier des machines jusqu'à me sentir à nouveau en sécurité. Quand je m'adossai à nouveau au lit, Indy se réveilla. Ses yeux s'agrandirent et son sourire s'épanouit sur ses lèvres. Il était beau. Et tellement effrayé.

— Ebony, murmura-t-il, tu es enfin réveillée !

— Oui.

— J'ai eu tellement peur pendant l'opération !

— Quelle opération ?

— Tu as fait une hémorragie. Tu as été blessée très profondément par Soren et les médecins ne l'avaient pas vu lors de ton premier passage à l'hôpital. Ils t'ont recousue et il n'y a plus qu'à attendre que tu cicatrises.

Soren. Dix jours. Des bribes de souvenirs me traversèrent la mémoire. Un couteau s'enfonçant entre mes cuisses. Les hurlements de Soren. Ses doigts autour de mon cou tandis que je pleurais. Les hurlements de Soren. Sa façon de me regarder comme s'il voulait me tuer et me réanimer et me tuer et me réanimer. Ses hurlements. Moi, appelant Indy dans la nuit. Et le couteau s'enfonçant à nouveau en moi.

Je fermai les yeux et Indy posa les lèvres sur mes doigts.

— Ebony, je n'ai pas de mot pour te dire à quel point je suis désolé. Pour te dire à quel point j'aimerais que tout se soit passé autrement.

— Ce n'est pas ta faute.

— Si. À un certain point, nos actions à tous ont entraîné les mauvaises réactions.

— Si ça peut te faire plaisir, pense ce que tu veux.

— Non, ça ne me fait pas plaisir. Bordel, Ebony, j'ai cru que tu étais morte. Deux fois ! Dans ta chambre puis dans ton jardin. Tu n'imagines pas la douleur. Tu n'imagines pas à quel point ça m'a brisé.

— Oh ! Ne t'en fais pas, je n'ai pas vraiment mon reste en matière de douleur. Je crois que je sais très bien ce que tu as pu ressentir, dis-je, amère.

— S'il te plaît, Eb, laisse-moi être là pour toi. Tu me repousses, tu m'as fui, mais je te jure que je ne resterais plus passif. Je dormirais sur ton perron s'il le faut, mais tu ne te débarrasseras plus de moi, ça c'est sûr !

L'infirmière entra et fit sortir les deux hommes. Je ne savais pas si j'en étais soulagée ou non.

— Ils sont restés là tout le temps, vous savez. Après votre agression puis après votre overdose.

Overdose. Ce mot me fit frissonner, mais c'était ce qu'il s'était passé. Je n'en étais pas fière, mais j'assumais parfaitement mes actions. Parfois, le corps et l'esprit ont besoin d'un bon coup de pied aux fesses pour se remettre dans le droit chemin. Je jetai un œil par la vitre pour voir Indy et Ax me dévisager, l'air grave et soucieux. Je les détestais et les adorais en même temps. Quelle galère !

L'infirmière Pond passa près d'une heure à m'expliquer ce qui s'était passé. Mon opération, le temps de guérison puis elle fut remplacée par la psychologue avec laquelle j'eus une longue conversation sur le pardon, la solitude, la honte.

Je compris que je n'avais pas honte d'avoir été agressée, mais que j'avais honte de ne pas avoir su avant que Soren était malade. J'avais passé cinq années à le fréquenter sans jamais voir que ses comportements irrationnels ou suspects étaient dictés par des maux bien plus profonds que ce que je pensais. Durant toute ma séance, je regardais Indy et Ax derrière la vitre, qui ne me quittaient pas des yeux. Petit à petit, la psychologue me fit comprendre à quel point ils s'inquiétaient. Que je ne devais pas avoir peur d'eux. Et que je devais leur pardonner les bêtises qu'ils avaient pu commettre. Mais je savais que je leur avais déjà pardonné. C'était simplement difficile à admettre après toutes les horreurs que j'avais vécues. Et même si j'étais toujours mal à l'aise pour le moment, je savais qu'un jour viendrait où j'irais à nouveau vers eux.

Quand la psychologue quitta la pièce, je tentai de trouver le sommeil en fixant le plafond. Ax et Indy passèrent pour me dire au revoir, mais je fermai les yeux et fis semblant de dormir pour ne pas avoir à affronter leur regard triste. Le fait qu'ils quittent l'hôpital, qu'ils ne soient plus à portée de vue creusa un nouveau fossé en moi qui me fit plus mal que je ne l'aurais cru.

Mais mon cauchemar recommença.

Impossible de dormir.

Soren. Soren était ici, avec moi. Dans les ombres de la chambre.

Je me redressai dans le lit, haletante et en sueur et j'allumai la lumière. Le portemanteau. Ce n'était que le portemanteau. Et pourtant, j'avais été sûre...

Bon sang ! Je ne pouvais pas recommencer à perdre la raison.

Je me levai du lit en pleine nuit, j'enfilai une robe de chambre puis j'errai dans les couloirs déserts de l'hôpital.

C'était carrément angoissant. J'avais l'impression de me retrouver dans le premier épisode de *the Walking Dead*. Il ne manquait que les traînées de sang sur les murs et j'étais bonne pour l'asile psychiatrique.

Au détour d'un couloir, j'admirai quelques minutes une reproduction d'un Hopper, *Nighthawks*. Ce tableau

me correspondait tout à fait. J'adorais son ambiance décontractée, intimiste et cette lumière iridescente en pleine nuit me fit serrer les poings. Moi aussi, j'arriverais à retrouver la lumière dans mon obscurité. Et cette impression de solitude qui se dégageait malgré la proximité entre les gens faisait écho à ce que je vivais.

— Je l'aime bien, cette peinture.

Je me retournai en sursautant. Un jeune garçon d'une dizaine d'années se trouvait en pyjama à nounours, juste derrière moi. Il avait un plâtre bleu au poignet gauche, le menton amoché, mais il souriait de tout son petit être.

Je n'étais désormais plus seule.

— Tu veux jouer aux cartes avec moi ?

— Les grands garçons comme toi ne devraient pas dormir à cette heure-ci ?

— Si. Tout comme les grandes filles.

Je souris à mon tour.

— Ne t'en fais pas, je ne vais pas te proposer un strip poker.

Est-ce qu'au moins il savait de quoi il s'agissait ? J'avais des doutes.

— Sais-tu comment on joue au strip poker ? demandai-je en mettant les mains sur mes hanches et en haussant les sourcils.

— Euh... Avec des chips ? Je n'ai pas de chips dans ma chambre. Juste un pot de gelée verte.

— Alors qu'est-ce que tu proposes ?

— Un Uno ?

— Ça marche.

J'entrai dans la chambre du jeune garçon qui grimpa sur son lit comme s'il était habitué à être ici.

— Je m'appelle Max. Et toi ?

— Ebony.

— Drôle de prénom. Mais j'aime bien.

Son visage rayonnait de douceur et de joie. Ses cheveux châains étaient un peu trop longs et retombaient sur son front, masquant une cicatrice que je devinais immense. Ses grands yeux noisette pétillaient de bonheur qu'un adulte lui accorde un peu d'attention et j'étais ravie de pouvoir lui apporter un peu de joie durant ce séjour à l'hôpital. D'après ses blessures, j'étais certaine qu'il avait dû être victime d'un accident de voiture.

— Jamais personne ne veut jouer avec moi, à part les petits, mais je n'ai plus l'âge pour traîner avec les gamins de sept ans.

— Je comprends.

Il distribua les cartes consciencieusement. La chambre n'était éclairée que par la lumière vive des machines. C'était suffisant pour bien y voir.

— Pourquoi es-tu ici, Ebony ? Tu n'arrivais pas à dormir ?

— Non. Et toi ?

— Non plus. Je fais des cauchemars.

— Moi aussi, grognai-je.

Nous commençâmes la partie et après deux tours, je me retrouvai avec deux « +4 ».

— Pas très galant, Max !

— Tu es ici pour jouer, moi je suis ici pour gagner.

Je gloussai devant son air victorieux et son grand sourire dévoilant des dents de lait dont une était tombée.

Nous jouâmes en silence quelques minutes avant qu'il ne reprenne la parole.

— Tu fais quoi comme cauchemars ? Moi, c'est des monstres qui veulent me manger quand je dors.

— Hé bien, les miens sont presque pareils. Sauf qu'il n'y a qu'un seul monstre. Et qu'il veut me faire du mal.

— Comme mon papa. C'est pour ça que je suis ici. Mais je vais bientôt sortir. Et mon papa ira en prison pour ne plus me faire de mal.

Mon cœur se serra. Ce pauvre petit bout de chou était si courageux. Et moi, j'avais presque mis fin à mes jours tant j'étais lasse. Quelle minable !

— Et toi, tu es ici pour quoi, Ebony ?

— Parce que... J'ai fait une bêtise. J'ai pris des cachets en trop grande quantité et j'ai bu de l'alcool.

Ce n'est pas vraiment un bon mélange.

— Oh...

Il se figea, son petit visage blanc paniqué.

— Je suis désolée Max, je n'aurais pas dû te le dire...

— Toi et moi, on est pareil. On a peur de la nuit, on est à l'hôpital. On fait des cauchemars. Je pense que quand mon papa sera arrêté, j'arrêteraï d'avoir peur la nuit. Et toi, est-ce que ton monstre a été arrêté ?

— Oui.

— Alors pourquoi tu fais encore des cauchemars ?

— Je... Je ne sais pas.

— Tu es sauvée. Tu ne dois plus continuer à avoir peur.

— Tu es un garçon très intelligent, tu le sais, ça ?

— Oui. J'ai un QI de 140. C'est pour ça que mon papa ne m'aime pas.

— Alors il est très bête.

— Je ne sais pas, on n'a pas mesuré son QI. Ebony, est-ce que je peux te poser une question ?

— Oui, bien sûr.

— Est-ce que tu me laisses gagner aux cartes parce que je suis un enfant ?

Je regardai ma manche et la sienne. J'étais en train de me faire laminer.

— J'aimerais te répondre que oui pour éviter l'humiliation, mais malheureusement, ce serait un mensonge.

Une infirmière entra dans la chambre et croisa les bras sur sa poitrine.

— Mademoiselle Miller, Monsieur Ash, il est temps pour vous de dormir.

Je souris à Max d'un air dépité puis je l'embrassai sur la tempe. Ses petites joues devinrent rouges et il laissa tomber ses cartes sur son drap. Il les posa dans tous les sens sur sa tablette puis il bâilla.

— Bonne nuit, Ebony. Bonne nuit, Infirmière Pond.

— Bonne nuit, Max.

Nous avions répondu en même temps. L'infirmière me raccompagna jusqu'à la chambre avec un regard sévère.

— Vous ne devriez pas le pousser à rester éveillé si tard.

— Je suis désolée. On était tous les deux réveillés, et il m'a proposé de jouer aux cartes. Je ne voyais pas le mal.

— C'est un enfant, il a besoin de sommeil.

— Je sais, mais je pense que ça nous a fait du bien à tous les deux d'avoir cette petite discussion.

Le regard de l'infirmière se radoucit.

— Bonne nuit, Ebony. Essayez de trouver le sommeil rapidement.

Ce ne fut pas le cas.

Le lendemain, je passai voir Max dans sa chambre pour lui dire au revoir. Le petit garçon fut si heureux de me revoir qu'il en pleura toutes les larmes de son corps quand je quittai la chambre.

Mince, j'avais moi aussi les larmes aux yeux. Il m'avait aidée à reprendre le dessus et même si je n'avais pas réussi à dormir, ses mots résonnaient dans mon esprit. Mon monstre était sous les verrous.

Il fallait que je réussisse à retrouver une vie calme et sereine.

De toute façon, plus jamais je ne voulais revoir Soren. Que ce soit à son procès ou en prison, j'étais bien décidée à l'effacer totalement de ma mémoire. Il ne méritait pas ma peine ni ma déception.

Il ne méritait rien du tout.

Je rentrai à la maison en taxi non sans ignorer Spider et River avec à leurs bras deux blondes minces et immenses. Je me demandai si l'une d'elles était l'ex d'Indy et cette pensée me fit sortir les griffes.

Je claquai la porte puis je décrochai mon téléphone pour appeler Lewis, la gorge nouée.

Tous mes collègues avaient été choqués d'apprendre ce qui m'était arrivé. Et ils s'en voulaient de ne pas avoir réagi. Ils avaient cru Soren sur parole quand il les avait appelés pour leur dire que j'étais malade et aucun n'était passé me voir à la maison. Moi, je ne leur en voulais pas, bien sûr. Et c'était d'autant plus difficile de se remettre au travail quand je vis les centaines de mails d'excuses que j'avais reçus.

Lewis était vraiment très anxieux au téléphone et n'arrêtait pas de me dire qu'il était désolé et qu'il avait hâte de me revoir. Je lui avais demandé expressément de ne pas passer ici, je ne me sentais pas prête à ouvrir ma porte à qui que ce soit et j'avais le droit de reprendre le télétravail aussi longtemps que je le souhaitais. J'avais l'impression d'être un monstre de foire que tout le monde prenait en pitié et je me dégoûtais pour ça. Mais j'avais encore besoin d'un peu de temps pour moi.

Je passai une bonne partie de la journée et de la nuit à chroniquer et à prendre des notes avant d'aller m'allonger sur le canapé. La nuit était très sombre et le calme régnait autour de moi. Presque angoissant. Presque dérangeant. Je fixai le plafond en espérant que mes yeux se ferment et que mon esprit s'endorme, mais il ne se passa rien durant près de deux heures.

Je commençai à m'agiter. À respirer trop fort.

Un coup de tonnerre retentit et je me levai d'un bond.

Les éclairs blancs déchirèrent la nuit, repoussant les ombres avant qu'elles ne m'engloutissent à nouveau.

Puis des coups à la porte. Je sursautai. Mon cœur battait la chamade et le vent se leva, soufflant dans les vitres et hurlant dans les feuilles des arbres.

Est-ce que c'était un cauchemar ? Un film d'horreur ?

Je m'approchai de la porte à pas de loups.

— Ebony ? C'est Indy. Ouvre, s'il te plaît.

Nouveau coup de tonnerre. Nouveaux éclairs.

Une silhouette se détacha près de moi et je hurlais en voyant Soren juste devant mes yeux. Mon cri s'étendit si longtemps que j'arrêtai de hurler juste parce que j'étais à bout de souffle.

— Ebony ! Ebony, ouvre !

Indy défonça la porte à coups de pied quand un nouveau grondement retentit.

Je revis Soren qui me toisait, souriant, et je me plaquai au mur en sanglotant avant de me laisser tomber au sol. Indy alluma la lumière et se précipita vers moi.

— Ebony, qu'est-ce qu'il se passe ? Parle !

— Soren... Il était là !

— Oh...

Il prit mon visage entre ses mains et me força à le regarder dans les yeux.

— Ebony, il n'y a personne ici.

— Mais...

— Je sais. Je sais que tu as peur et que tu es perdue. Je sais que tu es fatiguée et angoissée, mais je suis là maintenant. Tu n'as plus rien à craindre.

Je posai la tête sur son épaule et je soupirai.

— Je suis tellement fatiguée, Indy. Tellement.

— Alors va dormir. Je vais veiller sur toi, Eb. Je resterais là jusqu'à ce que tu te réveilles.

— Je ne sais pas si c'est une bonne chose.

— Je ne vais pas t'attendre indéfiniment, Ebony. Je ne vais pas t'attendre parce que je ne vais plus partir. Je vais être là pour toi. Maintenant. Et pour longtemps. Que tu le veuilles ou non, je serais là.

S'il te plaît, laisse-moi faire ça pour toi. Je n'ai pas été là quand tu en avais besoin, mais maintenant, je le suis. Je reste.

— Non.

— Je reste.

— Non !

— Je reste.

— Non...

— Je reste.

Indy me prit la main et m'aida à me relever. Il se dirigea vers l'étage puis m'attendit.

— Je ne peux plus aller là-haut.

Il hocha la tête.

— Ebony, je suis tellement, tellement désolé. J'aurais dû insister. J'aurais dû...

— Arrête, ce n'est pas la peine de revenir sur le passé et de se mortifier avec des « si ». Ça ne fait que nous blesser tous les deux un peu plus.

D'un seul coup, je me retrouvais serrée entre ses bras avec tant de force que j 'étouffai presque.

Mais je me sentis tellement bien que je m'autorisai à me relâcher un moment. Mes épaules se détendirent, mes yeux se fermèrent sans que je ne voie Soren derrière mes paupières et je l'embrassai.

J'embrassai Indy sur la joue. Puis sur la bouche. Je passai les bras autour de son cou tandis qu'il enlaçait ma taille et nos lèvres se redécouvrirent avec passion. Tendresse. Et un désir profond et infini. Nos langues se cherchaient, nos mains se régalaient et mon esprit se fit si léger que je vacillai entre ses bras, prête à m'écrouler sous le bonheur.

— Ebony, tu vas bien ?

— Oui, oui, ne t'inquiète pas.

— Bien sûr que je m'inquiète. Allons dormir, il est tard.

Il me conduisit jusqu'au canapé où il retira ses chaussures avant de s'allonger. Je le rejoignis, mon dos contre son torse avant de me pelotonner tout contre lui. Sa chaleur et sa puissance me détendirent.

Il attrapa un plaid avec lequel il couvrit nos deux corps puis il posa le menton sur ma tête.

— Je sais que tu n'arrives plus à dormir, mais...

Soit il ne termina pas sa phrase, soit je m'endormis avant. J'optai plutôt pour la seconde solution.

Chapitre 23

Indy posa la main sur la hanche d'Ebony, là où une bande de peau s'étirait entre le tissu fin de son tee-shirt et celui plus rugueux de son pantalon. Il ressentit sa douceur et sa chaleur qui lui avaient manqué tant de fois qu'il avait cru devenir fou.

Mais ce n'était rien à côté de sa culpabilité. S'il avait avoué avant à Ebony qu'il était toujours marié et en instance de divorce, s'il lui avait expliqué la situation, alors elle ne l'aurait pas repoussé. Et il ne l'aurait pas évitée par honte. Et elle n'aurait pas passé dix jours sous l'emprise de Soren, à être violée et tailladée par ce taré.

Oui, au fond de lui, il savait que tout était de sa faute et il ferait tout pour se rattraper.

Comme l'aider à pouvoir dormir sans cauchemar, par sa simple présence. Et qu'elle s'endorme aussi rapidement l'avait fait rire doucement. Cette confiance qu'elle avait en lui, malgré tout ce qui s'était passé entre eux... C'était le plus beau cadeau qu'elle puisse lui faire.

Elle était tellement belle, là, à côté de lui. Ses cheveux en bataille et qu'il peignait du bout des doigts. Ses lèvres tendres et roses entrouvertes, laissant échapper un souffle régulier qui le berçait.

Parce que si Indy était rassuré de l'entendre respirer, il avait cru par deux fois l'avoir perdue et il n'oublierait jamais la douleur et l'horreur que cela avait éveillée en lui. Deux fois. Anéanti, brisé, deux fois. Et il l'avait retrouvée. Deux fois. Son cœur palpitait fort dans sa poitrine en se remémorant ces événements, mais il se calmait en pensant à la force d'Ebony, à sa façon de se battre pour sa vie même si elle ne pouvait plus la savourer.

Parfois, il se souvenait de la complicité qu'ils avaient partagée presque dès le premier regard. La façon dont il avait envie d'être près d'elle nuit et jour même quand il était loin. Il remarqua alors que la bague en opale qu'il avait mise à son majeur était toujours là. Avait toujours été là. Même quand elle l'avait fui. Et cette prise de conscience le rendit encore plus maussade.

Dix jours.

Elle était restée si longtemps avec Soren.

Dix jours pendant lesquels il avait lutté avec acharnement pour ne pas défoncer sa porte et lui dire la vérité. Pendant lesquels il avait bu pour oublier, fumé pour se détendre et roulé pour s'éloigner. Et durant tout ce temps, elle était prisonnière, sans la moindre possibilité d'échapper à son bourreau. Est-ce qu'il arriverait un jour à vivre avec cela ? À vivre en sachant que la femme qu'il aimait avait été agressée à cause de ses erreurs.

Probablement pas. Néanmoins, il était heureux qu'elle soit à nouveau là où elle devait être. Entre ses bras. Ou peut-être était-ce lui qui était vraiment à sa place, là, contre le corps chaud d'Ebony ?

Un tour entier d'horloge passa sans qu'elle bouge du moindre millimètre. Sa respiration était calme. Elle avait un air détendu et apaisé. Il caressa ses cheveux clairs, son cou frêle. Il remonta la couverture pour qu'elle soit bien au chaud et qu'elle se sente protégée. Et il la regarda dormir durant des heures encore.

Indy attrapa son portable dans la poche de son jean et prévint Ax qu'il ne pourrait pas travailler, et ce, pour une durée indéterminée.

Ax ne répondit pas, mais Indy savait que son ami comprenait.

Quelques heures après, il s'endormit lui aussi, bercé par le parfum envoûtant de la peau d'Ebony.

Apaisé par sa présence près de lui.

Jamais il n'aurait pensé pouvoir trouver l'amour à nouveau, mais finalement, il était bien là, ancré dans son cœur et rien au monde ne pourrait le faire changer d'avis. Ebony était la femme de sa vie.

— Indiana ?

Il sursauta et resserra les bras autour d'elle.

— Oui ?

— Hmm.

Elle se retourna, pressant son visage contre son torse et s'agrippant aux pans de son tee-shirt.

— Ça fait longtemps que je dors ?

— À peine quelques heures. Tu as besoin de repos.

— Ok.

Sa petite voix frêle lui donnait envie de la protéger de tout et de rien. Du monde. Entier.

Plusieurs fois, Indy avait été voir Soren en prison. L'homme lui avait parlé d'Ebony comme si elle était sienne. Comme si elle était toute sa vie et la fascination morbide qu'il éprouvait pour elle lui avait retourné les tripes. Indy avait voulu savoir pourquoi il l'avait blessée. Pourquoi avait-il agi de cette façon ? Mais aucune des réponses qu'il avait reçues n'avait apaisé son âme.

— Quand on aime une personne, on ne lui fait pas ce genre de choses, disait-il à Soren à chaque visite.

— Mais elle, elle ne m'aimait pas. Pas comme elle t'aimait toi. Quand je lui donnai les gélules, elle ne parlait que de toi. Alors, j'étais en colère. Je descendais à la cuisine prendre un couteau. Et je lui faisais du mal.

— Tu ne l'as jamais aimée. Sinon, tu ne l'aurais pas violée.

— Je ne l'ai pas violée ! Elle était consentante !

— Bâillonnée et attachée ? Et ses larmes, qu'est-ce qu'elles représentaient pour toi ?

— La libération. Sa libération.

— Tu ne l'as pas libérée, tu l'as retenue prisonnière. Et tu ne l'as pas aimée, tu l'as possédée, dominée. Et comme tu es lâche, tu l'as fait comme un lâche. En la forçant.

— Je ne suis pas un lâche, avait grogné Soren en se levant et en plaquant son visage contre la paroi qui les séparait.

L'homme était dans un sale état. L'un de ses yeux s'ouvrait à peine et sa peau était violacée. Sa mâchoire

était disloquée et ses phalanges à vif d'avoir voulu se défendre contre les hommes d'Ax.

Quel dommage qu'il arrive encore à tenir debout.

— Si.

Indy, lui, était resté assis.

— Tu veux que je te dise le nombre de fois où elle a hurlé ton prénom ? Ou elle a pleuré pour que tu viennes la chercher ? Tu veux que je te dise à quel point j'ai apprécié enfoncer ce couteau en elle pour me venger. Je l'aurais faite mienne, Indy, si vous m'aviez laissé encore un peu de temps.

— Avant ou après sa mort ?

— Je ne l'aurais jamais tuée ! Jamais ! Ou du moins, pas volontairement.

Indy avait vu Soren un peu plus amoché à chaque passage. Il espérait désormais qu'il finirait par mourir de ses blessures. Cet homme n'était rien de plus qu'un fou.

Cinq nouvelles heures passèrent, amenant avec elles la nuit et Ebony se réveilla définitivement.

Elle s'étira, faisant se relever son tee-shirt, dévoilant la rondeur parfaite de sa poitrine. Son corps glissa contre le sien avant qu'elle n'ouvre les yeux. Il ne savait pas ce qui lui plaisait le plus. Son regard magnifique ou son corps d'une douceur insoutenable. Son beau visage ou ses courbes à se damner. Dans tous les cas, il était fou d'elle. D'elle toute entière, et il la désirait plus que de raison.

— Bonjour.

— Bonsoir.

— Oh ! J'ai dormi si longtemps ?

— Tu en avais besoin.

— Je n'ai pas fait de cauchemars. Pas un seul de toute la nuit.

Elle posa une main sur son torse, faisant frémir ses pectoraux. La chaleur familière qui s'éleva en lui à son contact le mit dans un état tel qu'il en oublia tout, jusqu'à son propre prénom.

— Je crois que ta présence m'a été bénéfique. Que tu arrives à m'apaiser et à chasser les monstres de mes nuits.

— J'en suis heureux, Ebony. Je serais là pour toi toutes les nuits si tu m'y autorises.

— Je ne sais pas, tu as un boulot... des choses à faire avec Ax.

— Je m'arrangerais avec lui. Je ne te laisserais plus passer une seule nuit sans moi. Pas seulement parce que je veux t'épargner les cauchemars, mais parce que moi je ne peux plus me passer de ta présence. Je ne peux plus être loin de toi trop longtemps parce que sinon, je ne me sens pas à l'aise avec ma vie. Je ne

suis bien que lorsque je suis près de toi.

— Indy... Pourquoi ne m'as-tu jamais parlé de toi ? De l'endroit où tu vis... de ta femme ? Est-ce que tu as des enfants ? Un chien ? Es-tu un homme à chat ?

Ebony se redressa et il l'accompagna, tous les deux adossés, au bras du canapé, tournés l'un vers l'autre. Si proches que leurs souffles se mêlaient à chaque expiration.

Ce canapé était immense, moelleux et il y avait encore plus de place dessus que sur le lit où il dormait en ce moment pourtant, ils n'en occupaient qu'une toute petite partie. Et Indy n'aurait pas voulu voir Ebony plus loin de lui du moindre millimètre.

— Je ne t'ai pas parlé de mon ex-femme parce que je ne pouvais pas. Elle m'a brisé le cœur et c'est en partie à cause d'elle que je ne peux plus dire les trois mots que tu attends.

— Je n'attends aucun mot, Indy. Nos actions se suffisent à elles-mêmes et je sais ce que tu ressens pour moi parce que tu es là, aujourd'hui. À côté de moi.

— Ebony, tu es tellement merveilleuse... Je regrette cette vie tu sais, j'aimerais pouvoir t'offrir tellement mieux que ces miettes de relation.

— Un jour, peut-être. Mais ce que nous avons me convient parfaitement pour le moment.

— Un jour, oui, un jour, je t'offrirai mieux que cela. Un jour, Ebony, je ferai de toi la reine de mon royaume.

— Pour le moment, qu'est-ce que je suis ?

— Ma princesse adorée.

Elle gloussa et ses cheveux blonds en bataille tombèrent devant ses yeux. D'un geste empli de l'amour qui l'habitait, il les ôta et continua son récit.

— J'aimais profondément mon ex et j'ai tout fait pour elle. Je travaillais presque quinze heures par jour pour Ax pour pouvoir lui offrir les bijoux qu'elle voulait, le jacuzzi, la piscine dans le jardin, tout. Mais elle ne faisait que profiter de moi. Je ne m'en suis rendu compte que le jour où je l'ai surprise dans ladite piscine avec un de mes collègues. Et si tu veux tout savoir, elle était avec lui depuis près de deux ans.

— Oh...

— Comme tu dis. Mais ce n'est pas le pire. Tout ce que j'avais, elle s'est battue pour l'avoir. Je n'ai plus de toit, plus beaucoup d'argent, non plus. Je vis dans un motel depuis des semaines parce qu'elle a réussi à me mettre à la porte de ma propre maison. Maison que j'avais achetée avant même qu'on ne se connaisse.

— Quelle pétasse ! Si tu veux, je peux lui régler son compte !

À son tour de rire. Indy n'avait pas ressenti un tel bonheur depuis des jours.

— Ce ne sera pas nécessaire parce que je n'ai plus aucun ressentiment pour elle depuis que je t'ai rencontrée. Tu as été comme un souffle d'air frais dans ma vie. Tu as été ma planche de salut. Toi et Ax aussi parce que c'est chez lui que j'ai mis la plupart de mes biens et mes vêtements. Mon ex a eu la grandeur de me laisser les récupérer.

— Si tu veux, tu peux utiliser mes sous-vêtements, j'en ai tout plein.

— Pas besoin, je n'en porte pas.

Ses deux joues se colorèrent de rouge. Elle était tellement belle, tellement lumineuse que sans s'en rendre compte, il passa la main à l'arrière de sa tête pour l'approcher doucement de lui, puis il l'embrassa.

Loin de lui l'idée de la forcer parce qu'il exécrait ces connards qui blessaient les femmes et qu'elle avait déjà eu à subir toutes les horreurs qu'un homme pouvait commettre. Mais quand elle se laissa faire, il se détendit et apprécia encore plus ses lèvres contre les siennes, chaudes et sensuelles. La texture soyeuse de sa chevelure entre ses doigts. Son parfum doux qui lui faisait penser au foyer qu'il voulait créer avec elle et qu'il adorerait sentir tous les soirs en rentrant du boulot, s'il avait un travail normal. Ils se raconteraient leurs journées devant un verre de vin, tous les deux soudés l'un à l'autre.

Indy rêvait de pouvoir un jour vivre une vie normale.

Si aujourd'hui il devait parler de son boulot avec Ebony, déjà, elle se retrouverait en danger. Puis il imaginait mal l'ambiance romantique en lui disant « cette après-midi, j'ai déposé près de deux kilos de cocaïne dans un entrepôt désaffecté avant d'être pris pour cible par les rivaux du chef de gang que je livrais. » Parce que telle était sa réalité. La violence, son quotidien. La criminalité, toute sa vie. Et il n'avait pas le choix parce que s'il abandonnait, s'il fuyait, c'était sur son frère que se tournerait le gang. Son frère qui lui, à présent, avait droit à la petite vie de famille tranquille qu'il aspirait de vivre.

Ebony passa une main dans ses cheveux, l'autre agrippée à son biceps et elle approfondit leur baiser avec fougue et envie. Elle pressa sa poitrine ferme contre son torse, le faisant durcir encore plus, le faisant haleter sous le désir. Il caressa son dos, ses épaules sans jamais oser aller plus loin, car il savait qu'elle n'était pas encore remise. Mais rien au monde ne pourrait l'empêcher de savourer ce baiser merveilleux et exquis dont il rêverait durant les mille prochaines années.

— Ebony, puis-je te poser une question qui me hante ? demanda-t-il, une fois détaché d'elle.

— Oui.

— Pourquoi n'as-tu prévenu personne de ce que tu vivais ? Tes cauchemars, tes insomnies. Ta famille ou tes amis auraient pu t'aider à surmonter tout ça.

— Je ne voulais embêter personne. Et je ne voulais pas leur parler de ce qui m'était arrivé.

— Tu veux dire que ta famille n'est toujours pas au courant ?

— Non. Personne. Ni mon frère ni mes parents. Je ne peux pas gâcher leur vie avec ça.

— Mais ils ont le droit de savoir, tu ne penses pas ?

— Non. Et j'aurais aimé que toi, Ax, personne ne sache jamais. J'aurais pu me débrouiller toute seule. J'aurais pu... Si je n'avais pas déconné avec les cachets, si avec Ax vous n'aviez pas débarqué, j'aurais tout gardé pour moi. C'est mon fardeau. Et savoir que d'autres le portent avec moi me gêne.

— Personne ne porte ce fardeau avec toi. Nous le soutenons pour libérer tes épaules de tes maux et on le fait parce qu'on t'aime.

— Je n'aime pas savoir que ce qui m'est arrivé vous touche également.

— Comment ça pourrait ne pas nous toucher ? Tu comptes pour nous. Malgré nos erreurs et je sais qu'elles ont été nombreuses, tu as toujours compté pour nous. Tu es notre petite voisine adorée, fraîche et cultivée et qui a mis au tapis des motards hargneux en quelques mots. Crois-moi, tu es vue comme une déesse au sein du gang. Les hommes te respectent et même ceux que tu ne connais pas se feraient une joie de venir faire ton ménage en tutu si tu le leur demandais.

— Pourquoi ?

— Parce que tu es une femme forte et indépendante qui nous a tenu tête. Tu as été là pour eux quand ils ont perdu leurs amis à cause d'une fusillade et tu les as aidés sans rien demander en échange.

Mais surtout, parce que tu es une survivante. Et on respecte cela.

Un long silence s'ensuivit durant lequel Ebony posa la tête sur son torse. Il caressait son dos de bas en haut, écoutant son souffle calme et ressentant son cœur qui battait fort.

— Et si je nous faisais à manger ? demanda-t-il lorsque son ventre se mit à gargouiller.

— Je ne sais pas si j'ai quoi que ce soit dans mes placards.

— Ax a fait les courses avant que tu ne sortes de l'hôpital. Je ne te garantis rien de sain, mais au moins, tu as de quoi manger pour les jours à venir.

Ebony éclata de rire. Ce son était magique. Tellement naturel et sensuel.

— Allons cuisiner tous les deux. Mais avant de manger, je dois prendre mes cachets.

Ses joues se firent à nouveau écarlates, mais cette fois, Indy nota une pointe de honte. Sa colère gronda comme les orages qu'ils essayaient en ce moment. Elle n'avait pas à avoir honte de se soigner à cause des blessures qui lui avaient été infligées. Encore moins quand le fait qu'elle l'ait caché à tout le monde avait failli lui coûter la vie.

— Pourquoi es-tu embarrassée ?

— Je ne sais pas. C'est un sujet intime. Et que d'autres sachent... c'est gênant.

— Tu as survécu, c'est ce que les gens voient.

— Mais justement, je ne veux pas que tout le monde se retourne sur moi, que ce soit pour mon courage ou pour le fait que j'ai été agressée. Je veux être anonyme, comme avant.

— Ils oublieront vite. Au pire, je peux demander à Ax de faire diversion. Avec un rassemblement de motards à côté, je te jure que plus personne ne se souviendra de toi en quelques secondes.

Nouveaux rires.

Cette mélodie était fascinante, autant qu'apaisante.

— Merci, Indy.

— Pourquoi ?

— Pour me faire rire. Pour m'aider alors que je t'ai repoussé.

— Je comprends pourquoi tu as fait ça. Je vois très bien que tu as honte et que tu baisses sans arrêt les yeux, mais moi, ce que je veux, c'est que tu aies à nouveau la tête haute parce que tu n'as pas à être honteuse. Soren est le seul coupable, le seul responsable. C'est lui qui doit avoir honte, pas toi.

— Mais je...

— Non. Lui et lui seul, Ebony. Pas toi. Toi, tu es la victime. Toi, tu es celle qui a été blessée et presque tuée. Et moi, je suis celui qui va t'aider à aller mieux. Parce que je veux revoir ton sourire, je veux entendre à nouveau ton rire et je veux que plus jamais tu n'aies peur de dormir, de sortir ou quoi que ce soit d'autre. Tu comprends ?

— Oui. Et je pense que j'aime assez ça.

— Veux-tu que je reste avec toi ?

— Oui.

Elle baissa les yeux, mais il lui releva le menton.

— Fière, Ebony, sois fière de toi. Tu as le droit d'avoir des faiblesses, mais tu n'as pas à en avoir honte. Moi, je te trouve forte. Ce que tu as fait... je sais que c'était un accident et je sais que tu ne voulais pas mourir.

— C'était tellement stupide... Indy, je m'en veux tellement, si tu savais !

Sa voix se brisa et Indy se retrouva à la serrer contre lui, à embrasser son front, à la consoler du mieux qu'il le pouvait.

— Ce n'est pas grave, princesse, ce n'est pas grave. Tout ce qui compte, c'est que tu sois en vie. Et que tu y reprennes goût.

— Je vais y arriver, sanglota-t-elle, je te le jure, pour toi, pour moi, je vais y arriver.

Indy couvrit son visage humide de baisers, la faisant glousser et rougir puis il l'entraîna vers le frigo au moment où l'on frappait à la porte.

— C'est ouvert, hurla Ebony qui ne pouvait pas quitter l'étreinte d'Indy.

Ax entra, referma derrière lui. Il marcha vers eux en mettant les deux mains dans ses poches. Tête baissée, il n'osait pas les regarder. Sa princesse se détacha de lui et alla à la rencontre d'Ax avant de le prendre doucement, délicatement entre ses bras. Ax se tendit puis il l'enlaça, fronça les sourcils. Indy aurait pu être jaloux s'il s'était agi de n'importe quel autre homme, mais le tableau qu'il avait devant les yeux était magnifique. Ax pleurait. Ebony souriait. Il lui parlait à l'oreille, mais Indy distinguait les excuses qu'il répétait sans plus pouvoir s'arrêter. Elle finit par prendre son visage entre ses mains et elle ferma les yeux une seconde.

— Ce n'est pas de ta faute. Ce n'est pas non plus de la mienne.

Elle prononçait ces mots comme si elle voulait les apprendre par cœur.

— Ce n'est pas notre faute, d'accord ?

Ax hocha la tête.

— Ce n'est pas notre faute, nous ne sommes pas responsables.

Indy rejoignit Ebony et prit sa main dans la sienne.

— Ce n'est pas notre faute, répéta-t-elle. N'est-ce pas ?

— Absolument pas, princesse.

Mais dans son hypocrisie, il se sentait toujours responsable.

— J'ai préparé à manger, au fait, déclara Ax.

Il alla chercher le sac marron qu'il avait déposé à l'entrée puis il le tendit à Ebony.

— Je me suis dit que vous auriez peut-être faim, mais pas envie de cuisiner alors j'ai fait des pâtes à la bolognaise.

— Tu manges avec nous ?

Ax fit son sourire en coin, celui qui faisait craquer toutes les femmes, et acquiesça.

Ebony prépara la table et d'un seul coup, Indy se sentit bien, en famille. Avec la femme qu'il aimait, un ami qui lui était cher et c'était la meilleure sensation du monde. Ax servit une portion de pâtes à tout le monde et Indy sortit un pichet de jus de fruit du frigo. Ce serait leur brunch à eux.

En même temps, ils goûtèrent la première bouchée de pâtes. Indy et Ebony étaient morts de faim, mais même dans ce cas, rien n'aurait pu les préparer à cela.

Ils se tournèrent l'un vers l'autre et les lèvres d'Ebony commencèrent à trembler. Ils éclatèrent d'un rire sonore en même temps et Ax, assis de l'autre côté d'Ebony, se renfrogna.

— Je crois que je ne suis pas doué pour la cuisine.

— Tu le penses ? l'enfonça Ebony. Mon dieu ! Je n'ai jamais rien mangé d'aussi... dégoûtant !

— J'ai pourtant mis tout ce qu'il fallait dedans ! Les pâtes, les tomates en conserve et la viande.

— Rien d'autre ?

— Non ! C'est des pâtes à la bolognaise, qu'est-ce qu'il pourrait bien y avoir d'autres dedans ?

— Du sel, pour commencer.

— On ne peut pas penser à tout, grommela-t-il.

Ebony se leva, alla attraper une grande marmite dans le placard du haut. Indy la regarda faire, hypnotisé. Son tee-shirt se souleva très haut, dévoilant sa peau pâle et parfaite, le creux de ses flancs, la courbe incendiaire de sa chute de reins. Son regard descendit d'instinct vers ses fesses et il le savait, elle ne portait pas de sous-vêtement. Le tissu épousait sa peau nue et ferme, voluptueuse, excitante. Il se passa une main sur le visage et surprit alors le regard d'Ax rivé sur lui.

— Quoi ?

— Il était en train de me mater, c'est ça ? rit Ebony.

— Carrément.

Elle secoua la tête et récupéra toutes les assiettes qu'elle posa sur le plan de travail. Elle fit revenir des oignons, du céleri et de l'ail, ajouta du miel et du sel ainsi que plein d'herbes puis elle vida les assiettes dans la préparation. Elle laissa mijoter un peu avant de leur faire râper du fromage qu'elle trouva au fond du frigo, penchée en avant comme une invitation à l'admirer. Indy avait une envie folle de découvrir son corps et ce, depuis des semaines et des semaines. À chaque fois qu'ils auraient pu passer un peu de temps seuls, Ax l'avait envoyé en mission.

Mais désormais, il avait peur. Peur de l'effrayer, de lui faire du mal. Il savait que ses blessures n'étaient pas encore cicatrisées. Elle avait été opérée quelques jours plus tôt et il n'oserait jamais la toucher jusqu'à ce qu'elle soit totalement guérie. Peut-être même qu'il n'oserait pas si elle ne venait pas d'elle-même vers lui. Mais bon sang, tout son corps vibrait à son contact, à sa vue. Son cœur en palpait douloureusement. Son esprit ne vivait que par elle.

Si voir son ex dans les bras d'un autre homme l'avait détruit de bien des façons, Ebony avait su le guérir de chacun de ses maux, de ses faiblesses, de ses doutes et il n'y avait plus qu'elle à présent. Et pour toujours.

Quand elle eut fini de réparer les erreurs d'Ax, elle posa la marmite au milieu de la table, devant eux et les deux hommes se servirent des assiettes pleines à ras bord avec une montagne de fromage.

— Il n'y a pas à dire, c'est nettement meilleur comme ça, lâcha Ax, la bouche pleine.

— Si tu pouvais éviter de baver partout sur moi, cher voisin, je t'en serais éternellement reconnaissante.

Il embrassa Ebony sur la joue de sa bouche pleine de sauce tomate et Indy fit pareil de l'autre côté.

— Oh ! Mais non. Vous êtes répugnants ! De vrais cochons !

Elle s'essuya avec une serviette blanche - paix à son âme - puis elle picora dans son assiette.

— Tu n'as pas faim ? demanda Indy, inquiet.

— Si, si, c'est juste que... se retrouver là, tous les trois, ça m'avait manqué et j'ai un peu la gorge nouée.

Les deux hommes posèrent leurs couverts, s'essuyèrent la bouche et Ebony se retrouva au milieu d'un câlin de groupe réconfortant.

— Je vous adore, les gars. Même si parfois, vous êtes insupportables.

— Insupportables ? Nous ? Tu dois confondre.

— Je ne crois pas. Et ton statut de petit ami n'y changera rien du tout.

— Ce n'est pas juste. Je pourrais au moins avoir cet avantage.

— Tu veux me corrompre ?

— Absolument.

Ebony éclata de rire, mais elle se reprit rapidement en voyant le visage d'Ax rester grave.

— J'ai quelque chose à vous dire, déclara-t-il.

Il se leva de son tabouret et ils l'imitèrent. Indy enlaça Ebony, autant pour se donner du courage que pour satisfaire son corps avide de sa chaleur.

— Indy... Je te libère officiellement de tes engagements envers le gang.

Le silence se fit entre eux. Personne ne bougeait, ne parlait.

— Et je sais que tu as fait des études d'histoire et tout alors j'ai parlé à quelques personnes que je connaissais et je t'ai trouvé un boulot de professeur dans un lycée du coin.

Indy n'en revenait pas... Il n'arrivait pas à réaliser. Sa vie prenait le tournant dont il avait toujours rêvé. La femme parfaite à ses côtés, le danger hors de portée et un emploi tranquille qui lui assurerait un salaire, de quoi payer à Ebony des tonnes de livres et surtout, le pouvoir de rentrer tous les soirs, comblé et sans une balle dans le crâne.

— Bon sang !

Ce fut tout ce qu'il trouva à dire.

Ebony semblait, elle aussi, ne pas en revenir. Sa bouche formait un « o » parfait qu'il embrassa et embrassa encore. Il la souleva dans ses bras et elle hurla sa joie.

— Oh mon dieu, Ax ! C'est... C'est tellement... Bon sang, tu ne vas pas avoir d'ennuis ?

— Non, ma belle. Si quelqu'un vient me chercher, il va me trouver. Mais je voulais vous faire ce cadeau et vous méritez d'être heureux. Tous les deux.

Chapitre 24

Cela faisait près de deux mois que j'infligeais tout ça à Indy. Dormir sur le canapé toutes les nuits.

Ses vêtements traînaient dans un carton entre le salon et la salle à manger et j'en avais marre. Je voulais mieux pour lui. Pour nous.

En journée, nous travaillions tous les deux mais aujourd'hui, j'avais décidé de reprendre les commandes de ma vie. Dans un état de faiblesse intense dû au stress, je montai l'escalier et en nage, j'entrai dans ma chambre. Le souffle coupé, je fermai les yeux et je chassai les images de mon agression les unes après les autres.

Plus jamais.

Je serrai le manche du couteau de cuisine entre mes doigts puis je courus vers le lit avant de le poignarder. J'avais peut-être l'air d'une folle, mais mon esprit ne s'était jamais mieux porté. Chaque coup me libérait un peu plus. Surtout quand j'imaginai Soren à la place de mon matelas.

Tous les draps et l'alaïse avaient été emportés par la police scientifique et voir ce lit nu devant moi me donnait envie de vomir.

Au bout de deux heures, le matelas était en morceaux et j'ouvris grand la fenêtre pour les jeter dehors, côté rue.

Je descendis les marches en quatrième vitesse pour me diriger vers l'abri de jardin. Le cabanon était vétuste et je n'y avais que rarement mis les pieds. J'avais peur de découvrir des tarentules, des scorpions ou des générations de rats entassés les uns sur les autres. D'un coup d'épaule, je décoinciai la porte et je me retrouvai en plein dans une immense toile d'araignée. Agitant les bras en l'air pour m'en dépêtrer, je vis la pauvre bestiole courir en vitesse loin de l'agitation. Elle était peut-être plus effrayée que moi, mais je n'en étais pas moins suspicieuse et je la gardai en vue du coin de l'œil le temps de récupérer ma hache. Pourquoi avais-je acheté ce truc ? Aucune idée, mais j'étais sûre qu'un jour, elle me servirait. Ce jour était enfin arrivé.

Le manche en bois était pâle et le bout peint en rouge. La lame brilla au soleil lorsque je ressortis et le fait qu'elle pèse si lourd dans ma main me donnait une sensation de sécurité que j'appréciais. Je montai doucement les escaliers de peur de tomber et de me retrouver dans une position plutôt peu commode — comme avec une hache dans le dos — et quand je fus de retour dans la chambre, j'avais fini d'avoir peur. Je levai la hache en l'air et je l'abattis violemment sur le tour de lit en bois. Bon sang, c'était agréable de suer et de se défouler ainsi. Chaque morceau découpé était jeté dehors avec le matelas.

Un bruit de moteur grondant retentit à l'extérieur. C'était l'une des Harley, je reconnaissais désormais le grondement paresseux, mais corsé. J'abattis une nouvelle fois ma hache sur le lit, laissant échapper un gémissement de rage et de soulagement mêlé.

— Ebony ?

Je hurlai. Et je me retournai vivement, brandissant ma hache vers... un Ax terrifié.

— Bordel, pose ça avant de me décapiter !

Le cœur battant à mille à l'heure, je posai mon outil contre le mur tandis qu'il entra dans la chambre et regardait mon œuvre, le visage inexpressif. Il avait vu ce qu'il s'était passé ici. Il avait vu, hurlé et réagit.

— Tu veux un peu d'aide ?

Je souris.

— Volontiers.

Je lui tendis mon arme de destruction massive puis je m'adossai au mur en m'essuyant le front d'un revers de bras. Ax vint à bout des derniers morceaux qu'il jeta par la fenêtre puis il me rejoignit.

Nous nous laissâmes tous les deux glisser jusqu'au sol et je regardai ma chambre d'un œil nouveau.

Tout ce que Soren m'avait fait dans ce lit n'était plus.

— Tu vas bien ?

— Mieux maintenant.

— Tu vas faire quoi ?

— Suis-moi.

Je descendis les escaliers avant de lui coller un extincteur dans les bras.

— Euh, Ebony...

— T'inquiète pas.

Je me dirigeai dans la cuisine où je pris une boîte d'allumettes et une bouteille de vodka puis je sortis. Ax faisait une drôle de tête, mais je ne m'en préoccupais pas. Je ramassai les morceaux éparpillés de bois et de matelas et j'en fis un tas. J'aspergeai le tout d'alcool, grattai une allumette que je jetai dessus. Puis trois autres suivirent.

— Bon sang, Ebony ! Tu sais que faire du feu devant chez soi, c'est interdit.

— Je crois que je n'en ai rien à faire.

Rapidement, les flammes se firent hautes et la chaleur qui s'en échappait nous caressait la peau.

Malgré l'odeur répugnante et la fumée, j'étais heureuse. Le feu était une véritable catharsis.

Je tombai à genoux, les larmes aux yeux et Ax vint s'accroupir près de moi. À côté, plusieurs de ses

hommes nous regardaient, une main sur la poitrine et mon cœur se serra davantage.

Mon matelas étant très vieux, les normes sécuritaires ne s'appliquaient pas à lui. Il brûla comme une feuille séchée en un rien de temps, ne laissant que du bois noirci.

Je regardai mon œuvre brûler pendant une heure quand midi sonna.

— Il faut que j'aille en ville. Je dois acheter un nouveau lit. Des tables de nuit aussi. Et une nouvelle armoire.

J'avais une chambre vide à la maison et je comptais bien m'y installer avec Indy. Ce serait notre nid douillet à nous, là où je tenterais de reconstruire notre histoire et de l'approfondir.

— Je crois que je suis prête à passer à autre chose.

Je me sentais mieux physiquement, mes douleurs ayant cessé depuis quelques jours désormais.

— Je te propose de t'emmener là-bas en moto. On louera un camion pour tout ramener ici et pour monter les meubles, qu'est-ce que tu en penses ?

— C'est une super idée, merci.

— Spider ! héla Ax.

— Ouais ?

— Tiens-toi prêt à monter des meubles. On rentre dans une heure.

— Ou deux, ajoutai-je.

— Pas de souci, avec les gars, on reste là.

Je me retrouvai donc avec Ax dans un grand magasin de mobilier et de décoration. Et j'hésitai.

J'avais des doutes plein la tête et j'arrivais à me décider sur rien.

— Qu'est-ce qui se passe, Ebony ? Tu as l'air d'être sur le point de t'évanouir.

— Je suis perdue. Je ne sais pas quoi prendre.

— Tu devrais savoir ce que tu aimes. Toutes les femmes adorent choisir les meubles, non ?

— Tellement cliché.

— Tu n'aimes pas ?

— Si, j'adore, répliquai-je en fronçant le nez. Mais...

— Mais quoi ?

— Je me demande si Indy aimerait ce que j'ai choisi.

— Oh, je vois. C'est pour lui que tu fais tout ça ?

— Pour moi, d'abord. Mais aussi en grande partie pour lui. Tu vois, il est là pour moi toutes les nuits et je sais que s'il ne dormait pas à mes côtés, je ne pourrais pas fermer l'œil. Il m'aide à m'accrocher à mes rêves plutôt qu'à sombrer dans mes cauchemars et je lui inflige le canapé nuit après nuit parce que je ne supporte plus cette chambre où j'ai été...

— Trahie. Violée. Torturée.

Je le remerciai de mettre les mots sur mes pensées. Ces mots que je ne pouvais pas prononcer, mais qui étaient incrustés en moi.

— Oui. Alors, je veux faire ça pour nous. Je vois bien qu'il souffre de la situation. Son dos lui fait mal et il ne dort pas très profondément.

Sans compter que notre proximité lui donnait envie de moi sans qu'il n'ose jamais me toucher intimement.

— Écoute, Ebony, Indy n'en a rien à faire de ta table de nuit ou de tes armoires. Tu pourrais choisir un lit à baldaquin rose qu'il ne le verrait pas. Tout ce qui compte pour lui, c'est toi et ton bien-

être. Et le fait que tu ailles mieux ou juste, que tu ailles bien quand tu es avec lui. Tu ne le vois peut-

être pas, mais depuis qu'il te connaît, il va mieux. Quand sa femme l'a quitté, il était déprimé. Et il pensait qu'il finirait seul et triste, sans famille et sans bonheur. Et puis on est arrivés dans cette rue et tu étais là. Indy est un homme bien, tu sais. Il a toujours fait passer les autres avant lui, mais pour moi, tu es la première personne qui le mérite vraiment. Son frère était égoïste. Son ex, hé bien, elle est plutôt aigrie. Mais toi, tu es quelqu'un de bien.

— Peut-être, peut-être pas. Tu ne me connais pas si bien.

— Non. Mais j'ai déjà vu des personnes mauvaises et tu n'en fais pas partie. Alors, Ebony, montre-moi les meubles que tu as choisis et allons les monter pour faire une jolie surprise à Indy, mais surtout, pour t'aider à reconstruire ta vie parce que tu le mérites. Tu mérites mieux que de dormir dans un canapé, poupée.

Je lui tapai le bras et je lui montrai la grande armoire noire dont les portes coulissantes étaient des miroirs, les tables de nuit foncées également avec un petit tiroir et le lit sans bout, mais avec une immense tête violine. Par chance, j'avais détapissé la chambre quelques années auparavant et je l'avais peinte en blanc dans le but d'y faire mon bureau, mais j'avais toujours adoré travailler en bas ; la lumière venant de la baie vitrée et la vue sur le jardin m'inspirant.

Deux heures plus tard, Ax, Spider et deux autres hommes nommés Bear et King étaient en train de monter les meubles. Je regardai l'heure à ma montre, de plus en plus nerveuse. Ils travaillaient vite et bien, mais j'avais peur qu'Indy nous surprenne avant que tout soit au point.

— Ax ?

Je lui fis signe de me rejoindre dans le couloir en mordillant le bout de mon index.

— Un problème ?

— Non. Enfin, pas vraiment. Je peux te demander un truc un peu bizarre ?

— Si tu cherches de nouvelles positions à expérimenter, je serais ravi de te faire un dessin.

— Non !

Je rougis et gloussai. Même si la dernière expérience sexuelle que j'avais eue avait été douloureuse, traumatisante et blessante, même si j'étais effrayée à l'idée de devoir un jour refaire l'amour, je savais qu'Ax plaisantait et j'étais à l'aise d'en parler de cette façon.

— J'aimerais que tu retardes un peu Indy pour que tout soit fini quand il rentrera. Si je le fais moi-même, il risque de trouver ça louche, tu sais...

— Oh, pas de problème.

Il attrapa son téléphone dans sa poche et envoya un texto. Je remontai quatre bières fraîches pour les hommes qui me remercièrent et trinquèrent avant de reprendre le vissage et compagnie. Ils finirent beaucoup plus tôt que je l'avais prévu. Les fenêtres de la chambre étaient ouvertes en grand, ce qui rendait l'odeur de neuf supportable. Spider, Bear et King nous abandonnèrent une fois tout au point et j'admirai leur travail. Un petit coup de balai pendant qu'Ax était adossé au mur puis je dus retourner dans l'autre chambre. J'attrapai une paire de draps en vitesse avant de ressortir.

— Tu m'aides ?

— Euh... Je veux bien, mais qu'est-ce que je suis censé faire ?

— Tu n'as jamais changé les draps, chez toi ?

— Tu plaisantes ?

— Quoi ? Ta maman ne t'a jamais fait mettre la main à la patte ?

— Je suis un homme ! Chez moi, les femmes faisaient tout et nous, on regardait la télé en bouffant.

— Mon frère aurait adoré vivre chez toi.

— Montre-moi comment on fait.

À grand renfort de fous rires et de larmes, j'appris à Ax, chef de gang et macho de son état, à faire un lit. Les draps étaient beiges avec de grandes fleurs roses très pâles, semblables à une aquarelle, et ils sentaient bon le frais.

Une fois tout terminé, nous allâmes dans le couloir et nous nous assîmes au sol, dos au mur, juste en face de l'escalier.

— Merde, j'ai oublié un truc.

Un rapide passage en bas, je ramassai tous les vêtements d'Indy que je remontai et plaçai dans l'armoire. Puis je me réinstallai près d'Ax.

— J'ai peur.

— Pourquoi ?

— Je ne sais pas. Peur de le décevoir. Peur de ne jamais réussir à avoir une relation... euh...
poussée avec lui. Peur d'avoir mal.

Je ne savais pas pourquoi je lui parlais de tout cela, mais ça sortait tout seul.

— Tu saignes encore ?

— Non. Je suis guérie. Parfois, j'ai de petites douleurs, mais je sais que c'est psychologique.

— Comment tu le sais ?

— Parce que j'ai mal uniquement lorsque je suis...

Mes joues me brûlaient et mes yeux étaient fixés sur mes mains.

— Seulement lorsque j'ai envie de lui. Comme si mon corps était marqué au fer rouge et qu'il ne souhaitait plus jamais que j'aie de relation sexuelle. C'est très étrange, je sais, mais c'est l'impression que j'ai.

— Ce n'est pas étrange. C'est une façon qu'ont ton corps et ton esprit de se protéger.

La porte d'entrée claqua et la maison s'emplit du pas lourd et botté d'Indy. Mon cœur se serra de joie et mon sourire s'épanouit, immense et presque douloureux. Je pris la main d'Ax dans la mienne et je la serrai avant de les poser toutes les deux sur mes genoux. Mes paumes devinrent moites et ma respiration très forte.

— Ça va aller, me murmura-t-il à l'oreille.

— Ebony ? cria Indy.

— En haut.

Il monta les escaliers en courant et nous avisa tous les deux, l'un après l'autre. Son visage était anxieux.

— Où sont passées mes affaires ? Ebony, si tu veux que je retourne au motel, ce n'est pas un souci, tu peux me le dire.

Je lui tendis la main et il m'aida à me relever. J'embrassai ses lèvres d'un frôlement chaud tandis que ses mains repoussaient mes cheveux en arrière.

— Tu as l'air épuisée.

— Ferme les yeux, Indiana.

— J'adore quand tu m'appelles comme ça.

Il les ferma et je serrai sa main plus fort dans la mienne. J'ouvris la porte dans mon dos et je le fis entrer dans la chambre. Dans notre chambre.

— Ça y est, tu peux les rouvrir.

Il regarda autour de lui, ému, mais il ne dit pas un mot.

— Alors ?

— Je croyais que c'étaient mes affaires que tu avais fait cramer devant la maison.

— Pourquoi aurais-je fait ça ?

— Parce que tu en as marre de m'avoir dans les pattes et de voir mes tee-shirts pendre sur toutes tes lampes.

Ou plutôt ses boxers...

— Ce n'était pas tes vêtements.

Indy marcha jusqu'à l'armoire dont il ouvrit les portes.

— Je vois ça. Ebony, c'est magnifique !

J'avais choisi quelques objets décoratifs. Deux cadres représentant des paysages maritimes, dans les tons bleus et violets, car j'étais une femme de l'Atlantique et l'océan me manquait terriblement.

Deux lampes de chevet noires avec un abat-jour gris, des bougies violines, grises et parme pour égayer et un rocking-chair blanc, ancien, dans un coin baigné par le soleil du début de soirée. Le lit était surmonté d'une multitude de coussins et en les voyant, le sommeil me rattrapa, comme si tous ces jours passés sans dormir, quelques semaines plus tôt, ne me frappaient que maintenant.

— Ax, Spider, Bear et King m'ont aidé à tout monter.

— Et qu'est-ce que tu as fait brûler dehors ?

— Euh... Mon ancienne chambre.

Il ne dit rien, mais le baiser qu'il m'offrit suffit à me montrer tout son soutien.

Ax s'avança vers nous. D'un signe de tête, il nous salua puis il disparut pour rentrer chez lui.

— J'ai ramené à manger, au fait. J'ai pris thaï. Je propose que nous descendions manger et ensuite, je te porterai jusque dans cette chambre et nous passerons notre première nuit ensemble et dans un vrai lit.

— Indy...

J'étais angoissée. D'un seul coup, ma merveilleuse idée se transformait en horreur sans nom.

— Du calme, princesse. On va juste dormir, l'un contre l'autre dans de vrais draps et j'en apprécierais chaque seconde. On n'a pas besoin d'aller plus loin. Pas maintenant, ni jamais si c'est ce que tu veux.

Si seulement c'était aussi simple. Je voulais aller plus loin. Je le voulais de tout mon cœur. Mais ce n'était pas possible pour le moment.

— Tu sais, ces trois mots qu'on n'a pas le droit de se dire ? Hé bien, je les pense très forts en ce moment, Indy.

— Moi aussi, princesse, moi aussi.

Indy ne travaillait peut-être plus pour Ax, mais il était toujours superstitieux. Le fait qu'il trouve sa vie merveilleuse lui donnait l'impression que quelque chose de mal, de mauvais allait bientôt lui arriver. J'avais beau lui dire qu'il se faisait du souci pour rien, je n'arrivai pas à le raisonner.

Pour ma part, j'étais tout aussi satisfaite de ma vie et je la savourais comme elle venait. Même si j'étais un peu jalouse de voir mon chéri super sexy partir travailler tous les matins en sachant que plein de professeurs fantasmaient sur lui. Femmes et hommes en plus ! Il était peut-être dans l'enseignement désormais, mais il avait gardé son look de motard, avec ses jeans élimés, ses tee-shirts moulants, sa veste en cuir et ses boots. Je ne me lassai pas de voir ses petites fesses quitter la maison tous les matins et rentrer tous les soirs. Je ne m'en lasserais jamais.

Chapitre 25

Retrouver mes petites habitudes avait été un grand pas en avant. Me précipiter vers la boîte aux lettres en pyjama et les cheveux en pagaille. M'affaler dans le canapé pour lire et siroter un verre de vin. Ce qui rendait les choses encore meilleures ? Le fait qu'Indy sorte avec moi pour récupérer le courrier. Qu'il s'installe près de moi dans le canapé et lise le journal en trinquant à chaque nouveau verre.

Ce qui n'allait toujours pas ? Mes réflexes. Mes automatismes. Comme de prendre mon téléphone pour appeler Soren et tomber sur la ligne coupée. Ouvrir le rideau et de regarder en face pour voir si mon meilleur ami était lui aussi à la fenêtre.

Et de ne toujours pas être capable de me rendre chez L&L tant j'avais peur d'affronter les regards tristes de mes collègues. J'avais repris mes bonnes vieilles habitudes de télétravail sauf que je ne faisais même plus mon jour réglementaire à la boîte. Personne ne s'en offusquait. Mon travail était irréprochable et j'avais rattrapé tout mon retard, mais je commençai un peu à étouffer ici.

Heureusement que le retour d'Indy tous les soirs me mettait en joie et insufflait à cette maison la vie qu'il lui manquait.

L'été s'était terminé sans que je ne le voie passer et avec lui, un automne chaud et lourd entra dans la danse.

Les feuilles des arbres avaient commencé à se colorer. Le soleil se couchait un peu plus tôt.

Mais mes nuits étaient toujours aussi effrayantes. Fermer les yeux me plongeait dans un état d'oppression et de terreur qui ne s'apaisaient que lorsque Indy se glissait tout contre moi et m'enlaçait.

Alors, je me sentais en sécurité et à l'abri de tout.

J'aurais pu dire que je n'étais qu'une simple femme qui avait besoin de la protection d'un homme fort.

Mais ça aurait été faux.

J'étais simplement un être humain avec ses faiblesses.

Par une nuit sans lune, Indy se colla à moi et je fermai les yeux, apaisée.

Quelques heures plus tard, des éclats de lumière me réveillèrent en sursaut et lorsqu'un grondement de tonnerre résonna dans la chambre et que les éclairs déchirant le ciel projetèrent des ombres spectrales autour de moi, je hurlai. Indy se réveilla en sursaut, alluma la lumière et ôta les cheveux de mon visage.

— Ebony, ce n'est que l'orage. N'aie pas peur.

Il me prit par une épaule pour me forcer à m'allonger puis il m'embrassa délicatement. Peu à peu, la lumière repoussa les ombres de la chambre ainsi que celles de mon esprit. Il n'y avait que nous deux, ici. Personne d'autre que l'homme qui était mon salut et ma vie. Personne.

Je posai les deux mains à plat sur son torse nu et pâle. Musclé. Indy était un homme vraiment très beau et attirant, mais son regard tendre et amical était ce qui m'avait tout de suite plu chez lui. Bon, et aussi le fait qu'il remplisse délicieusement son blouson de cuir et son jean délavé, mais ça, c'était une autre histoire. Et dans ses yeux, quand je vis toute son inquiétude, mon cœur se serra dans ma poitrine.

— Je vais bien. Je vais bien, soufflai-je en glissant les mains dans son dos jusqu'à descendre vers ses fesses moulées dans un caleçon noir.

Je le repoussai et le plaquai au lit avant de grimper sur lui, mes gestes peu assurés, mais volontaires. J'avais envie de lui. J'avais envie de son corps contre le mien. En moi. Cela me terrifiait, m'affolait et me gênait, mais cette envie qui nous consumait tous les deux depuis des mois maintenant avait besoin d'être apaisée. J'avais besoin de l'apaiser.

— Qu'est-ce que tu fais, princesse ?

Mon poulx s'emballa.

Indy était si tendu de désir, mais tellement anxieux. Adorable.

J'enlevai ma chemise de nuit d'un mouvement vif, nous laissant tous les deux uniquement couverts sous la ceinture.

— Bordel, Ebony...

Il ferma les yeux et tenta de contrôler sa respiration. Ses poings serrèrent les draps blancs et quand il rouvrit les yeux et qu'il balaya mon corps du regard, je soupirai de plaisir. Il avait l'air sur le point de

perdre la raison.

Je me penchai en avant, ma poitrine se pressant contre son torse et mes lèvres contre les siennes.

Un baiser enflammé, dévorant nous lia de longues secondes. L'odeur virile d'Indy me fit gémir tandis que ses muscles contractés autour de ma taille me faisaient vibrer. Il était chaud, il était dur, il était prêt.

— Est-ce que tu veux de moi, Indy ? demandai-je, soudain affolée à l'idée qu'il ne veuille pas d'une femme brisée.

— Depuis le tout premier jour.

Je souris. Je souris et je ris et j'avais envie de pleurer, mais je ne le fis pas, parce que j'avais assez pleuré ces derniers temps.

— Alors... consommons notre histoire, dis-je, d'une voix rauque.

— Ebony, je vois bien dans tes yeux que tu as peur. Je ne veux pas te forcer, ni quoi que ce soit.

— J'ai peur. C'est vrai. Mais j'emmerde la vie Indy ! Je l'emmerde. Et je te veux ! J'en ai marre d'avoir peur et d'être angoissée à chaque fois que tu te colles contre moi. Je ne veux pas être comme ça. Je te veux, j'ai peur, mais je te veux. Je te veux *tout de suite*. Et j'emmerde la vie ! Maintenant, prends-moi.

— Pas comme ça, non, répondit-il d'une voix éraillée. Laisse-moi t'aimer comme tu le mérites.

Il me retourna sur le matelas et me regarda un long moment. Puis il sourit de ce sourire charmeur que j'adorais et qui me promettait monts et merveilles. Ses lèvres se perdirent dans mon cou, juste sous le lobe de mon oreille et je sursautai lorsque de minuscules éclairs de plaisir se faufilèrent entre mes cuisses. Il descendit un peu, couvrant ma chair de son souffle chaud et humide puis il s'occupa de ma poitrine. Je me cambrai, à la fois excitée et dévastée par le bien qu'il me procurait. Mes mains s'accrochèrent à ses cheveux et il grogna de plaisir quand mes ongles se plantèrent dans ses épaules.

Lorsqu'il quitta mes seins pour couvrir mon ventre de baisers, de merveilleux frissons parcoururent mon corps tout entier avant de se perdre dans les zones les plus érogènes de mon anatomie.

Ses lèvres me faisaient frissonner tandis que ses mains caressaient de façon aléatoire tout ce qui leur tombait sous la paume. Je crois qu'il avait un peu perdu les pédales, mon homme. Je crois qu'il avait attendu trop longtemps, contenu son envie trop souvent et désormais, il me cajolait de façon frénétique et assoiffée et je n'en étais que plus heureuse.

À chaque endroit où nos peaux entraient en contact, je ressentais des pointes d'excitation toujours plus fortes et à chaque fois qu'il levait les yeux pour voir si j'aimais ce qu'il me faisait, je me sentais un peu plus libre. Une liberté que j'avais longtemps rêvée mais que je ne voulais pas m'autoriser ; et dont je n'aurais jamais dû me priver, juste parce que mon corps avait été forcé d'accueillir un mal dont je n'avais jamais voulu. Et je comptais bien la réapprivoiser parce que j'y avais droit, et que je ne voulais plus avoir à repousser l'homme que j'aimais à cause de mes peurs et de mes maux.

Indy embrassa le tissu de soie de ma culotte avant de la faire disparaître. Ses grandes mains couvrir mes jambes de caresses voluptueuses avant de se pencher sur moi. Mon corps était tendu, mais dès que la

bouche d'Indy frôla mon intimité, bon sang, mes muscles se mirent à brûler d'anticipation. Je remuai le bassin d'instinct, l'incitant à y aller plus fort et il planta les doigts dans mes cuisses avant de rythmer ses coups de langues de façon démente. Ma poitrine se soulevait à un rythme effréné. Mes yeux se fermaient pour que le plaisir qu'il me procurait soit démultiplié. Mais honnêtement, je n'en avais pas besoin. J'étais déjà presque au bord de la mort tant il me ravissait.

Sur mon corps, les perles de sueur dues à mon état de plaisir intense roulaient sur ma peau et j'étais tellement consciente, de tout autour de moi, que je les sentais glisser le long de ma peau.

Ramper sur ma chair. S'écouler sur moi, petit à petit, minuscules gouttes de chaleur torride.

Après quelques grognements indéliçats, je finis par jouir dans un gémissement rauque et Indy remonta vers moi.

D'un seul coup, la douleur dans mon ventre et entre mes cuisses se fit brûlante. Traumatisante. Et je me rappelai de Soren penché au-dessus de moi. Je me rappelai son corps froid et moite. Son regard vide. Je me souvins quand il me faisait prendre des gélules et de l'alcool, quand il m'enfonçait ce couteau à l'intérieur parce que je ne lui disais pas ce qu'il voulait entendre.

Oh, mon dieu, je me rappelais tout et mon souffle se bloqua dans ma gorge.

Non, je ne pouvais pas laisser Soren gagner. Je ne pouvais pas laisser ses actes si vils et barbares avoir raison de moi.

J'attirai Indy pour l'embrasser et lui masquer mon trouble. Je ne pouvais pas le laisser me voir ainsi faible et effrayée. J'avais besoin de cette étreinte pour repousser les ténèbres qui menaçaient de m'engloutir à chaque seconde où je laissai mes craintes prendre le pas sur moi.

Alors je glissai les mains sous son caleçon et d'un mouvement habile, il s'en débarrassa sans même quitter les lèvres. Je le sentis, dur et imposant, se presser contre moi.

Soren.

Soren me hantait. Il était là, dans chacune de mes pensées et ma douleur se faisait de plus en plus éprouvante. Je haletai contre Indy et je le serrai plus fort pour qu'il ne cesse de m'embrasser.

Mon meilleur ami m'avait blessée. Il avait été froid et brutal.

Mais Indy, lui, il était chaud. Et doux. Et tendre. Et affectueux. Et je l'aimais.

Je l'enserrai de mes jambes en mettant fin à notre baiser puis je hochai la tête quand il me regarda dans les yeux. Avec une lenteur que je bénis, il s'immisça en moi et dans la seconde, toute trace de douleur s'envola pour laisser place au plaisir que je ne pensais pas pouvoir retrouver un jour.

Chapitre 26

Indy n'avait jamais été aussi prudent au lit avec une femme. Ebony était comme une petite fleur délicate dont il avait peur d'abîmer les pétales et lui, il avait toujours été du genre sauvage. Mais dans ce lit, cette nuit, il n'avait ni l'envie ni le désir de faire les choses vite et bien. Mais longues, savoureuses, tendres et

délicieuses. Et d'ailleurs, il avait commencé par là, par la déguster. Et oh, seigneur, s'il avait pu rester entre ses jambes encore plus longtemps, il ne se serait pas gêné.

Les cuisses d'Ebony, cependant, portaient les cicatrices d'une agression brutale. Et la femme de sa vie, elle, vivait toujours avec les marques de sa peur à l'intérieur comme à l'extérieur. Indy savait que les cicatrices qu'il voyait n'étaient rien en comparaison de celles qui étaient invisibles et c'était l'une des raisons qui faisait qu'elle lui plaisait tant. Sa force, son courage et sa peur qu'elle combattait avec ardeur.

Et à cet instant, face à face avec elle, tandis qu'il s'enfonçait dans la moiteur chaude et divine, Indy se sentait plus heureux que jamais. Parce qu'il voyait dans ses yeux, il savait au fond de lui qu'Ebony venait de vaincre le tout dernier de ses démons.

Alors il lui fit l'amour à un rythme lent et sensuel.

Il lui fit l'amour avec douceur et délicatesse.

D'abord, parce qu'il avait envie que cela dure une éternité.

Et ensuite, parce qu'il avait peur de lui faire du mal. Il ne savait pas à quel point ses cicatrices étaient douloureuses ni même si elles étaient totalement guéries. Mais ce fut elle qui le pressa d'aller plus vite, ondulant des hanches tout contre lui. Son visage reflétait son plaisir et le faisait durcir encore plus, si c'était même possible ; et lorsqu'elle mordillait sa lèvre inférieure, bordel, il avait du mal à se retenir.

Il augmenta la cadence tout en restant doux. Il pouvait la sentir se faire de plus en plus moite et chaude. Rien que pour lui. Rien qu'avec lui. Et c'était le paradis.

Indy se pencha et arqua le dos pour pouvoir mordiller sa poitrine. Ebony murmura son prénom sans plus s'arrêter et il se prit à adorer cette douce mélodie qui venait du cœur. Bon sang oui, il aurait pu l'écouter râler, chanter, lire ou même lui hurler dessus durant des heures et il en aurait été heureux.

Elle ferma les yeux lorsqu'il accéléra encore un soupçon. Ses cheveux blonds et dorés et cuivrés brillaient à la lumière de la lampe comme un coffre au trésor qu'on aurait ouvert au coucher du soleil. Son front était plissé, ses lèvres entrouvertes et la façon dont elle se cambrait et l'enserrait entre ses cuisses le faisait souffrir de bonheur.

Quand il termina par les faire jouir tous les deux, Indy libéra Ebony du poids de son corps et se coucha sur le côté, un bras protecteur posé sur son ventre nu. Il était essoufflé, en nage, mais jamais il ne s'était senti si vivant. Elle repoussa son bras avant de grimper sur lui et de plaquer son corps contre le sien. Corps qu'il enlaça violemment, en réponse à la puissance du baiser qu'elle planta sur ses lèvres.

S'il l'avait pu, il lui aurait fait l'amour à nouveau, et ce, sur le champ. Elle lui faisait tellement envie que c'en était douloureux.

— Je dois sortir, déclara-t-elle en se redressant.

Il admira sa silhouette baignée de lumière dorée, ses seins pleins fièrement dressés sur lesquels il posa les mains avant de les masser ; sa nuque frêle où quelques mèches blondes étaient collées ; son ventre plat, mais charnu et son intimité tout offerte à son regard. Ses mains quittèrent sa poitrine pour descendre lentement, son majeur traçant une ligne courbe sur la moiteur de sa peau. Avant de se glisser entre ses

jambes.

— Sortir ?

— Hum, marmonna-t-elle en basculant la tête en arrière.

Indy plia un bras sous sa tête et de son autre main, il continua à la caresser.

— Où est-ce que tu veux aller comme ça, princesse ?

— Je... Hum...

Son corps se cambra, trembla et dans un cri qui l'enchantait, elle se laissa tomber sur lui en grelottant.

Il la couvrit de la couette fleurie qu'elle avait choisie et il embrassa le sommet de sa tête en souriant.

— Indy, conduis-moi en ville.

— Tu ne préfères pas rester au lit ?

— Non. Je dois faire un truc. Et j'ai très envie de faire un tour en moto. J'ai envie d'avoir le vent dans mes cheveux et d'être libre. Et je me sens libre quand je suis avec toi. Et quand on roule tous les deux.

Indy l'entraîna sous la douche. Il était près de minuit, mais il ferait tout ce qu'elle lui demanderait, peu importait l'heure, la distance ou les conditions climatiques.

C'était Ebony. Juste Ebony. Et pour toujours.

Chapitre 27

L'orage était terminé et avec lui, l'air de la nuit, chaud, était revenu. Indy me déposa à l'adresse que je lui avais indiqué. Je descendis de sa moto avec une grâce que j'avais acquise en raison des heures passées à rouler derrière lui. Tout contre lui.

— C'est ici que tu voulais aller ?

— Oui.

Je poussai la porte de chez mon tatoueur. L'intérieur était tout illuminé et une grande femme gothique était en train de s'occuper d'un homme mince et blanc, créant un paysage montagneux dans son dos.

Le patron sortit d'un rideau noir dans le fond et marcha vers nous.

— Ebony ! Je peux t'aider ?

Je ne me souvenais plus de son nom et j'en eus un peu honte. Je ne l'avais vu que pour deux séances, mais il parlait beaucoup et je savais qu'il avait une mémoire des visages et des prénoms assez incroyable.

— Oui. Je voudrais me faire un tatouage.

— Dis-moi tout.

Je tendis le bras devant moi et je passai l'index sur l'intérieur de mon poignet.

— Deux phrases. Juste ici.

Il me tendit un carnet pour me faire choisir la police d'écriture et la taille puis je m'installai sur le tabouret et il se mit au travail. À côté de moi, la tatoueuse avait terminé avec son client et nettoyait ses instruments. J'écarquillai les yeux quand je vis Indy s'asseoir et ôter son tee-shirt. Les muscles de son ventre dansèrent langoureusement et j'eus soudain très chaud en pensant à leur faire subir les mêmes délices qu'il m'avait infligés un peu plus tôt.

— Evite de bouger, Ebony.

— Oh, pardon.

Je fixai le sol, incapable de regarder les petites aiguilles s'enfoncer dans ma chair. Après quelques minutes, le travail était terminé. J'admirai les lettres délicates et gracieuses former ma nouvelle philosophie : « J'emmerde la vie. » Et juste en dessous : « Vive la vie. »

— C'est une très belle façon de voir les choses, j'aime beaucoup.

— Merci.

— On a tous des hauts et des bas, mais au final, il y a toujours quelque chose ou... quelqu'un qui nous fait aimer ce monde.

Il se tourna vers son employée, moi vers Indy. C'était tellement vrai. Lorsqu'elle eut terminé avec mon homme, il exhiba fièrement son nouveau tatouage devant moi : « Ebony Forever » où les « o »

étaient des cœurs.

— Oh ! Mon dieu, tu n'as pas fait ça ! dis-je en plaquant une main sur ma bouche pour éviter d'éclater de rire.

— Si, déclara-t-il avec le sourire le plus taquin que je n'avais jamais vu.

Un pansement et quelques billets plus tard, nous étions de retour dehors, dans la nuit.

Il s'était fait tatouer mon prénom. Je n'en revenais pas.

— C'est très cliché, comme tatouage.

Et terriblement kitsch. Je crois que je l'aimais un petit peu plus, à cet instant.

— Je m'en moque. Je t'ai dans la peau, au sens propre comme au figuré.

— Indiana...

— J'adore la façon dont tu prononces mon prénom.

Il enroula les bras autour de ma taille et me tira tout contre lui. Je passai les bras sous sa veste en cuir et je posai la tête sur son torse en prenant garde à ne pas frôler son tatouage tout frais.

— Je me sens bien là, avec toi. Juste tous les deux, seuls.

— Moi aussi je me sens bien. Et tu sais quoi ? J'ai envie de faire un truc fou !

— Si c'est sexuel, on pense peut-être à la même chose, lui dis-je, à l'oreille.

Il rit et m'embrassa tout en profondeur.

— Tu me fais confiance ?

— Évidemment !

Il m'entraîna à travers les ruelles éclairées de la ville jusqu'à un magasin clos d'un rideau métallique. Il sonna à un interphone avec empressement et trépigna en attendant.

— Ouais ? crépita une voix que je connaissais, mais que j'avais du mal à resituer.

— C'est Indy. J'ai besoin que tu ouvres le magasin pour moi quelques minutes.

— Mec, il est... Je ne sais pas quelle heure il est, mais il fait tout noir, ce qui veut dire que c'est indécent.

— Spider, ouvre ce magasin ou à partir de maintenant, je t'appellerais par ton vrai prénom.

— Quoi ? Ce n'est pas juste, ça ! J'arrive.

Le crépitement de l'interphone s'interrompit et les lumières s'allumèrent et filtrèrent à travers les volets.

— C'est quoi, le prénom de Spider ?

— Doodgee.

— C'est tout de suite moins impressionnant, dis-je en riant aux éclats.

Le volet de la porte se leva et j'essayai mes yeux pleins de larmes. Spider nous attendait à l'entrée en pantalon de coton noir avec des têtes de mort blanches dessus. Sans son tee-shirt, je remarquai qu'en plus de ses bras, son torse entier était recouvert de tatouages araignées. Je frissonnai, mais son prénom résonnait dans ma tête et mes gloussements me valurent un regard inquisiteur du motard.

— Tu lui as dit ?

— Non, pas du tout.

— Si, tu lui as dit ! Putain, mec, ce n'est pas sympa !

— Je te promets que je ne le répéterais à personne... Doodgee.

Indy et moi éclatâmes de rire tandis que Spider refermait derrière nous en grognant. J'étais pliée en deux et Indy appuyé sur le mur pour se soutenir.

— Je vous signale que je suis vexé, là !

Je me redressai, passai un mouchoir sous mes yeux puis j'allai l'embrasser sur la joue.

— Excuse-nous, pour t'avoir dérangé et pour nous être moqués aussi.

— Mouais. Alors, qu'est-ce que je peux faire pour vous ?

Je jetai un regard circulaire autour de moi. Nous étions dans un magasin pour motards. Une quantité impressionnante de trucs métalliques, de têtes de mort et de cuir couvrait les murs. Et je rougis en apercevant même un coin classé XXX.

Je me tournai vers Indy. Qu'est-ce qu'on pouvait bien faire ici ?

— J'ai besoin d'une tenue pour Eb.

— Une tenue ? demandai-je en haussant les sourcils, mais Spider se dirigeait déjà à l'autre bout du magasin, derrière moi.

Il nous fit signe de le suivre.

— Je t'emmène faire un petit tour, princesse. Alors il faut que tu sois préparée.

Je me retrouvai donc avec une superbe veste en cuir cintrée et moulante, des boots en cuir noir également et un casque de moto avec pleins de cœurs dessus.

— Mec, tu vas avoir la honte, dit Spider à Indy.

— Pourquoi ? C'est mignon, je trouve.

— C'est rose !

— On en reparlera quand tu auras une petite femme.

— Jamais je n'accepterais qu'elle porte un truc pareil.

— C'est ce qu'on verra. On ne discute pas avec ces dames.

Je les laissai à leurs chamailleries et j'allai me regarder dans le grand miroir au fond du magasin, près des cabines d'essayage. J'aimais bien ce style. Un tee-shirt gris, un jean bleu clair délavé et troué, mon cuir tout neuf, mes bottines de badass. Indy me rejoignit et se posa à côté de moi. Il me prit par l'épaule et me regarda de haut en bas.

— On est sexy.

— On est super sexy, même.

Il avait lui-même un tee-shirt blanc et un jean noir. Son blouson souple était un peu élimé, mais ça ajoutait à son style je-m'en-foutiste qui me plaisait tant. Ses cheveux châtain étaient aussi décoiffés que les miens et rappelaient la nuit merveilleuse qu'on venait de passer.

— Bon, si vous avez fini de vous lancer des fleurs, j'aimerais retourner pioncer, grogna Spider.

— Ce n'est pas de notre faute si nous sommes parfaits.

— J'approuve pour Ebony. En revanche, toi, mec, tu n'es pas franchement mon genre. Allez, libérez le terrain où je vous enferme ici pour le reste du week-end.

J'embrassai à nouveau Spider pour le remercier. J'étais tellement bien dans mon blouson de cuir que j'aurais pu m'endormir debout. Main dans la main avec Indy, je lui lançai un regard amoureux qu'il me rendit et Spider soupira. Même s'il avait l'air agacé, le petit sourire en coin qu'il tentait de masquer était adorable.

Nous sortîmes au pas de course et remontâmes les rues jusqu'à la moto. Indy m'aida à attacher et à serrer mon casque dans un geste paternaliste qui fit fondre mon cœur puis nous nous installâmes.

— Tu es prête ?

— Où allons-nous ?

— C'est une surprise.

Il se mit en route et roula jusqu'au petit matin. Je n'avais aucune idée de l'endroit où nous nous trouvions, mais le bonheur et la sensation de liberté d'avoir roulé si longtemps et si vite me faisaient vibrer. Voir les paysages défiler à toute vitesse, sentir le vent frais nous acculer et heurter la chaleur de nos propres corps était libérateur. Et serrés l'un contre l'autre, juste tous les deux sans rien ni personne pour nous ennuyer, c'était un sentiment particulier, agréable. J'avais posé la tête contre le dos d'Indy, mes mains serrant sa taille musclée de toutes mes forces au début, puis lâche au fil des heures, quand la confiance s'installait.

Indy se gara devant un immense hôtel de luxe et il nous prit une chambre sur le coup des six heures du matin.

— C'est ça la surprise ? C'est magnifique !

La chambre était une suite moderne et chaleureuse avec un balcon doté d'un jacuzzi et donnant sur un immense parc verdoyant. Des fleurs, un panier de fruits et une bouteille de champagne étaient posés sur le plan de travail de la cuisine et mon ventre gargouilla. Indy fit monter un petit déjeuner copieux sur lequel nous nous ruâmes à peine nos vestes et nos chaussures enlevées.

Vers sept heures, on alla se coucher et juste avant que je ne m'endorme pour la journée, il m'embrassa et murmura :

— La surprise, ce sera pour ce soir. Ça, c'est juste une étape obligatoire de notre voyage.

Obligatoire, oui. J'avais failli m'endormir dans son dos sur la moto. Seules mes fesses douloureuses puis carrément insensibles m'avaient tenue éveillée.

Quand la nuit tomba, je me réveillai et je sentis Indy commencer à caresser mon dos nu, puis mes fesses.

— Bonjour.

— Bonjour.

— Bien dormi ?

— Toujours quand tu es près de moi. Et toi ?

— J'ai mal au dos, dit-il en grognant et en s'étirant. Ce lit est moins confortable que le nôtre.

Je gloussai et me redressai dans le lit avant de le forcer à se mettre sur le ventre. Je grimpai sur lui, chair contre chair, chaleur contre chaleur et je commençai à le masser. Mes mains s'agrippèrent à ses épaules que je serrai avant d'entamer mes mouvements circulaires, langoureux et forts. Durant de longues minutes, je l'entendis gémir de plaisir tandis que ses muscles dansaient pour moi. Sa peau était douce et ferme, très tendue. Un régal pour mes mains, pour mes yeux.

Je descendis ensuite entre ses omoplates et jusqu'à la cicatrice énorme qui les barrait. Je la caressai doucement, puis je l'embrassai, ma respiration chaude et humide provoquant des frissons le long de sa colonne vertébrale.

— Comment as-tu eu cette cicatrice ?

— Je me suis battu avec le père d'Ax quand j'ai découvert qu'il voulait tuer mon frère. River m'a poignardé dans le dos pendant qu'on se prenait au col et Ax est intervenu. Finalement, je me suis vendu au gang pour apaiser les tensions, mais je n'ai pas vraiment apprécié de côtoyer cet enfoiré de River. Surtout qu'il s'est tapé mon ex-femme pendant des années.

— Oh, c'était lui ?

— Ouais.

— Je suis désolée.

— Pourquoi ? Moi je suis heureux d'avoir été cocu. Sinon, je n'aurais jamais eu l'occasion de sortir avec toi.

— C'est une façon de voir les choses. Mais je suis aussi contente que tu sois libre, maintenant. Je n'aime pas vraiment partager mes friandises.

Il rit de ce rire rauque qui venait du fond de son cœur et je m'allongeai à côté de lui. Il passa une main dans mes cheveux et les tira en arrière, me permettant de plonger dans son regard merveilleux.

— Je suis heureuse qu'Ax t'ait libéré. J'étais morte d'inquiétude à chaque fois que tu quittais la maison. Morte de peur à chaque fois que tu partais loin de moi. J'étais effrayée à l'idée qu'un soir, tu ne rentres jamais.

— Je suis là, maintenant. Et je ne te quitterais plus.

On passa encore quelques minutes à paresser au lit avant de se lever, manger et repartir.

Indy conduisit deux bonnes heures puis se gara sur un petit parking complètement vide.

— Je ne suis pas venu ici depuis des années. La dernière fois, c'était en famille pendant les vacances d'été, mais j'avais envie de te montrer quelque chose.

Je descendis de la moto puis j'enlevai mon casque avant de prendre Indy par la main. Il m'entraîna vers un petit escalier de pierre, escarpé et peu éclairé et en arrivant en bas, je me rendis compte que j'étais sur le sable.

— Oh mon dieu !

J'avançai de quelques pas. La lune était immense et éclairait devant moi une partie de l'océan.

— Le Pacifique. Je t'avais promis de t'y emmener un jour.

Je hurlai de joie avant de lui sauter dans les bras pour l'embrasser.

— Ça te plaît ?

— C'est superbe !

Je me laissai retomber sur le sable avant d'enlever ma veste. Puis mes bottines. Mes chaussettes, mon tee-shirt, mon jean.

— Qu'est-ce que tu fais ? demanda Indy, les yeux écarquillés.

Je ris et je balançai mes sous-vêtements sur la pile.

— Bain de minuit.

Je courus jusqu'à l'eau avant de lui lancer :

— Tu viens ?

Quelques secondes plus tard, il était collé à moi, nu et il m'enlaçait avant de m'entraîner plus loin dans l'océan.

— Bon sang, c'est glacial ! couinai-je en me couvrant la poitrine.

— Pour une fille de l'Atlantique, tu es plutôt frileuse.

— Je n'avais pas non plus l'habitude de me baigner en plein automne et sans aucun vêtement.

— Allez, viens là ! Je vais te montrer ce que c'est que la vie, princesse !

Il m'attrapa dans ses bras et s'enfonça dans les vagues d'obsidienne. Je hurlai quand l'eau froide me lécha les fesses puis le dos, mais Indy ne nous emmena pas plus loin. De toute façon, avec nos tatouages tout frais, on ne pouvait pas s'immerger complètement. Dieu merci.

— C'est froid, grelottai-je. Mais je suis contente d'avoir pu voir ce côté du monde.

— La nuit n'est pas encore terminée.

Indy lâcha mes jambes que j'enroulai autour de son bassin pour garder notre chaleur.

— Il n'y a personne, dis-je. C'est presque effrayant.

— C'est un coin un peu paumé, caché par les rochers et presque personne ne le connaît. Quand on venait ici en famille, on n'était pas plus d'une quinzaine de personnes à se partager la plage.

— Ça devait être super ! Avec ma famille, on ne voyageait pas beaucoup. Maintenant mes parents partent d'un côté, mon frère d'un autre et on ne se voit presque jamais.

— Ça te rend triste ?

— Non. J'ai eu Soren pour me soutenir pendant longtemps. Il était comme ma famille.

Ces mots m'écorchèrent la gorge.

— Puis toi, maintenant. Je sais que je m'accroche vite aux gens et j'espère que ça ne te fait pas peur.

— J'adore ça. J'adore que tu t'accroches à moi, je me sens enfin utile dans ce monde.

— Est-ce que tu aimerais qu'on aille voir ton frère sur le retour à la maison ? Il sera peut-être heureux d'apprendre que ta mission chez Ax est terminée. Et tu pourras connaître ton neveu et ta nièce.

— C'est une excellente idée et tu sais quoi ? J'ai plus que hâte de te présenter à eux !

— Pourquoi ?

— Parce que tu es la femme de ma vie.

Je gloussai et je me pressai plus fort contre lui. Je le sentais dur et ferme contre moi et d'un seul coup, l'eau n'était plus si froide, la nuit n'était plus si sombre, mais mon cœur était toujours aussi léger.

— Eb ?

— Hum ?

— Dans l'océan, vraiment ?

— Oh, oui. Tu n'as pas dit que tu voulais faire un truc fou ?

— Si.

— Quoi de plus fou que de faire l'amour en pleine nuit dans le Pacifique ?

— Oh, beaucoup de choses me viennent à l'esprit, mais si c'est ce que tu as envie de faire, qui suis-je pour t'en empêcher ?

— N'est-ce pas !

Mes mains quittèrent ses épaules robustes pour se perdre dans ses cheveux tandis que mes lèvres effleuraient les siennes, légères et tendres, chaudes et passionnées. Indy glissa en moi d'un mouvement volontaire et je gémiss tout contre sa bouche avant de faire cheminer ma langue sur la courbe de sa mâchoire.

Le chaud, le froid. La brutalité de son étreinte, la douceur avec laquelle il me faisait l'amour.

Les contrastes et les nuances faisaient rage autour de moi, en moi, augmentant mon plaisir. Cette nuit, j'étais ombre et lumière. Braise et glace. Conscience et inconscience.

Mais surtout, toute trace de douleur, de peur et de colère avait disparu totalement.

Indy nous mena vers des sommets de délice tandis que les vagues nous heurtaient doucement ; et dans un tourbillon de sensations, il nous offrit un orgasme puissant et dévastateur qui nous laissa pantelants de longues secondes. Nous étions serrés dans les bras l'un de l'autre, comme si nous craignions d'être séparés, arrachés l'un à l'autre.

Quand mes bras commencèrent à souffrir notre étreinte, je me détachai lentement de lui et je l'embrassai légèrement, du bout des lèvres.

— Je crois que je suis amoureux de tes seins, déclara-t-il, sérieux, en les prenant en coupe.

La chaleur de ses paumes sur ma peau gelée me provoqua de multiples frissons et je fermai les yeux une seconde.

— Comme tous les hommes de ma vie depuis que j'ai quinze ans et qu'ils ont poussé.

— Mais moi j'aime aussi tes fesses. Ton cou.

Ses lèvres effleurèrent ma gorge et se pressèrent sur ma tempe.

— Ton ventre, tes cuisses, tes mollets, tes pieds, ton dos...

— Tu aimes tout, je crois que j'ai compris, ris-je.

— J'aime tout, c'est vrai. Et parfois, j'ai du mal à réaliser qu'une femme aussi parfaite est à mes côtés. Je ne sais pas, je ne comprends pas pourquoi tu m'as donné une chance, puis une seconde.

— Parce que tu es quelqu'un de bien, Indy. Malgré ce que tu as pu faire pour Ax, malgré ton divorce que tu m'as caché, tu es un homme bien et il faut le dire, tu es sexy comme un dieu.

— Heureusement que j'ai ça pour moi, alors.

— Tu as tout pour toi. Tu es intelligent, gentil, dévoué et tu es l'homme avec qui je veux passer ma vie, vieillir, créer des souvenirs. Tu es celui pour qui je suis née.

— Tu sais que tu rends beaucoup de femmes très jalouses au lycée ? Toutes les professeurs ont presque

pleuré quand je leur ai dit que j'étais en couple.

— Tu vois, je t'avais dit que tu es états sexy comme un dieu.

— Et le fait de parler d'Histoire me rend irrésistible.

— Et si tu me parlais de la tienne, d'histoire. Comment as-tu rencontré ta femme ?

— Elle était dans le gang à mon arrivée. C'est la sœur d'York. Elle n'a pas eu une très belle enfance et j'ai craqué pour elle. J'avais envie de la protéger et de lui prouver que le monde n'était pas si moche, mais tous les pleurs, toutes les douleurs qu'elle m'avait racontés, ce n'était que des mensonges.

Je sais que sa vie n'était pas rose, mais elle a joué avec mes sentiments et avec moi. Elle se servait de moi pour obtenir de l'argent et à côté, elle se tapait River dès que je partais en mission. Je l'aimais, mais pas elle. Je l'ai juste remarqué trop tard.

— Tu l'aimes encore ?

— Plus du tout.

— C'est à cause d'elle que tu es devenu superstitieux ?

— Un peu. Je me suis mis à penser qu'on ne pouvait pas tout avoir. Être en vie c'était déjà beaucoup demander avec un boulot comme le mien. Alors je ne voulais pas tenter le sort en étant heureux.

— Oh, Indy...

Je me collai à lui et d'une main derrière sa tête, je le fis reposer sur ma poitrine.

Après une heure passée dans l'eau, nous courûmes au bout de la plage pour ramasser nos vêtements. En jean et en tee-shirt, les pieds toujours nus, on ramassa du bois flotté sur le sable sombre et Indy sortit un briquet de la poche de sa veste. Après ce qui me sembla une éternité et une bonne dose de moqueries, il réussit à allumer le feu et on se colla l'un à l'autre devant les flammes dansantes.

La chaleur brûlante sécha nos vêtements en peu de temps. Indy s'assit ensuite sur le sol, adossé à la paroi rocheuse qui semblait menaçante dans la nuit. Je le rejoignis et posai la tête sur son torse.

Jamais moment n'avait été aussi parfait que celui-ci.

— Ebony, j'ai quelque chose à t'avouer.

Je me redressai et plongeai mes yeux dans les siens. Les flammes brillaient dans ses pupilles dilatées et durant un instant, je fus incapable de respirer.

— Je t'aime. Je t'aime, et je n'aurais jamais dû attendre si longtemps avant de te le dire ! Ebony, ma princesse, ma reine, la vie m'a fait tellement de crasses que j'ai cru me protéger en agissant ainsi. Sauf que la vie est cruelle avec tout le monde. Mais surtout, elle est courte. Et je ne veux plus attendre et je veux te dire à chaque seconde que je t'aime. Je t'aime. Et si je regrette une seule chose dans ma vie, c'est de ne pas t'avoir connue plus tôt.

— Moi aussi je t'aime, Indiana. Et tu veux savoir ce que je regrette le plus dans ma vie ?

— Dis-moi.

— C'est de ne pas avoir ton prénom tatoué sur les fesses. Il faudra rectifier ça rapidement.

Il éclata de rire et je le serrai tout contre moi. On somnola durant quelques heures jusqu'à ce que les premières lueurs de l'aube nous réveillent. Et là, devant le plus magnifique lever de soleil de cette planète, je pris la main de mon homme dans la mienne, je collai mes lèvres contre les siennes et j'oubliai tout du chaos qui m'avait bousillée... Quand ? Il y a une éternité, semblait-il.

Remerciements

Je remercie tout d'abord les éditions Sidh Press pour m'avoir donné la chance de publier cette histoire. Oser proposer un manuscrit est toujours difficile. Les doutes et le stress nous forcent souvent à revenir sur nos pas, à faire marche arrière, mais quel plaisir, lorsque l'on se lance et que l'on découvre que notre bébé plaît.

Un merci tout particulier à mon chéri qui est toujours là pour moi, et qui est obligé d'élargir son horizon littéraire pour pouvoir me lire.

Merci à mes amies, celles qui me soutiennent depuis longtemps et que j'aime de tout mon cœur.

À ma famille, pour leur enthousiasme et leur présence.

Et bien sûr, merci à tous ceux qui se plongeront dans Love and... Chaos.



Sidh Press c'est aussi...

... LES RÉSEAUX SOCIAUX

Toute notre actualité en temps réel :

annonces exclusives, salons, dédicaces, bons plans...

facebook.com/editionssidhpress

twitter.com/sidhpress

... LE SITE WEB

www.sidhpress.com

Document Outline

- [Chapitre 1](#)
- [Chapitre 2](#)
- [Chapitre 3](#)
- [Chapitre 4](#)
- [Chapitre 5](#)
- [Chapitre 6](#)
- [Chapitre 7](#)
- [Chapitre 8](#)
- [Chapitre 9](#)
- [Chapitre 10](#)
- [Chapitre 11](#)
- [Chapitre 12](#)
- [Chapitre 13](#)
- [Chapitre 14](#)
- [Chapitre 15](#)
- [Chapitre 16](#)
- [Chapitre 17](#)
- [Chapitre 18](#)
- [Chapitre 19](#)
- [Chapitre 20](#)
- [Chapitre 21](#)
- [Chapitre 22](#)
- [Chapitre 23](#)
- [Chapitre 24](#)
- [Chapitre 25](#)
- [Chapitre 26](#)
- [Chapitre 27](#)
- [Remerciements](#)